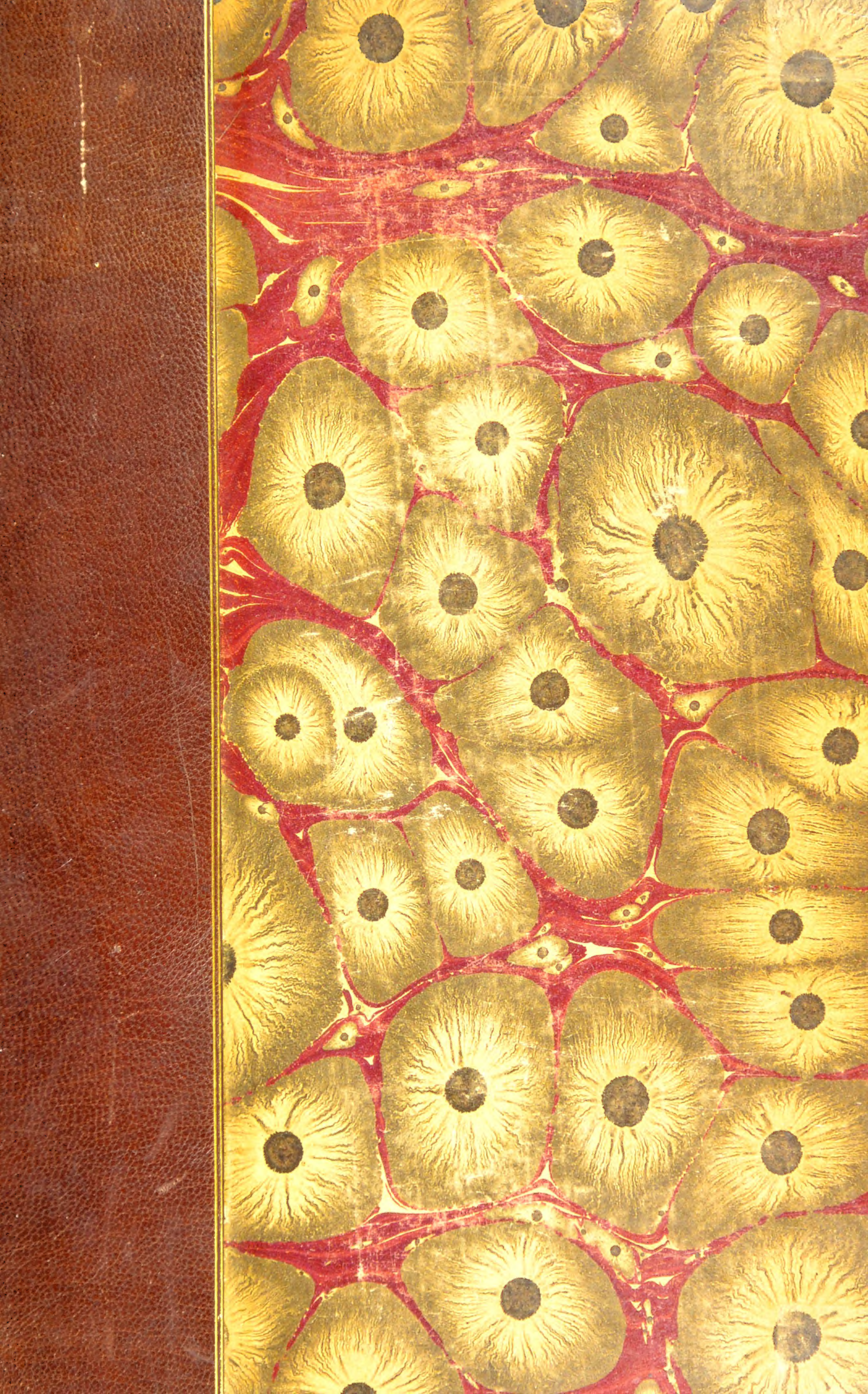



22502828508


Med
K10403

LE FLUIDE DES MAGNÉTISEURS

PRÉCIS DES EXPÉRIENCES

Du baron de REICHENBACH

SUR SES PROPRIÉTÉS PHYSIQUES ET PHYSIOLOGIQUES

CLASSÉES ET ANNOTÉES

Par le l^t-colonel de ROCHAS D'AIGLUN

ADMINISTRATEUR DE L'ÉCOLE POLYTECHNIQUE



PARIS

GEORGES CARRÉ, ÉDITEUR

58, RUE SAINT-ANDRÉ-DES-ARTS, 58

1891

LE FLUIDE DES MAGNÉTISEURS

TOURS. — IMPRIMERIE DESLIS FRÈRES

LE
FLUIDE DES MAGNÉTISEURS

PRÉCIS DES EXPÉRIENCES

Du baron de REICHENBACH

SUR SES PROPRIÉTÉS PHYSIQUES ET PHYSIOLOGIQUES

CLASSÉES ET ANNOTÉES

Par le lt-colonel de ROCHAS D'AIGLUN

ADMINISTRATEUR DE L'ÉCOLE POLYTECHNIQUE



PARIS

GEORGES CARRÉ, ÉDITEUR

58, RUE SAINT-ANDRÉ-DES-ARTS, 58

1891

PRÉFACE

Les expériences du baron de Reichenbach sur l'Od et la Sensitivité sont peu connues en France et elles le sont fort mal par une traduction défectueuse des *Lettres odiques-magnétiques*, le plus superficiel de ses nombreux ouvrages sur la matière.

Au moment du reste où elles parurent, l'esprit public n'était point suffisamment préparé pour accueillir, avec la confiance qu'elles méritaient, les recherches du savant chimiste autrichien; aujourd'hui le moment paraît venu de les remettre en lumière.

Elles ont été en partie vérifiées soit en Angleterre, soit en France, par d'autres expérimentateurs qui, opérant par des procédés différents, sont arrivés à des conclusions analogues. Il n'y a nullement lieu de s'étonner qu'elles ne soient point toutes identiques ; il en a été de même à l'origine de toutes les sciences.

« On voudra bien m'excuser, dit Reichenbach dans la préface d'un autre de ses livres, si je ne puis toujours pré-

senter ici dans un ordre bien rigoureux les faits nouvellement acquis et si leur progression est encore défectueuse. Mon travail ressemble à celui du pionnier dans les solitudes inexplorées ; le pionnier s'oriente tantôt à droite tantôt à gauche, toujours du côté où il a l'espoir de s'en tirer pour le mieux et de rencontrer le sol rémunérateur. Or, au point de vue sensitif, l'Od n'est encore aujourd'hui qu'une forêt vierge à travers laquelle j'ai dû me frayer la route à coups de hache. »

Cette route qu'il a eu le mérite d'ouvrir, nul ne la connaît encore aussi bien que lui, quelles que puissent être ses erreurs, inséparables d'observations aussi délicates. Il consacra à son œuvre plus de trente ans d'efforts rendus féconds par un esprit scientifique éminent et une grande fortune, bien qu'il y ait lieu de se défier, pour lui comme pour tous les chercheurs, de leur tendance à *voir* tous les phénomènes sous le jour de la théorie qui obsède leur pensée.

Quoi qu'il en soit, plus que personne, il aura contribué à inaugurer l'ère nouvelle prévue par Humboldt : « Un jour viendra où les forces qui s'exercent paisiblement dans la nature élémentaire, comme dans les cellules délicates des tissus organiques sans que nos sens aient encore pu les découvrir, reconnues enfin, mises à profit et portées à un haut degré d'activité, prendront place dans la série indéfinie des moyens à l'aide desquels, en nous rendant

maîtres de chaque domaine particulier dans l'empire de la nature, nous nous élèverons à une connaissance plus intelligente et plus animée de l'empire du monde (*Cosmos*). »

J'aurais voulu pouvoir donner au public français une connaissance plus complète des travaux de Reichenbach par la publication du premier exposé qu'il fit de l'ensemble de ses découvertes, sous le titre : *Recherches physico-physiologiques sur les dynamides du magnétisme, de l'électricité, de la chaleur, etc.* (Brunsvick, 1849, 2 vol.), ouvrage qui a été traduit en Anglais et accompagné de nombreux commentaires par le Dr Ashburner (Londres, 1851).

On aurait pu juger ainsi, par le détail des expériences, avec quelle conscience et quelle perspicacité elles furent conduites ; malheureusement la traduction française, qu'un ingénieur de mes amis, M. Ernest Lacoste, a bien voulu faire à ma prière, forme un volume trop considérable pour trouver encore un éditeur ; j'ai dû me borner à un résumé rédigé par Reichenbach lui-même.

Ce petit livre, qui a paru à Vienne en 1866 sous le titre *Aphorismen über Sensitivität und Od*, a été traduit par M. Speckel, lieutenant du génie.

Il suffira pour guider les expérimentateurs qui ne craignent point de s'aventurer et aussi pour restituer à leur véritable auteur la priorité de certaines découvertes.

J'ai du reste réuni dans un Appendice quelques développements sur les deux points qui préoccupent le plus les hommes de science abordant ces questions :

1° La *mesure* de l'intensité de la force odique ;

2° L'enregistrement de cette force au moyen d'un *instrument* inerte par lui-même.

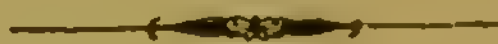
On croit généralement qu'il n'y a eu, sur ce sujet, que de simples observations sans beaucoup de méthode et surtout sans précision. On verra par le chapitre VI du traité suivant et par la note B de l'Appendice qu'il n'en est rien.

Il est vrai que, dans ces expériences, l'enregistreur est un *sujet* vivant qui peut se tromper et tromper les autres. D'après les chapitres XII et XIII, l'Od se manifesterait aussi par des mouvements communiqués à des objets inanimés ; ce fait est d'une telle importance qu'on ne saurait accumuler assez de documents pour le prouver, d'autant plus qu'il ne se produirait que dans des circonstances encore mal déterminées et qu'on peut attribuer le mouvement à des causes diverses. La note D présente un historique succinct des essais tentés pour obtenir un *Odoscope*.

Enfin, la note A contient les conclusions des expériences que Reichenbach a exposées en détail dans ses *Recherches physico-physiologiques* pour montrer en quoi l'Od diffère des autres forces étudiées jusqu'ici.

Paris, 1er *septembre* 1890.

Albert de Rochas.



LE
FLUIDE DES MAGNÉTISEURS

CHAPITRE PREMIER

Expériences servant à démontrer l'existence de l'Od et de la Sensitivité



Première expérience

La première chose à faire est de chercher à indiquer brièvement ce que l'on entend par *Sensitivité* et par *Od*.

Nous avons tous des doigts et des orteils; nous nous en servons constamment et nous leur donnons toutes les positions possibles dans toutes les circonstances imaginables. — Mais quelqu'un a-t-il jamais vu, en plein jour, sortir de doigts ou d'orteils sains autre chose que les produits de la respiration cutanée ou de la sueur? Assurément ce cas s'est rarement présenté dans la vie ordinaire et, à coup sûr, il n'a jamais été observé scientifiquement.

Eh bien! placez-vous dans une chambre faiblement éclairée (telle par exemple que la lumière du soleil n'y arrive que tamisée par les nuages, ou encore éclairée le

soir à la lumière des bougies), et tenez votre main vis-à-vis de vos yeux, à la distance habituelle de la vision distincte. Considérez alors les extrémités de vos doigts se détachant sur un fond obscur disposé à quelques pas en arrière.

La plupart des personnes ne remarqueront rien; nul ne l'ignore. Cependant on en trouvera partout quelques-unes qui, par un examen attentif, verront au-dessus de l'extrémité de chaque doigt une sorte de faible courant, sans couleur, non lumineux, semblable à de l'air mobile, long de quelques lignes, se dirigeant vers le haut, inclinant vers le sud, et suivant les doigts de quelque côté qu'on les tourne. Ce n'est pas de la fumée, ce n'est pas de la vapeur ; cela a l'air d'une petite flamme, semblable à un courant ascendant d'air chaud, mais beaucoup plus délicate.

Les personnes capables de voir cette lueur se trouvent partout sans difficulté, aussi nombreuses parmi les agriculteurs et les artisans que parmi les bureaucrates et les hommes du monde, parmi les hommes que parmi les femmes. On les rencontre souvent parmi ceux qui ont un sommeil agité, parlent en dormant, ont de fréquents maux de tête, qui ont constamment les pieds froids, qui unissent à une préférence marquée pour le bleu une aversion profonde pour le jaune, ou encore parmi les personnes que l'on appelle communément nerveuses. Il y a peu de maisons un peu grandes, à la ville comme à la campagne, dont un au moins des habitants ne compte dans cette catégorie.

On a souvent fait l'objection superficielle que cette apparence a pour cause la chaleur des doigts; on a dit qu'elle provenait d'un courant d'air chaud et de la vapeur d'eau

produite par la transpiration. Je ferai observer que ces flammes ou *effluves* ne s'échappent pas que des corps chauds mais aussi des corps froids tels que des fleurs et du feuillage, des pointes des cristaux, des pôles magnétiques, des bâtons exposés par un côté seulement à l'action du soleil, des bords des verres où se font des réactions chimiques ainsi que des agitateurs, des bords des cloches lorsqu'elles résonnent, des cordes qui vibrent, des pointes qui terminent des corps frottés, des bâtons de verre ou de métal échauffés d'un côté seulement, des réophores en activité, des bouteilles de Leyde chargées, du bout libre de toutes les bases métalliques, des nappes d'eau et même de l'extrémité libre de tous les corps allongés dont l'autre extrémité aura été plongée pendant une minute dans un de ces effluves, enfin d'une quantité innombrable de choses soumises à une dislocation moléculaire. Ainsi l'effluve des extrémités des doigts ne provient pas de la chaleur du sang ni des sécrétions cutanées ; elle a son existence propre, et les personnes que nous avons spécifiées la voient jaillir de tous ces objets, dès qu'elles les placent devant leurs yeux de la façon qui vient d'être dite.

C'est en cela simplement que consiste notre première expérience, si l'on veut appeler la chose de ce nom, car à vrai dire ce n'est pas une expérience, c'est un simple tâtonnement.

Elle prouve que :

I. — Il existe de nombreuses personnes qui aperçoivent distinctement, dans des circonstances très variées, un certain quelque chose, constitué comme une flamme, répandu dans

toute la nature, et que d'autres ne voient pas. Cette faculté que nous trouvons en relation avec beaucoup d'autres phénomènes naturels peut être appelée la *Sensitivité* et ceux qui la possèdent sont des *sensitifs*.

II. — Il existe dans la nature quelque chose d'infiniment subtil que les sensitifs aperçoivent mais dont on ne connaît pas la nature ; ce quelque chose, qui ressemble à une flamme, est incolore, n'est pas lumineux et s'échappe des corps. Les propriétés qui ont été mentionnées font voir que cela est autre chose que les agents dynamiques tels que l'électricité, le magnétisme, la chaleur, la lumière. Ce quelque chose, qui présente, à l'examen, des propriétés variées aussi bien dans sa manière d'être propre que dans l'ensemble des phénomènes qui s'y rattachent, pourra être désigné sous le nom d'*Od* jusqu'à ce qu'on ait trouvé une expression meilleure.

L'existence de ces deux facteurs, la sensitivité et l'od, peut donc être considérée comme brièvement démontrée, et pourra être contrôlée et affirmée par chacun.

Deuxième expérience

Un homme d'une grande autorité, Gœthe, dit quelque part « qu'une expérience ne démontre rien, et qu'il n'est possible d'arriver à un résultat qu'en ne se lassant pas de scruter et d'étudier toutes ses faces et toutes les modifications dont elle est susceptible. »

Sans m'attacher trop étroitement au sens littéral des

mots, je me soumettrai pourtant à cette règle, et je ne manquerai pas de donner plus de force à mes expériences en les présentant sous plus d'une forme.

Prenez deux verres à boire, un peu plus d'à moitié pleins d'eau, et tenez l'un d'eux dans la main gauche, l'autre dans la main droite pendant cinq minutes. Puis buvez quelques bonnes gorgées de l'eau et, après une demi-minute, faites-en autant pour l'autre verre. Que plusieurs personnes répètent la même chose.

L'expérience est terminée. — On avouera qu'à propos d'une importante question scientifique il est difficile d'imaginer rien de plus simple.

Mais maintenant, que va-t-il en résulter, et qu'aurons-nous démontré? Beaucoup de personnes ne verront dans cette eau que de l'eau pure et insipide. Par contre, une partie de la société, le quart ou le cinquième environ, sera d'une opinion différente. Ceux-là trouveront que l'eau provenant du verre tenu dans la main droite est beaucoup plus fraîche, plus agréable, qu'elle produit une sensation rafraîchissante, et parfois que son goût est légèrement acide. Au contraire, l'eau contenue dans le verre de la main gauche leur paraîtra tiède et désagréable comme si elle avait longtemps séjourné dans un vase, presque répugnante au goût.

De ces quelques observations on peut, quoiqu'elles aient l'air d'être bien peu importantes, tirer des conclusions qui ne sont pas sans intérêt, tant pour les sciences naturelles que pour la vie journalière. On voit que :

I. — Des mains de l'homme s'échappe un certain quelque chose qui se communique à l'eau.

II. — Ce quelque chose appartient à deux espèces différentes, et varie suivant qu'il provient de la main gauche ou de la main droite.

III. — Il y a donc entre nos deux mains une différence; l'une d'elles exhalant quelque chose d'agréable, l'autre quelque chose de désagréable.

IV. — Par cela que beaucoup d'hommes sont capables de percevoir ce quelque chose, et d'apprécier les différences qu'il présente, que d'autres au contraire ne peuvent le faire, il existe à ce point de vue deux variétés de gens. J'ai nommé *sensitifs* ceux dont les sens sont assez délicats pour leur permettre de reconnaître cet agent.

V. — Cette chose inconnue, et pourtant perceptible au moyen des sens, est nécessairement d'essence matérielle, mais excessivement ténue, puisqu'elle traverse le verre, qu'elle pénètre dans l'eau, et qu'elle s'y conserve un certain temps.

Cet agent est complètement isolé et indépendant dans la nature; rien de ce que la physique nous montre ne saurait lui être identifié. Pour la commodité du langage j'ai cru devoir le nommer *Od*.

Nous sommes donc en présence de deux phénomènes :

1° Quelque chose de *subjectif* en nous, — la *Sensitivité*.

2° Quelque chose d'*objectif* se présentant à nous, — l'*Od*.

L'od est exhalé continuellement par tous les hommes, sans aucune exception. La faculté de le percevoir n'ap-

partient qu'à un certain nombre d'entre eux. La plupart des personnes en bonne santé qui la possèdent ne s'en rendent même pas compte. Les hommes en sont doués à des degrés très variés ; peut-être le sont-ils tous, mais beaucoup d'entre eux dans une proportion tellement faible qu'elle échappe à l'observation. Pourtant, dans les milieux où on y fait attention, on la voit se présenter avec une intensité plus ou moins grande chez beaucoup de personnes vigoureuses et en bonne santé. Lorsqu'elle s'exalte et atteint une puissance considérable, il n'est pas rare de la voir produire des malaises passagers, et il peut se faire qu'elle occasionne des maladies. Dans la vie ordinaire, elle peut servir à mesurer le degré de délicatesse des sens et l'effet produit par les impressions extérieures.

Une partie de cette expérience est connue depuis cent ans ; mais sa signification totale et par suite son application à la démonstration du dualisme dans l'homme et dans l'od, c'est-à-dire ce qui lui donne toute sa valeur, avait échappé jusqu'ici.

Troisième expérience

En 1845, Berzélius alla chercher à Carlsbad du secours pour sa santé chancelante ; peu de temps auparavant j'avais publié, dans les *Annales de Liébig*, sept mémoires qui constituaient les premières communications faites au

public sur la sensitivité et sur l'od. Berzélius leur avait fait un accueil favorable et m'invita, de Stockholm, à lui rendre visite à Carlsbad afin de causer longuement avec moi sur ce sujet nouveau. J'obéis avec empressement à cet appel si honorable et m'empressai de me rendre auprès du grand homme. Pour lui mettre sous les yeux les phénomènes odiques, je recherchai des sensitifs à Carlsbad, et bientôt, par l'intermédiaire du médecin des eaux M. le conseiller Hochberger, je disposai d'un excellent sujet, Mademoiselle de Seckendorf, de Sondershausen. M. Hochberger conduisit Berzélius et votre serviteur auprès d'elle ; nous la voyions pour la première fois.

Entre autres expériences que je fis là-bas devant le grand naturaliste, se trouva la suivante (1).

J'avais rempli mes poches de produits chimiques, enveloppés chacun dans du papier, sans aucune inscription. Je les disposai sur une table et invitai la sensitive à les palper avec les doigts de la main droite, sans toutefois les ouvrir. Elle nous dit bientôt que ces papillottes l'influençaient d'une façon bien différente ; quelques-unes étaient sans aucune action, mais d'autres exerçaient une attraction singulière sur sa main. Je la priai de distribuer ces paquets en deux portions dont l'une renfermerait ceux qui l'attiraient, et l'autre ceux qui ne produisaient aucun effet. Lorsqu'elle eut fini, je pris une des séries dans chaque main, et je les déposai devant Berzélius, disant : « Ceux-ci attirent, ceux-là n'attirent pas. »

(1) Voir : *L'homme sensitif*, vol. I, p. 706. Stuttgard, 1854-55.

Il ouvrit alors successivement les paquets, et voici quel fut le résultat (1) :

Du côté de ceux qui n'attirent pas	Du côté de ceux qui attirent
Soufre.	Platine.
Sélénium.	Nickel.
Graphite.	Zinc.
Tellure.	Rhodium.
Acide oxalique cristallisé.	Plomb.
Acide tartrique cristallisé.	Iridium.
Sel de Glauber.	Zinc.
Sulfate de cuivre.	Morphine.
Sel de Seignette.	Atropine.
Salpêtre.	Caféine.

Le créateur de la théorie électro-chimique ne fut pas peu étonné de voir que, d'un côté, ne se trouvaient que des corps électro-négatifs, de l'autre rien que des électro-positifs. Il n'y avait pas un corps positif du côté de la série négative, pas un corps négatif dans la série positive. La séparation était complète.

La surprise agréable du grand homme fut d'autant plus vive qu'il voyait, dans ce phénomène, un réactif tout nouveau et inattendu pour juger de la polarité des corps ; ce réactif ayant une origine que l'on ne pouvait soupçonner, le nerf humain, ajoutait une preuve de plus à celles qu'il donnait de l'excellence de son système. Ce que toute l'activité

(1) Ces séries se trouvent plus complètes dans mon ouvrage : *Les Dynamides*, etc. Vol. I, p. 176. Brunswig, 1849.

et l'intelligence de l'homme avaient mis un siècle à constituer, une simple jeune fille, sensitive, l'accomplissait avec le seul secours de ses doigts et rien que par le toucher, en dix minutes. A partir de ce moment Berzélius s'intéressa vivement à mes expériences ; il s'empressa d'exprimer l'intérêt qu'il y prenait dans une conférence faite à la Société des naturalistes de Bonn, et, peu après, dans le rapport annuel de cette compagnie pour 1845. Malheureusement la mort l'enleva bientôt et me priva ainsi d'un puissant appui ; s'il avait vécu encore quelques années les choses auraient pris une toute autre face.

Dans l'ordre d'idées qui nous occupe, je tirerai de cette expérience les conclusions suivantes :

I. — Il existe des personnes qui sont capables de distinguer les corps en deux catégories d'après certaines influences qu'elles en subissent, et chez lesquelles les mains sont particulièrement sensibles ; les autres personnes n'arrivent pas à ce résultat. Les premiers possèdent donc une faculté qui a été nommée *Sensitivité*.

II. — La propriété, la force adhérente aux corps et qui leur permet de réagir sur d'autres objets (le nerf humain en particulier) à travers des corps poreux tels que le papier, n'est pas connue actuellement en physique ou en physiologie ; je la désigne ici sous le nom de *Od*.

Si l'on veut étudier de plus près cette propriété, on trouve que tous les corps attirants « *positifs* » produisent une sensation de tiédeur sur la main gauche, surtout dans l'extrémité des doigts, au contraire une impression de fraîcheur

sur la main droite; et que, inversement, les corps « *négatifs* » agissent comme des corps froids sur la main gauche, comme des corps chauds sur la main droite. Cette action à distance est inséparable de l'effluve odique (1re expérience) qui s'échappe de leur surface de manière à être visible aux yeux des sensitifs.

J'ai montré, il y a trois ans à Berlin, à MM. Mitscherlich, Riess, Ehrenberg et à d'autres, comment la présence d'un morceau de métal caché sous une toile était reconnue par la main d'un sensitif qui se déplaçait au dessus, et comment l'endroit où il se trouvait était exactement désigné. Ces messieurs ont assisté à l'expérience et répondu par un « Oui », sans estimer que ce fait fondamental et simple fût digne d'une attention plus prolongée. Berzélius avait agi d'une façon; ces messieurs de Berlin en firent autrement.

Quatrième expérience

Dites à quelqu'un de prendre deux des doigts de votre main droite dans la sienne, les deux autres dans sa main gauche et faites serrer doucement. Cela ne présente rien de particulier pour la plupart des hommes, tandis qu'avec d'autres il se produit des effets remarquables. Les deux premiers doigts (main droite dans main droite) donnent une sensation de chaleur, les deux autres (main droite dans main gauche) une sensation de froid. Ainsi un même sujet

perçoit à la fois des impressions différentes provenant des doigts de la même main droite. Si la première personne est également d'un naturel sensible, les impressions sont réciproques : elle aussi perçoit avec deux doigts une sensation de chaleur venant de la main droite de la seconde, et une sensation de fraîcheur venant de la main gauche.

Dans cette expérience si simple se trouvent condensées beaucoup de choses belles et instructives :

Elle montre comment deux personnes, sensibles toutes



les deux, reconnaissent mutuellement les propriétés différentes que possèdent les côtés gauche et droit ; comment un contact isonome (1) provoque des sensations désagréables de chaleur, tandis qu'un contact hétéronome donne

(1) *Isonome*, c'est-à-dire provenant de parties portant le même nom ; *hétéronome*, de parties portant des noms différents. A. R.

naissance à une sensation agréable de fraîcheur, et comment chacune de ces sensations est ressentie à la fois par les deux personnes. On contrôlera l'expérience en opérant avec la main gauche comme on l'avait fait pour la main droite. De là il ressort immédiatement que le côté droit de l'homme produit d'autres effets que le côté gauche, et que par conséquent notre manière d'être est différente des deux côtés d'une ligne de démarcation tracée sur notre corps.

Quoique l'on ait connaissance de beaucoup de propriétés qui différencient le côté droit du côté gauche et qu'on les ait étudiées particulièrement en physiologie, c'est précisément cette différence caractéristique (en somme la raison d'être des autres) qui n'a pas été observée et pas expérimentée. Malgré les communications que j'ai faites depuis vingt-trois ans dans mes écrits, tout ce qui s'y rapporte est resté inaperçu et ignoré.

Pourtant il arrivera un moment où le fait expérimental et la vérité se feront un jour, et où il se trouvera quelqu'un qui se décidera à marcher dans les traces de Berzélius et à s'occuper des phénomènes odiques.

Ici encore je conclus :

I. — L'excitabilité spéciale qui est la cause de ces sensations particulières est ce que j'ai désigné sous le nom de *Sensitivité*.

II. — Marchant sur la même ligne, l'agent excitateur vient se placer à côté d'elle. Il règne et travaille dans notre

organisme et se fait connaître : en nous, par le dualisme dont il nous dote ; à l'extérieur, par son action à distance. Cet agent est l'*Od*.

Cinquième expérience

Placez plusieurs personnes dans une chambre éclairée par la lumière du soleil, de telle façon qu'elles soient elles-mêmes à l'ombre. Donnez-leur ensuite un bâton de verre, ou à son défaut, un bâton en bois (une aune par exemple, que l'on trouvera partout). Elles tiendront ces bâtons de la main *gauche* et les exposeront au soleil sur la moitié de leur longueur, de telle façon que la seconde moitié et la main restent dans l'ombre.

La plupart des gens ne ressentiront rien et tout ce qui se produira sera l'élévation de la température du bâton tenu à la main. Mais, dans le nombre, il s'en trouvera qui seront d'une opinion différente. Ceux-ci remarqueront, non sans quelque étonnement, que le bâton qu'ils tiennent dans la main gauche et que pourtant le soleil devrait échauffer, se refroidit ; s'ils le mettent à l'abri des rayons, la fraîcheur diminuera et le bâton reviendra à sa température primitive ; qu'ils le remettent au soleil et il redeviendra froid. On pourra renouveler aussi souvent qu'on le voudra ces alternatives.

Cette seule expérience suffit pour le but que je me pro-

pose, mais je veux en donner encore quelques variantes, à la rigueur superflues.

Faites tomber la lumière directe du soleil sur un prisme de verre et recevez le spectre sur un écran. Maintenant tenez le bâton (que vous aurez dans la main gauche) dans la région bleue ou violette du spectre ou encore dans celle des rayons chimiques. L'observateur constatera que le bâton devient encore plus frais, encore plus froid. Si le sensitif le fait glisser dans les rayons jaunes, rouges, ou infra-rouges, il remarquera que la fraîcheur disparaît pour faire place à une chaleur désagréable. — Si l'on place de petites coupes remplies d'eau, l'une dans la lumière bleue, l'autre dans la rouge, qu'on les y laisse pendant cinq minutes et qu'ensuite on fasse boire cette eau à un sensitif, il trouvera que l'eau venant de la lumière bleue est agréablement fraîche, quelquefois même un peu acide; l'eau qui a été exposée à la lumière rouge lui paraîtra chaude et tellement répugnante à boire qu'il la refusera; si on le force à en boire, on l'exposera à des vomissements.

On peut se convaincre que cet effet ne provient pas de l'élévation de température en faisant passer la lumière au travers d'une substance qui retient les rayons calorifiques et ne transmet que les radiations lumineuses. L'effet sera un peu moindre, il est vrai, mais restera le même dans son essence. Il y a lieu de remarquer que le principe actif traverse le verre sans altération de ses propriétés.

Il existe encore un autre moyen d'éliminer des rayons calorifiques. Prenez un fil métallique long de plusieurs

brasses, ayant environ deux à trois lignes de diamètre, et plongez l'une de ses extrémités soit dans les rayons bleus, soit dans les rayons rouges. A son autre extrémité, il émettra des effluves qui paraîtront frais dans le premier cas, chauds dans le second. Il n'est pas admissible que le peu de chaleur thermoscopique développé par les rayons solaires se soit transmis le long du fil à une pareille distance : les lois de la conductibilité des métaux sont là pour le prouver.

Dans tous ces cas la main a ressenti une impression que le sensitif qualifie de froid ou de chaud, et qui a été produite par l'influence des rayons solaires, mais dans un sens absolument contraire à leur effet ordinaire.

I. — Ainsi, il existe un certain nombre de personnes qui possèdent une puissance de sensation inconnue aux autres, et c'est encore cela que je désigne par *Sensitivité*.

II. — De nouveau, nous rencontrons quelque chose qui provoque la sensation, et qui cette fois provient du soleil. C'est un principe qui peut nous être envoyé directement par l'astre, ou qui prend naissance par la transformation d'une partie de ses rayons lorsqu'ils rencontrent un corps, ou encore qui est mis en liberté quand les rayons lumineux se transforment en énergie calorifique. Toujours est-il qu'il y a là un agent qui provoque les sensations de variation apparente de température ; à cet agent, inconnu jusqu'ici en physiologie, j'ai donné le nom de *Od*.

Sixième expérience

Placez un verre à boire dans une jatte assez large, et remplissez d'eau les deux vases jusqu'au tiers environ, de manière que le liquide soit à peu près à la même hauteur dans tous les deux. Maintenant, faites dissoudre peu à peu du bicarbonate de potasse dans l'eau du récipient extérieur, puis ajoutez à la dissolution de l'acide tartrique. Après avoir préparé un second verre d'eau, retirez avec la main *droite* le premier verre de la dissolution dans laquelle il était placé; il ne contient que de l'eau pure. Si vous faites boire de l'eau des deux verres à plusieurs personnes, la plupart ne signaleront aucune différence; mais vous trouverez encore des gens dont l'opinion sera autre. Ils diront que l'eau du verre que vous aviez placé dans la jatte est remarquablement froide, rafraîchissante et agréable ; quant à l'eau du second verre, elle leur paraîtra presque insipide et désagréable, comparée à l'autre. De plus, la personne qui a trouvé l'eau plus fraîche verra aussi que des bords du verre s'échappent, sur tout son pourtour, des effluves odiques qui s'élèvent en l'air ; en même temps, elle observera ces effluves sur le bord de la jatte extérieure, toutes choses qui n'avaient pas lieu précédemment.

Que se passe-t-il ici ? Il se manifeste encore :

I. — Une irritabilité des nerfs qui n'est prévue par aucune théorie scientifique : c'est la sensation particulière qui

accompagne la *Sensiticité*. Et celle-ci est excitée ici par :

II. — Quelque chose d'inconnu qui se produit partout où a lieu une réaction chimique. La dissolution du carbonate de potasse et sa décomposition par l'acide tartrique, le dégagement d'acide carbonique et la formation du tartrate de potasse, tous ces phénomènes chimiques ont donné naissance au principe qui a été reconnu par la personne sensitive. De même que, dans la seconde expérience, nous l'avons vu s'échapper des doigts et se diffuser dans l'eau après avoir traversé le verre, de même nous le voyons ici provenir d'une dissolution, siège d'une action chimique, et venir charger l'eau du verre. En même temps il s'est échappé dans l'air en s'écoulant des bords du vase sous forme d'effluves. Tout cela est conforme aux propriétés que nous avons reconnues à l'Od.

Une réaction chimique est une source d'*Od;* chacune d'elles, même la combustion, en dégage. Jusqu'ici la chimie en a tenu aussi peu compte que la physique.

Qu'il me soit permis de donner encore l'exemple complémentaire suivant. Faites réunir les extrémités des doigts de chaque main à plusieurs personnes. Placez-les ensuite en face d'une lampe ou d'une bougie, et proposez-leur de rapprocher assez leurs doigts de la flamme pour qu'elles ressentent presque une sensation de brûlure. Elles n'observeront rien, si ce n'est la douleur causée par la chaleur. Pourtant il en est qui ne ressentiront la chaleur qu'aux extrémités des doigts de la main droite, et non pas à la main gauche, de sorte qu'elles s'imagineront pouvoir mettre les

doigts de cette main presque dans la flamme, sans en être incommodées : ce sont les sensitifs. La flamme est le résultat d'une action chimique ; il y a dégagement de chaleur mais en même temps une forte production d'od. Cet od, qui est négatif, réagit sur la main gauche qui est positive, et lui procure, jusque dans les os, une telle sensation de fraîcheur qu'elle masque presque la sensation de brûlure causée par la flamme. Ceci fournit la preuve du même fait que l'expérience précédente.

Septième expérience

Ce ne sont pas seulement des actions chimiques mais aussi une des actions purement mécaniques, comme le frottement, qui donnent naissance à des phénomènes dont les sciences naturelles n'ont pas tenu compte jusqu'ici. Ils se produisent quel que soit l'état de la matière.

Je fis disposer une meule cylindrique sur un banc de tourneur, et lui donnai un rapide mouvement de rotation; ensuite j'appuyai sur elle l'extrémité d'un bâton long de trois empans, de manière à donner naissance à un frottement énergique, et je fis toucher l'autre extrémité du bâton à différentes personnes. La plupart n'observèrent rien de spécial, mais quelques-unes furent étonnées de trouver qu'en saisissant l'extrémité du bâton de la main gauche, la sensation éprouvée était celle d'une désagréable chaleur, qu'au contraire la main droite ressentait une impression de

légère fraîcheur. Il leur était impossible de comprendre comment une même chose pouvait paraître à la fois chaude et froide. — Je modifiai l'expérience en plaçant l'extrémité du bâton dans un verre d'eau pendant que l'autre s'usait sur la meule en mouvement. L'eau bue ensuite par une jeune fille sensitive fut trouvée tellement nauséabonde qu'elle provoqua immédiatement des vomissements.

Ceci a lieu avec des corps solides. Faisons maintenant l'expérience avec des liquides. Je plaçai un tube de verre long de deux pieds dans un flacon de verre ; sur le milieu du tube j'avais enroulé une bande de papier large de quatre pouces, qui en faisait vingt fois le tour. A sa partie supérieure le tube était muni d'un entonnoir de verre. Ayant fait saisir, de la main gauche, le tube, à l'endroit où il était enveloppé de papier, je fis tomber d'assez haut un filet continu d'eau dans l'entonnoir. La plupart des personnes n'éprouvèrent rien. Mais un certain nombre d'entre elles eurent, au bout de quelques secondes, une sensation de chaleur dans la main gauche qui tenait le tube. Si je leur faisais tenir le tube de la main droite, elles éprouvaient une sensation de fraîcheur. Le papier dont j'avais enveloppé le tube avait pour but de mettre hors de cause la chaleur thermoscopique développée au contact du verre et de l'eau. L'eau qui coulait dans le tube était la matière dont les molécules frottaient l'une sur l'autre, et l'effet résultant était la production d'une sensation de chaleur à gauche et de fraîcheur à droite.

On peut même obtenir ce phénomène avec des corps gazeux. Il suffit pour cela d'un soufflet à main, ordinaire,

muni d'une embouchure assez longue. On l'enveloppe de vingt à trente tours de papier, l'embouchure est saisie de la main gauche, puis on manœuvre énergiquement le soufflet. On rencontrera partout des observateurs affirmant qu'ils éprouvent une impression de chaleur. Si c'est la main droite qui tient le soufflet, ils sentiront un refroidissement.

I. — La faculté d'être accessible à ces impressions constitue la *Sensitivité*.

II. — L'agent inconnu qui les provoque est l'*Od*.

Huitième expérience

Placez verticalement sur une table un grand cristal de roche, long d'un pied environ, ou un cristal de gypse de la même dimension, et cela de telle façon que l'extrémité par laquelle il est fixé soit tournée vers le bas. Après cela, qu'un certain nombre de personnes, particulièrement choisies parmi celles que l'on sait être d'un naturel un peu irritable, placent les extrémités écartées des doigts de la main gauche à une distance d'environ deux pouces au-dessus du cristal, et qu'elles restent dans cette position pendant une demi-minute.

En général, ces personnes ne remarqueront rien. Mais quelques-unes auront l'impression d'un courant d'air léger et frais qui monte entre leurs doigts ; et la sensation sera la plus nette vers l'extrémité. Si on se sert des doigts

de la main droite pour faire l'expérience, on n'observera plus cette fraîcheur, mais au contraire une sensation de chaleur.

Si l'on retourne le cristal, bout pour bout, il y aura encore production de sensations semblables, toutefois plus faibles, et elles auront lieu en sens inverse ; les doigts de la main droite se trouveront maintenant refroidis, ceux de la main gauche, au contraire, échauffés.

On peut aussi se servir, au lieu de cristaux, d'un fort aimant. Toutefois je recommande, à cause de la plus grande capacité calorifique et de la conductibilité du métal qui a déjà sur la main une action réfrigérante, de couvrir les pôles de quelques feuilles de papier et de ne pas s'en rapprocher à plus de quatre ou cinq pouces. Le pôle qui regarde le nord échauffe les doigts de la main droite ; celui qui regarde le sud les refroidit. Si l'on emploie la main gauche, qui reçoit en général des impressions plus nettes, les sensations seront renversées.

Elles deviendront plus franches encore, si l'on se sert d'un aimant en fer à cheval placé debout de telle façon que sa branche négative (1) se trouve du côté nord, et si l'on tient les deux mains au-dessus des pôles. — Si la main gauche est au-dessus du pôle nord, la main droite en même temps au-dessus du pôle sud, les actions sont concordantes pour faire éprouver une sensation de fraîcheur. Si c'est la main gauche qui est au-dessus du pôle sud, la main droite

(1) Contrairement à l'usage adopté en France, Reichenbach appelle négatif le pôle *boréal* de l'aimant, celui qui se tourne naturellement vers le nord.
A. R.

au-dessus du pôle nord, la sensation ressentie est celle d'une désagréable chaleur et impressionne péniblement.

Les cristaux aussi bien que les aimants dégagent des effluves visibles aux pointes, aux sommets, aux arêtes, et sur leurs faces; elles sont les plus intenses aux pôles, plus faibles sur les arêtes; sur les faces elles se présentent comme un léger duvet d'une ligne de hauteur.

I. — Les impressions reçues par les nerfs et par l'œil caractérisent une sensibilité spéciale appelée *Sensitivité*.

II. — L'agent producteur, inconnu encore dans les sciences naturelles, se fait annoncer sous le nom de *Od* et demande à être reçu.

Neuvième expérience

Donnez à une personne quelconque un bâton de deux pieds de longueur environ ou tout autre corps allongé qui sera tenu verticalement, et faites-le toucher en haut et en bas. Des personnes de constitution ordinaire n'observeront pas de différence. Mais plusieurs autres, dont les sens sont plus délicats, remarqueront qu'à son extrémité inférieure le bâton est légèrement frais; qu'à son extrémité supérieure, au contraire, il fait ressentir une faible impression de chaleur. Qu'on le retourne bout pour bout et les choses resteront dans le même état. Ainsi le globe terrestre agit sur le bâton. Par induction, il le rend odiquement néga-

tif à l'extrémité inférieure, positif à la partie supérieure. Cela correspond aux propriétés de l'aiguille aimantée dans l'hémisphère nord, ces propriétés ont d'ailleurs suggéré l'idée de l'expérience (1).

Les personnes sensitives ne sont pas soustraites aux influences de cette nature, même lorsqu'elles marchent ou se reposent.

Aucune de celles qui sont douées d'un haut degré de sensitivité ne supportera de rester immobile pendant quelque temps les bras ballants le long du corps. Le côté gauche reçoit une impression de chaleur qui finit par affecter le corps entier; cette impression est si désagréable que le sujet est forcé de relever sa main, de la faire reposer sur quelque chose, ou de la mettre dans une des poches de côté de son habit. La polarité positive de la main gauche est influencée si désagréablement par les émanations positives du sol, qu'à la longue, cela devient insupportable. — Le même fait se produit pour le pied gauche, et c'est ce qui explique la singulière habitude qu'ont certaines personnes d'aimer à se tenir sur un pied, qui est toujours le pied droit. Ce sont chaque fois des personnes sensibles à l'od.

Si, au milieu d'une grande chambre, qui toutefois ne doit contenir ni poêle en fonte ni autres grandes masses de fer, on étend le bras droit, on pourra le diriger dans n'importe quel azimut; en général on n'observera rien de

(1) Pour cet essai délicat je renvoie aux mesures de précautions indispensables qui sont décrites en détail au vol. II, p. 559, de *L'homme sensitif*.

particulier. Quelques personnes feront exception et nous diront que, dans des directions variées, les impressions sont différentes. Dirigées vers le nord elles seront affectées tout autrement qu'en regardant le sud; elles trouveront que la première position est agréable, rafraîchissante et procure un sentiment de légèreté. Tournées vers le sud, elles auront chaud et se trouveront péniblement oppressées. Si elles regardent l'est ou l'ouest, la sensation résultante sera telle qu'il est presque impossible de la décrire d'après leurs indications. Ces gens acquièrent une telle habitude de ces sensations, qu'ils sont des boussoles vivantes, capables de s'orienter immédiatement à toute heure du jour ou de la nuit. Le major Philippi ne se servait jamais d'une boussole en mer; il lui suffisait d'étendre le bras et de pivoter un peu sur lui-même pour savoir de suite dans quelle direction il se trouvait et quelle était celle du navire.

Quelle est donc cette faculté, au moyen de laquelle une partie de l'humanité reconnaît, sans instruments et rien que par les sensations éprouvées, les différentes orientations, et quel est le quelque chose qui réagit sur ces personnes? Le phénomène a tout à fait l'apparence du merveilleux, mais il est bel et bien en liaison avec des faits connus, et j'ai pu l'observer sur de nombreuses personnes. Toutefois ni la physique, ni la physiologie ne nous renseignent à ce sujet.

Cette capacité a les mêmes relations avec la chose inconnue, que celles que nous avons observées dans notre septième expérience et qui se rapportent à la manière

d'être des sensitifs vis-à-vis des cristaux et des aimants. Et, comme nous savons que le globe terrestre est un grand aimant, que le pôle nord et le pôle sud sont des pôles magnétiques, et que ceux-ci agissent absolument de la même manière sur le sujet que sur les cristaux et les pôles d'aimant, nous sommes fondés à reconnaître cette fois encore :

I. — L'apparition d'une *Sensitivité* comme cause subjective ;

II. — Celle de l'*Od*, comme cause objective d'un phénomène qui, par cette concordance, perd son caractère mystérieux.

On voit ainsi que l'od environne complètement le globe terrestre, et qu'au moyen de son système nerveux sensitif, l'homme étend pour ainsi dire des tentacules sur notre planète toute entière.

Dixième expérience

Il était à prévoir que l'électricité jouerait un rôle important dans les choses que je m'efforce ici d'introduire dans la science. Je me contenterai toutefois, parmi les milliers de phénomènes qu'on peut observer sur un rhéophore, d'en mettre quelques-uns en lumière ; ils suffiront à faire la preuve de ce que j'avance.

Si l'on installe une pile de Volta suivant le dispositif de Smée, en se servant de six éléments zinc-argent de six

pouces, et qu'on ferme le circuit, des personnes suffisamment sensitives verront des effluves s'échapper de toutes les parties de l'appareil. Les fils conducteurs se montrent enveloppés d'une atmosphère constituée par cette effluve, et de 1/4 de pouce de rayon. Les vases ou verres remplis d'eau acidulée dégagent sur leurs bords des effluves ayant 1/2 pouce de hauteur. La charpente métallique, dans laquelle les éléments sont fixés entre des morceaux de bois, émet des effluves à ses quatre coins; leur longueur est de 1/2 pouce au coin dirigé vers le nord, 3/4 de pouce aux coins est et ouest, et 1/2 pouce au coin sud.

Si une personne, sensible à ce genre d'effets, saisit le fil conducteur en cuivre (dont l'épaisseur est d'une ligne) entre les doigts de la main droite, elle sent qu'il se refroidit; si elle le fait avec la main gauche, il lui paraît chaud. Si elle entoure simplement le fil avec sa main, sans toutefois le toucher, tout l'intérieur de cette main ressentira une forte impression de froid, si c'est la main droite; la gauche au contraire éprouvera une sensation de chaleur. Donc l'électricité positive agit comme une source de chaleur sur la main gauche, et inversement.

Ces phénomènes se montrent sous une autre forme si l'on entoure un verre à boire de vingt ou trente tours de fil de cuivre, comme on a coutume de le faire pour les bobines d'induction. On le remplit d'eau, et l'on fait passer un courant d'électricité dynamique ou d'électricité de frottement par le fil, c'est-à-dire autour du cylindre d'eau contenu dans le verre. Si un homme ordinaire goûte ensuite cette eau, il ne trouvera pas autre chose que le liquide

ordinaire. Mais un sensitif trouvera que si l'eau de la partie supérieure est chaude, celle du fond, aspirée avec un brin de paille, est fraîche, et inversement. Le même fait se produit, absolument identique, si aux deux extrémités du fil on fixe pendant cinq à dix minutes les pôles d'un fort aimant. Il se produit encore si, faisant abstraction de ces deux agents d'induction, ce sont les deux extrémités d'un cristal long d'un pied que l'on fixe aux bouts du fil, et encore si les bouts sont tenus pendant dix minutes dans les doigts de chaque main. Un courant, issu des doigts, circule autour de l'eau et la polarise aussi fortement que l'un quelconque des agents dynamiques dont il a été fait mention.

La physique et la physiologie n'ont pas mentionné ce phénomène.

I. — Il dérive de l'irritabilité particulière, appelée *Sensitivité.*

II. — Et sa cause n'est pas l'électricité qui seule ne provoque pas de pareils phénomènes, mais bien un principe qui l'accompagne ou qui a été mis en activité par elle, qui se manifeste sous des formes innombrables dans toute la nature et qui a été désigné dans ce travail sous le nom de *Od.*

Onzième expérience

Si l'on veut se donner la peine de contrôler rigoureusement l'existence des effluves et des sensations de chaud

ou de froid, le chemin à suivre sera, il est vrai, un peu long, mais simple et facile. On n'a rien à faire, si ce n'est d'enfermer pendant un certain temps dans une obscurité absolue les personnes qui se sont montrées sensitives à la suite des expérience précédentes. A tous les phénomènes qui ont donné naissance à des effluves et des changements de température ces personnes verront correspondre très distinctement des lueurs (1).

Toutefois les préparatifs ne devront pas être faits à la légère, comme plusieurs l'ont fait à mon grand regret; il faut, au contraire, opérer avec beaucoup de soin. Le local dans lequel on travaillera (la chambre obscure) doit être aménagé avec de grandes précautions, de telle façon que la moindre trace de lumière n'y puisse pénétrer. Il doit être obscur, non seulement lorsqu'on y entre, mais encore rester complètement sombre même après un séjour de plusieurs heures : l'œil, habitué à la lumière du jour, s'est insensibilisé et n'aperçoit pas d'abord de faibles rayons de lumière ; ce n'est qu'après s'être accommodé peu à peu à l'obscurité, qu'il devient sensible aux quelques rayons qui pénètrent dans la chambre à travers les fentes, après avoir subi trois ou quatre réflexions. Un pareil rayon, quelque faible qu'il soit, rend les expériences impossibles.

Je ne parle pas des fautes grossières qui ont été commises, çà et là, à propos de trous de serrure, du joint incomplet des portes, de fentes existant dans les volets... ; on avait cherché à boucher ces ouvertures en toute hâte au

(1) L'exposition détaillée de ces expériences se trouve dans les *Annales de Poggendorf*, vol. CXII, p. 459.

moyen de mouchoirs de poche. Ce ne sont pas seulement ces endroits vulnérables, mais les portes et les fenêtres tout entières qui doivent être recouverts de panneaux épais sur lesquels on fixera encore des tapis. Des châssis à garniture de carton et dont les bords sont recouverts de bandes de feutre reviennent à bon marché et sont pratiques. Pendant le travail personne ne doit ni entrer ni sortir de la chambre ; il faut que les portes restent fermées. Si pourtant quelque lumière pénétrait dans l'intérieur (à plus forte raison, s'il se produisait des allées et venues), tout le temps déjà passé dans l'obscurité serait perdu et l'expérience à reprendre par le commencement.

Si donc on laisse des personnes sensitives dans une telle obscurité pendant un temps plus ou moins long suivant le degré de leur sensitivité (dix minutes, un quart d'heure, une demi-heure, une, deux ou trois heures), elles commenceront à apercevoir leurs mains avec l'apparence d'une masse grise, le phénomène se produisant plus tôt pour la main gauche et étant plus net aussi. Peu à peu les contours se développent ; on distingue les mains, et l'on voit s'échapper des doigts des lueurs qui sont identiques à ce qui se présente pendant le jour sous forme d'effluves. Ces émanations lumineuses ont pour les uns une longueur de quatre à six lignes ; pour les autres elles sont longues de un, deux, trois pouces, ou même davantage, suivant le degré de sensitivité. Et ce ne sont pas seulement les effluves émanant des doigts qui ont une apparence lumineuse, mais aussi celles des orteils, puis celles des membres ; la tête est entourée d'une auréole lumineuse ; l'homme tout entier est lumineux,

non seulement le sensitif, mais tout le monde, d'autant plus qu'on est plus vigoureux, plus vif, plus spirituel.

Si le voyant jette ses regards plus loin, il remarque que d'autres objets sont lumineux aussi. Il voit de légers nuages, parfois des courants lumineux, semés de petites étincelles, s'échapper des pointes des cristaux et de leurs arêtes. Il en voit de semblables sur les plantes, particulièrement sur les fleurs, émanant surtout de leurs parties sexuelles. Il en voit sortir des pôles des aimants ; l'eau qui s'écoule dans des tubes lui paraît lumineuse ; de l'eau qui est secouée dans une bouteille prend l'apparence d'une masse portée au rouge blanc ; du bois ou du verre que l'on frotte paraît rouge ; le soufflet lance des brouillards lumineux ; des liquides en réaction chimique sont lumineux sur toute leur épaisseur, et, des bords du vase qui les contient, s'échappent des franges brillantes ; un diapason qui vibre, une cloche s'enveloppent d'un nuage de lumière ; d'un électrophore qu'on frotte s'élèvent des lueurs jusqu'à 1 1/2 pied de hauteur ; enfin, c'est une haleine de feu qui s'échappe de sa bouche et de celle des assistants.

Cette lumière est réfléchie par les miroirs ; on peut la concentrer au moyen d'une lentille et la réunir au foyer ; elle obéit aux lois de la polarisation ; la partie réfléchie est négative, la partie transmise est positive ; dans l'obscurité, elle agit au bout de quelques minutes sur la plaque photographique et donne des images (1) ; enfin, elle devient si intense qu'elle donne lieu à des ombres que l'on peut parfaitement délimiter.

(1) *Odische Begebenheiten.* Berlin, Schröder, 1862.

Tout cela peut être expérimenté en se jouant, je ne le considère donc comme ne formant qu'une seule expérience, et m'abstiens de rien citer de plus compliqué. Rien ne peut mieux contrôler mes indications au sujet des effluves, des sensations, etc., que ces phénomènes lumineux qui les accompagnent partout.

Tout cela, notre physique et notre physiologie l'ignorent, et quand on veut le faire voir aux grands-prêtres de la science officielle, ils se bouchent les oreilles avec du coton et regardent la porte. Toutefois cela n'influe en rien sur l'existence de ces faits importants.

I. — Toutes les personnes qui, dans la chambre obscure, voient ces apparences lumineuses sont capables de faire ces observations en vertu de leur *Sensitivité;* les personnes non sensitives ne voient rien de tout cela.

II. — Et ce que ceux-là voient, c'est précisément cette chose inconnue, si défavorablement accueillie, l'*Od* et ses effets.

J'ai fait remarquer, un nombre incalculable de fois dans mes écrits, que ce ne sont que les sensitifs qui voient la lumière de l'od dans la chambre obscure. Et pourtant, beaucoup ont opéré comme si tout le monde devait la voir à condition de rester assez longtemps dans l'obscurité. Des professeurs de sciences naturelles même sont tombés dans cette erreur malgré mes avertissements. C'est ainsi que M. Aubert à Breslau, M. Oppel à Francfort, et d'autres, ont expérimenté avec des personnes non sensitives ; il était à

prévoir qu'ils n'arriveraient à aucun résultat, les conditions indispensables n'étant pas remplies. Jamais pourtant ces messieurs ne conviendront de la défectuosité de leur mode d'expérimentation, mais ils n'hésiteront pas à dire que mes affirmations sont fausses. On n'arrivera pas à trouver mes indications en défaut si l'on suit à la lettre mes prescriptions (1).

(1) Je suis arrivé à déterminer immédiatement la vision de l'od, même en pleine lumière, en mettant des *sujets* dans l'état que j'ai appelé *État de rapport*. (Les états profonds de l'hypnose, *Revue de l'hypnotisme*, 1888).

En ce moment je fais exécuter, *d'après nature*, par un jeune peintre d'une extrême sensitivité, une série d'aquarelles représentant les effluves odiques tels qu'il les voit ou croit les voir. Je publierai ces dessins dans le second volume des études sur le Fluide des magnétiseurs dont le présent livre est le premier.

On trouvera dans la note C quelques détails sur les tentatives analogues faites par Reichenbach. A. R.



CHAPITRE II

Revision des expériences précédentes

Je viens de présenter onze expériences différentes, chacune d'elles confirmant les faits que toutes les autres ont mis en évidence ; elles sont toutes indépendantes, et l'une quelconque suffirait à démontrer l'existence de la sensitivité et de l'od dans la nature. Si j'ai répété onze fois la même chose sous des formes différentes, c'était dans le seul but de donner plus de force à mes arguments et de forcer la conviction.

Je me suis servi :

1° Des effluves odiques ;

2° De l'eau chargée d'od ;

3° Du dualisme des corps inorganiques dans leurs rapports avec l'od ;

4° Du dualisme odique dans le corps humain ;

5° De l'existence de l'od dans la lumière solaire et dans le spectre ;

6° De la production de l'od par les actions chimiques ;

7° De sa production par le frottement ;

8° De sa double existence aux pôles des cristaux et des aimants ;

9° De sa dissémination sur le globe terrestre ;

10° De la production de l'od par le courant électrique ;

11° Enfin, des lueurs auquelles l'od donne naissance dans toute la nature.

Je pourrais citer un nombre infini de cas pareils ; je ne veux pas amonceler les exemples, et je me bornerai là.

Je suis arrivé au point où je dois m'expliquer sur le résultat que j'attends de la publication de ce travail. Il n'entre pas dans mes intentions de développer méthodiquement ici les connaissances que l'expérimentation m'a données sur la sensitivité et l'od. Celui qui sera tenté d'approfondir davantage la question, en trouvera une exposition systématique dans mes différents écrits, en particulier dans mon ouvrage intitulé : *L'homme sensitif*. Ici je me propose seulement de mettre en évidence quelques faits physiques et physiologiques, isolés mais marquants ; d'en rendre la vérification facile à chacun et de démontrer ainsi l'existence des deux principes, SENSITIVITÉ et OD, dans la nature. J'espère être arrivé à ce but au moyen de l'une des onze expériences précédentes, ou peut-être de toutes, et je pense leur avoir donné droit de cité dans les sciences naturelles ; dans le cas contraire, il se produira des objections dont la discussion montrera la valeur. Si ce résultat est atteint, si l'existence de la sensitivité arrive ainsi à être démontrée, il sera facile de développer systématiquement les expériences précédentes et celles qui en découlent. Pour

le moment, je crois qu'il vaut mieux procéder par voie d'aphorismes, afin d'arriver plus rapidement à acquérir une vue d'ensemble des phénomènes. Il y a maintenant plus de vingt ans que j'ai fait des milliers d'expériences sur ce sujet, et que j'ai publié, dans le cinquante-troisième volume des *Annales de Liebig*, les découvertes qui en découlent. Je ne me suis pas laissé décourager par l'accueil froid et parfois hostile, qui leur fut fait par la science allemande ; j'ai conservé ma croyance à l'importance de la matière, et j'en ai poursuivi le développement. Et toujours de nouvelles découvertes me dévoilaient la haute importance de mon sujet ; comment il se rapporte à toutes les branches des sciences naturelles ; comment il en domine complètement quelques-unes, et comment, partant de là, il réagit puissamment sur les questions de la vie pratique. Que ces vues arrivent seulement à devenir générales, que les préjugés soient vaincus, et qu'à leur place vienne se substituer l'expérimentation par des savants illustres; alors on pourra espérer avec confiance dans l'achèvement de l'œuvre.

Ici je m'adresse particulièrement aux jeunes ; à ceux qui ne sont pas vaincus encore par la fatigue et le surmenage; à ceux dont les têtes ne regorgent pas de doctrines surannées. Je m'adresse à ceux qui sont accessibles au progrès, qui cherchent le mieux et qui, conduisant la science hors des sentiers de l'étroite et absurde négation, sauront lui imprimer un nouvel essor et lui communiquer une vie nouvelle. J'espère donc qu'on va cultiver avec patience et persévérance cette plante qui germe et qui nous promet une abondante moisson dans un avenir prochain.

Je vais essayer maintenant d'aborder encore quelques faces de la question ; mais, pour plus de brièveté, je ne rapporterai que des faits, renvoyant pour les démonstrations à ce qui précède et à mes grands ouvrages, où on les trouvera avec les développements nécessaires.

Je crois que je puis considérer comme faite la démonstration de l'existence de la sensitivité et de l'od et je m'abstiendrai de dire un mot de plus sur ce sujet.



CHAPITRE III

Précautions à prendre pendant les expériences

Les causes qui donnent lieu à des phénomènes odiques sont souvent complexes, et, si l'on veut arriver à des résultats bons et nets, il ne sera pas inutile de prendre certaines précautions pendant les manipulations.

Tout d'abord le sensitif qui doit servir à des expériences scientifiques sera exempt de toute maladie. Un rhume, une bronchite, un rhumatisme, des coliques, des maux de tête, des maux d'estomac, réduisent tellement la sensitivité qu'ils rendent le sujet impropre aux expériences.

On ne doit pas être échauffé. Si l'on a marché vite, et que la circulation du sang soit activée, on est mal impressionné et on ne voit pas les phénomènes odiques.

La lumière solaire en particulier empêche la vision des lueurs odiques. Si un sensitif s'est trouvé en plein soleil pendant un temps plus ou moins long, il ne peut presque plus servir aux expériences sur la lumière odique dans l'obscurité. Il est tellement aveuglé qu'il lui faut rester

pendant cinq ou six heures dans la chambre obscure avant d'y voir quelque chose.

Le criterium le plus sûr pour juger de la sensitivité est l'effluve des doigts. Si, lorsque l'individu est en bonne santé, sa longueur est d'un pouce, en cas d'indisposition elle sera réduite de moitié, n'aura plus qu'une ligne de longueur et finira par disparaître complètement.

Un sommeil pénible, une nuit de veille ou une nuit passée à danser, un travail acharné pendant la journée, une fatigue et, en général, une dépense de force quelconque amoindrissent la sensitivité.

L'heure du jour à laquelle on opère n'est pas indifférente. De très bonne heure les sujets sont moins sensibles qu'entre huit heures ou neuf heures et une heure. Après le repas, la sensitivité décroît considérablement et ne reprend son intensité première qu'après un intervalle de quatre heures.

Les sensitifs devront, autant que possible, se tenir sans contrainte ; le mieux sera de les placer au milieu de la chambre où rien ne peut les influencer. Le voisinage des murs a une influence perturbatrice parce que les murs sont fortement négatifs. Pour la même raison, un dallage serait nuisible.

Il est bon que les autres personnes se tiennent à une certaine distance du sujet car leur voisinage pourrait agir sur la sensitivité, surtout en ce qui a trait à la vision, tantôt dans un sens, tantôt dans l'autre. Si, dans la chambre obscure, quelqu'un appuie sa poitrine contre le dos du sensitif, sa puissance visuelle est considérablement augmentée : elle est annulée au contraire, si on appuie dos contre dos.

Si la seconde personne se retourne encore de manière à se retrouver dans la position première, les lueurs seront immédiatement revues. En se plaçant sur le côté et assez près, on produit toujours un effet nuisible parce qu'on détruit l'équilibre odique.

Si, dans la chambre obscure, on soumet le sensitif à des passes dans une direction allant de la tête aux pieds, les lueurs disparaîtront ; si alors on fait une passe en sens inverse allant jusqu'aux yeux, les phénomènes lumineux redeviendront visibles pour le sujet. On ne devra pas prolonger les passes au-delà du nerf supra-orbiculaire.

Toutes les influences bienfaisantes augmentent la sensitivité ; toute cause d'irritation la diminue.

La puissance de vision est considérablement augmentée chez les femmes pendant la période menstruelle et la grossesse.

L'orientement du sujet n'est rien moins qu'indifférent. Si on le place le visage tourné vers le sud, c'est-à-dire dans la position qui lui est le plus agréable, on n'utilisera pas complètement ses facultés ; il faut au contraire que le sensitif regarde le nord.

Il arrive que des personnes d'une grande sensitivité surmontent beaucoup de ces difficultés ; mais il faudra tenir compte de ces prescriptions en opérant avec des gens d'une sensitivité moyenne, et ce sont les plus nombreux. *Si on ne le faisait pas, on n'arriverait qu'à des résultats peu nets, variables et quelquefois contradictoires.* Et alors des expérimentateurs peu soigneux seront toujours prêts à

4

ne pas chercher la faute chez eux ; ils n'attribuent pas leur non-réussite à la défectuosité de leur travail, mais ils ne manquent pas d'en trouver la cause dans mes erreurs et dans l'inexactitude de mes résultats, contrôlés pourtant plus de cent fois. Je regrette d'être obligé de dire qu'il m'arrive tous les jours de me heurter à de pareils faits.

CHALEUR ET FROID AU POINT DE VUE ODIQUE

Un physicien haut placé de Berlin a trouvé particulièrement ridicule ma manière de parler de chaud et de froid, à propos d'impressions reçues par des sensitifs, lorsque pourtant le thermomètre n'indiquait aucune variation de température. Je ne m'attendais pas à cette raillerie. Car ce que nous nommons en général chaleur et froid n'est pas directement la chaleur, mais s'applique à un état particulier d'excitation de nos nerfs que provoque l'agent calorifique et que les filets nerveux transmettent au centre. Pourquoi alors n'existerait-il pas dans la nature, en dehors de la chaleur, d'autres agents agissant de la même manière sur les nerfs et produisant le même genre d'excitation ? C'est précisément ce qui a lieu à propos de l'od. Les sensitifs perçoivent les effluves qui s'échappent des deux pôles d'un grand cristal ou même d'une petite tourmaline du Brésil, comme deux courants, l'un froid, l'autre chaud ; et pourtant le thermoscope est incapable d'indiquer la moindre différence de température entre les deux. Ainsi

rien n'agit ici sur le thermomètre, mais l'od influence le nerf du sensitif de telle manière qu'il provoque une sensation qui est exactement la même que celle qu'occasionnerait une différence de température.

La chose est ainsi; et le fait, qui se répète partout et un nombre considérable de fois, ne peut pas être nié, que les doctrines de la physique s'en accommodent ou non. S'il n'existe pas de place pour le caser, il faudra lui en faire une ; il la réclame, fort de son existence. La contradiction n'existe pas dans les phénomènes, mais jusqu'ici seulement dans les cerveaux.



CHAPITRE IV

Dualisme et polarité

Que l'od se manifeste sous une double forme dans la nature, nous l'avons reconnu à chaque pas dans nos recherches. Mais comment est-il distribué dans les corps ? C'est ce qu'il nous faut encore étudier.

Les cristaux nous fournissent des renseignements à ce sujet. Si un sensitif saisit avec la main gauche un grand cristal de gypse par son milieu, il le sentira frais. Mais si c'est l'extrémité négative qu'il touche, le froid sera beaucoup plus vif ; au contraire le bout positif agira comme une source de chaleur. S'il rapproche maintenant ses doigts du milieu, les impressions de chaud et de froid iront en diminuant graduellement jusqu'au point où il ne ressentira plus que ce degré de fraîcheur que lui fait éprouver la poudre de gypse lorsqu'il y plonge la main.

Si l'on considère les effluves, ils se trouveront être beaucoup plus longs aux deux extrémités qu'au milieu. Cela se vérifie très bien dans la chambre noire ; là, le

sensitif aperçoit les lueurs qui s'échappent beaucoup plus nettement des deux bouts du cristal. Cela pourrait être un résultat de conductibilité du sulfate de chaux ; mais, d'un autre côté, la lumière blanche qui entoure le corps paraît plus éclatante aux extrémités du cristal, là où les flammes s'échappent dans l'air. La même chose se manifeste dans l'organisme humain : quoique les mains soient les parties du corps les plus lumineuses, là encore les doigts montrent une supériorité ; leur extrémité surtout paraît comme recouverte de farine blanche, semblable à la neige la plus fine. C'est ce que disent les sensitifs, non seulement dans le monde entier, mais aussi à Berlin.

Le dualisme odique a donc deux foyers opposés, et acquiert ainsi le caractère de polarité.

On a inventé le mot d'*unipolaire*, qui porte en lui une contradiction. Dans le sens pourtant où il a été employé, on pourra l'appliquer à l'od. Comme un cristal ou un organisme vivant émet à ses deux pôles de la lumière odique de différentes couleurs, rouge ou bleue, on se trouve ainsi en mesure de reconnaître sûrement et rapidement à quel genre de polarité appartient une charge odique.

Si maintenant on prend un grand cristal de gypse, de sulfate de baryte ou de quartz, qu'à ses deux extrémités on fixe des morceaux de liège, des bouts de bois un peu arrondis, ou plus commodément des écheveaux de fil, et qu'on les y laisse pendant cinq minutes, puis qu'on les montre à un sensitif, celui-ci verra l'un des écheveaux émettre des lueurs rouges, et l'autre des lueurs bleues. Si l'on contrôle l'expérience par les sensations éprouvées, la main

gauche trouvera que le premier est chaud, le second froid.

Ainsi l'un d'eux se comporte comme étant positif, l'autre comme négatif. Séparé de la source d'od, chacun des deux objets conserve la charge qu'on lui avait communiquée, avec son signe; il reste positif ou négatif, c'est-à-dire qu'il reçoit et qu'il conserve une charge unipolaire. Ceci est une unipolarité transmise. Nous la trouvons constante dans l'organisme ; elle est représentée par les sexes, l'élément masculin étant positif par rapport à l'élément féminin. De l'eau qui a séjourné dans la main d'un homme paraîtra toujours plus chaude, celle qui a été chargée par des mains de femme sera plus fraîche; en même temps la première émettra de la lumière rouge, la seconde de la lumière bleue. La lumière provenant d'un homme sera, en général, plutôt rougeâtre, celle d'une femme plutôt bleue.

En cela, l'Od a des ressemblances avec l'électricité. Mais, à un autre point de vue, il s'en distingue nettement.

Tandis que, pour l'électricité, l'équilibre tend à se rétablir entre les deux polarités, l'od jouit de propriétés contraires et n'a aucune tendance à la neutralisation. Si l'on charge un écheveau de fil au moyen de la main gauche, il deviendra jaunâtre ; si on en charge un second avec la main droite, il sera bleu. Si l'on en tient un troisième dans la main droite pendant une demi-minute, dans la main gauche pendant une autre demi-minute, et ainsi de suite alternativement, aura-t-on un écheveau qui ne luira plus du tout dans l'obscurité, par suite d'une action analogue

à ce qui se passe dans le cas d'électricité positive et d'électricité négative? Pas du tout. L'écheveau émettra de fortes lueurs, mais ni rouges, ni bleues ; elles seront rouges et bleues.

Peut-être le mélange n'était-il pas assez complet! Je chargeai deux verres à boire : l'un positivement dans ma main gauche, l'autre négativement dans ma main droite. Après que j'eus constaté la couleur de l'émission lumineuse, je fis boire un peu de cette eau à une personne sensitive ; elle trouva l'eau du premier verre chaude, l'autre fraîche. Il n'y avait donc aucun doute sur la charge et le signe de cette charge. Je mélangeai alors l'eau des verres ; le liquide est-il redevenu insipide? Pas du tout ; le breuvage avait un goût répugnant, dans lequel le chaud et le froid se mélangeaient ; et dans l'obscurité la lueur avait une couleur gris sale. L'od positif et l'od négatif n'arrivaient pas à se neutraliser, même dans ce mélange interne de molécules à molécules.

Quand et comment peut-on réaliser cette neutralisation? C'est ce qui reste à trouver.



CHAPITRE V

De l'Effluve

L'étude de l'effluve donne quelques renseignements intéressants sur la matière dont est constitué l'od. Il est visible de jour, et par conséquent plus accessible à l'observation.

On a toujours constaté que l'od se dirige vers le haut, mais qu'en même temps il tend à s'incliner, non pas vers le Nord, comme on serait tenté de le croire, mais vers le Sud. L'effluve fait, suivant les circonstances, un angle de 5 à 15 degrés avec la verticale.

Dans un léger appareil en bois je fixai deux aimants, qui furent placés dans le méridien magnétique (le pôle nord dirigé vers le Nord, horizontalement) à une distance de plusieurs pieds l'un de l'autre ; chacun d'eux était saisi en son milieu par un bras en bois, de telle façon que leurs extrémités se trouvaient libres. Ils pouvaient tous les deux se déplacer dans le sens de leur axe, et on les rapprochait ou les éloignait à volonté.

A la distance de cinq pieds, les quatre pôles émettaient leurs effluves, longs de deux pouces, sans qu'on pût reconnaître aucune action mutuelle. — Si je les rapprochais, cette action se manifestait, commençant déjà à une distance de quatre pieds, et allant ensuite en croissant. Les effluves des pôles opposés s'allongeaient de plus en plus jusqu'à ce que la distance de ces pôles eût atteint 15 pouces. — Si je les rapprochais encore, les effluves s'épaississaient, mais sans se confondre ; ils formaient chacun un ellipsoïde,



puis des disques, et enfin se repoussaient en se retournant comme on fait d'un gant. — Si je réunissais les pôles, l'effluve disparaissait, mais devenait d'autant plus vif et plus intense aux autres pôles, où jusqu'alors il s'était amoindri. — Si, au lieu de mettre les aimants dans le prolongement l'un de l'autre, j'inclinais l'un d'entre eux d'environ 30 degrés sur l'horizon (les pôles étant encore à une distance de cinq pieds), l'effluve avait encore lieu dans la direction de l'axe pour chacun d'eux. Il était horizontal, par exemple,

pour celui placé au Nord ; pour l'autre, celui qui était incliné, l'effluve avait lieu aussi dans la direction de l'axe, par conséquent sous un angle de 30 degrés. — Si maintenant je rapprochais les aimants, un autre phénomène venait s'y ajouter. Les effluves des pôles intérieurs continuaient à s'attirer, mais l'effluve du pôle extérieur de l'aimant incliné ne conservait pas sa direction axiale ; il s'infléchissait et, à la distance de deux ou trois pieds, il était devenu complètement horizontal. La chose se présentait absolument comme si l'effluve du pôle intérieur de l'aimant nord avait entraîné l'effluve du pôle extérieur sud, et lui avait ainsi imposé sa direction. Les deux barreaux n'avaient, comme section droite, qu'un carré de deux lignes de longueur, et pourtant à une distance de quatre pieds, ils exerçaient une telle action l'un sur l'autre, que l'un d'eux modifiait complètement la direction de l'effluve de l'autre (1).

(1) Dans un ouvrage postérieur (*Die Lohe*, Vienne, 1867), Reichenbach complète ainsi cette expérience.

On pouvait, dit-il, attribuer la déviation des effluves soit à l'action du magnétisme, soit à celle du principe inconnu dont découlent ces effluves.

Pour éclaircir ce point, on accoupla exactement de la même façon deux morceaux de gypse cristallisé qu'on disposa dans le méridien à 4 pieds de distance l'un de l'autre, en mettant en regard leurs pôles sympathiques, comme on l'avait déjà fait pour les barreaux aimantés. Le rapprochement progressif donna lieu, entre les deux pôles intérieurs à des modifications d'effluve absolument semblables à celles qu'on avait remarquées avec les aimants ; mais il n'en fut plus de même lorsqu'on inclina les cristaux : les effluves, au lieu de prendre une direction horizontale lorsqu'on les rapprochait continuaient à se diriger suivant l'axe longitudinal des cristaux.

On alla encore plus loin : on réunit dans la même expérience un aimant et un cristal fixés chacun sur l'un des supports précédemment décrits et on leur donna une inclinaison de 30 degrés. On constata alors que l'aimant agissait sur les effluves des pôles du cristal, et en particulier sur ceux du pôle extérieur, comme il avait fait sur les pôles de l'autre aimant dans l'expérience précédemment décrite, seulement avec moins d'intensité : il fallait, pour que l'action se manifestât, rapprocher un peu plus l'aimant du cristal et l'effluve extérieur du cristal n'était pas ramené complètement à l'horizontalité mais à une direction qui n'en différait que de 5 à 6 degrés. — vraisemblablement l'aimant étant un peu trop faible pour la grosseur du cristal.

Il n'en était pas moins clair que les effluves et le principe actif qui les développe

Donc, le premier émet quelque chose d'invisible le jour, qui l'emporte sur l'effluve visible de l'autre.

J'ai montré autre part (1) avec beaucoup de preuves à l'appui, qu'une personne sensitive doit, pour pouvoir dormir tranquillement ou seulement se trouver bien, être placée de telle sorte qu'en dormant elle ait la tête au Nord et que lorsqu'elle est assise, qu'elle marche, qu'elle se promène en voiture, son visage soit dirigé vers le Sud. Comme le magnétisme ne fournit pas une explication suffisante de ce fait, je fus longtemps dans l'incertitude à ce sujet, jusqu'à ce que j'eus découvert l'effluve qui me donna la clef du mystère. Le globe terrestre agissant comme un grand aimant, émet de puissants effluves qui partent de ses pôles. Or nous avons vu que, d'une part, tous les effluves qui viennent de nous ont une tendance vers le Sud, et, d'autre part, que les pôles magnétiques ont une telle action sur les effluves des pôles isonomes, qu'à grande distance déjà, ils les repoussent. C'est donc que le pôle nord de la terre qui agit jusqu'à notre 48e degré de latitude et impose à tous nos effluves cette inclinaison de 10 à 15 degrés vers le Sud, que perçoivent partout nos sensitifs.

Les esprits éclairés parmi les médecins, admettent depuis plus de cent ans le fait que, dans beaucoup de maladies nerveuses, des passes dites mesmériques soulagent dans

aux pôles n'avaient pas de pouvoir directeur sur les effluves extérieurs des cristaux qu'on leur opposait quand ils émanaient de cristaux, que, au contraire, les pôles d'un aimant ont une action directrice puissante non seulement sur les effluves d'un aimant qu'on lui oppose, mais encore sur ceux des cristaux. Ils agissent d'une façon appréciable sur les effluves de même nom, les poussent hors de leur direction axiale et les forcent à adopter plus ou moins exactement l'horizontale.

(1) *L'homme sensitif*, vol. 1, p. 80.

beaucoup de cas les malades et leur procurent assez souvent une guérison radicale; les passes, nous le savons maintenant, sont tout simplement des effluves que le médecin déverse de ses doigts sur le malade. Eh bien! c'est un pareil courant odique, mais plus faible, que le pôle terrestre déverse sur la terre et les hommes; ce courant se dirige vers le Sud, traverse constamment nos habitations et nous met ainsi sous l'influence continuelle de légères passes. Les non sensitifs ne ressentent pas ce perpétuel courant, au milieu duquel ils se trouvent; mais il en est autrement pour les sensitifs, et cela d'autant plus que leur excitabilité est plus grande. Ceux-ci ont une impression agréable, rafraîchissante, fortifiante, tranquillisante, apaisante, lorsque le courant les traverse dans la direction de la tête aux pieds; ils sont mal à leur aise, inquiets, fatigués, de mauvaise humeur, enclins à la contradiction et à la discussion lorsque le courant est dirigé en sens inverse.

S'ils sont au lit, la tête au Sud, le courant, venant du Nord, les traverse des pieds à la tête, c'est-à-dire dans le sens défavorable (et c'est ce qui les affecte désagréablement, comme l'expérience l'a montré), leur cause des inquiétudes dans leur lit, et provoque souvent des insomnies que tous les médicaments du monde n'arrivent pas à vaincre. Si, au contraire, la tête est au Nord, le courant est dirigé de la tête aux pieds, traverse le corps dans la direction suivant laquelle s'exerce l'activité nerveuse, du centre à la périphérie et aux extrémités, et alors se manifeste un vrai bien-être; le sujet a du repos et peut se livrer à un sommeil bienfaisant.

J'ai moi-même été témoin d'un remarquable exemple de ce genre de faits.

Une jeune fille de 16 ans était tombée malade et était progressivement arrivée à deux doigts de la mort; les médecins les plus distingués avaient perdu tout espoir de la sauver. Par hasard son médecin me demanda mon avis à la dernière heure. Je trouvai la jeune fille à moitié morte dans son lit, sans mouvement, couchée dans la position défavorable, et je reconnus qu'elle était sensitive au plus haut point. Je ne fis pas autre chose que déplacer son lit, de manière que la tête fût au Nord. Immédiatement la maladie cessa de faire des progrès, le mieux se fit bientôt sentir, et celle qui était déjà vouée à la mort fut sauvée. Des passes odiques et un traitement rationnel de la part de son médecin achevèrent de la rétablir complètement. Depuis sept ans elle se porte très bien.



CHAPITRE VI

Équivalents odiques

J'ai raconté (Exp. III) quels furent les résultats d'une visite que Berzélius fit avec moi et le conseiller Hochberger à une grande sensitive à Carlsbad. Il reconnut une propriété particulière de la matière, qui est perçue par les mains des sensitifs et qui leur permet de distinguer par le seul toucher les corps électro-positifs des corps électro-négatifs. Nous avons appris depuis que cette différentiation est basée non pas tant sur les propriétés électriques que sur des propriétés odiques. Les mains des sensitifs sont capables de distinguer l'une de l'autre les deux manières d'être des corps, non au point de vue électrique, mais bien au point de vue odique; la polarité électrique ne fait qu'accompagner la polarité odique.

On me saura peut-être gré de revenir dans cette étude sur quelques autres relations qui existent entre ces deux facteurs (1). Je mis dans douze petits flacons rigoureu-

(1) Pour plus de détails, voyez: *L'homme sensitif*, vol. II, p. 507.

sement semblables, munis de bouchons rodés à l'émeri, de l'acide sulfurique concentré ; dans le premier j'en mis un gramme, dans le second deux, et ainsi de suite jusqu'au douzième qui en contenait douze ; je plaçai ces flacons dans un ordre quelconque et les donnai à une jeune fille douée d'un haut degré de sensitivité, la priant de les ranger en série d'après la nature des impressions qu'ils lui causeraient. Le fond des flacons était large et plat, et il était impossible de distinguer quelle quantité de liquide ils contenaient. Elle mit une demi-heure à se rendre compte de ses sensations, mais elle finit par former une série qui correspondait exactement à la progression des quantités d'acide dans les flacons.

Pour contrôler ce fait, j'ajoutai dans chaque flacon 12 grammes d'eau à l'acide. Alors il était réellement impossible de reconnaître les quantités d'acide contenues. Moi-même je ne le pouvais plus et je dus me servir de marques que me fournit l'alphabet grec, complètement inconnu à la jeune fille. Je lui rendis donc les flacons, en la priant de recommencer. Au bout d'une demi-heure elle avait encore fini, et de nouveau les flacons se retrouvèrent dans l'ordre correspondant aux quantités d'acide.

Dans cette expérience ce n'était pas la différence qualitative de plusieurs corps qui avait été mise en question, mais il fallait apprécier une différence quantitative entre plusieurs échantillons du même corps, genre d'opération qui exigeait une délicatesse du toucher beaucoup plus grande. — La réponse fut cependant en tous points satisfaisante.

Nous arrivâmes ainsi à ces deux lois :

1° La sensitivité permet d'apprécier non seulement des différences qualitatives, mais aussi des différences quantitatives ;

2° L'action exercée est proportionnelle à la quantité.

Ce beau résultat me décida à faire d'autres essais ; je ne veux en citer qu'un. Je voulus voir s'il était possible de trouver par cette voie une équivalence odique entre plusieurs corps. A cet effet je comparai l'acide sulfurique à un produit absolument différent, le sel de cuisine. Les sensations qu'ils produisaient dans la main d'un sensitif étaient qualitativement parfaitement distinctes ; on pouvait même fort bien les comparer au point de vue quantitatif.

En mettant ainsi en parallèle les deux corps, l'acide contenu dans un flacon et le sel enveloppé dans du papier de soie, j'obtins les deux séries suivantes :

30 1/2	Grains d'acide sulfurique	équivalent à	66	grains NaCl.
61	—	—	121	—
91 1/2	—	—	179	—
122	—	—	201	—
152 1/2	—	—	240	—
183	—	—	281	—
213 1/2	—	—	367	—
244	—	—	498	—
274 1/2	—	—	525	—
305	—	—	655	—
335 1/2	—	—	670	—
336	—	—	709	—
396 1/2	—	—	800	—
427	—	—	891	—
457 1/2	—	—	974	—
488	—	—	980	—

518 1/2	Grains d'acide sulfurique	équivalent à	1050	grains NaCl.
549	—	—	1100	—
579 1/2	—	—	1152	—
610	—	—	1172	—
640 1/2	—	—	1250	—
671	—	—	1340	—
701 1/2	—	—	1440	—

Si l'on considère les différences successives, on ne les trouvera pas complètement égales entre elles ; mais, à chaque augmentation de poids de l'acide sulfurique correspond pour 30 1/2 grains une différence sensiblement proportionnelle. Si l'on calcule la différence moyenne, on la trouvera de 63 qui se rapproche, autant qu'une telle expérience peut le permettre, du nombre 66, le premier de la série. L'on voit ainsi que l'équivalent odique pour 30 1/2 grains d'acide sulfurique (à 1,82 de poids spécifique) est de 63 grains environ de sel de cuisine ; c'est-à-dire que les équivalents odiques de l'acide et du chlorure de sodium peuvent être représentés par les chiffres 1 et 2.

En répétant ces expériences, ce que je n'ai pas eu l'occasion de faire, on arriverait à des résultats encore plus exacts.

Pour mesurer la puissance odique de l'homme et obtenir un terme de comparaison, j'opérai de la manière suivante. J'enveloppai le bras droit d'une personne très sensitive de quarante tours de fil de cuivre ; puis j'en saisis les extrémités avec mes deux mains. Le courant odique émanant de moi était très nettement perçu. Alors, je pris une pile de

Volta et la mis en communication avec le fil. Le courant électrique provoquait des mouvements odiques qui furent également ressentis dans le bras. Pour produire le même effet que moi, il fallait 12 éléments de trois pouces. Lorsque l'on fit la même expérience avec ma fille, 7 éléments suffirent à produire l'équivalence. Lorsqu'enfin je dis à la sensitive d'expérimenter sur elle-même, il se trouva que 3 éléments suffisaient. Étant extrêmement sensitive, elle était malade et par conséquent sa puissance odique se trouvait très faible. Mon pouvoir odique, celui de ma fille et celui du sujet étaient donc représentés par les nombres 12, 7 et 3. De cette manière on déterminera assez exactement la force odique relative de plusieurs personnes, qu'elles soient sensitives ou non.

J'ai réussi aussi à trouver un moyen de mesurer l'irritabilité de différentes personnes. Chaque sensitif ressent les passes que l'on fait devant lui, dans la direction de la tête aux pieds, à une distance variable avec sa sensitivité. Pour quelqu'un qui n'est que faiblement sensitif, cette distance est de 4 à 6 pas ; lorsque la personne l'est moyennement, elle devient de 12 à 20 pas. Enfin quelqu'un d'éminemment sensitif est influencé à 20, 30, 50 pas. Alors, faisant des passes descendantes (et en même temps, pour le contrôle, quelques passes en sens inverse), je m'éloigne du sujet, dans une série de pièces qui communiquent, aussi longtemps qu'il ressent la moindre influence. Lorsqu'il ne ressent plus rien, je cesse et je compte le nombre de pas qui me séparent de lui. De cette manière qui est

simple et facile, on peut apprécier facilement la sensitivité relative d'une personne et se rendre compte des expériences auxquelles elle se prêtera.

Toutes ces mesures ne peuvent nullement prétendre à un haut degré de précision ; mais, étant donné l'état actuel de nos connaissances dans cette branche, on peut les employer pour s'orienter et servir de guide.



CHAPITRE VII

Conductibilité, décharge, radiation et thérapie de l'Od

Si quelqu'un, après ce que j'ai dit, a encore des doutes au sujet de la conductibilité pour l'od qu'offrent les corps, il pourra les dissiper par des expériences directes. Je ne veux en indiquer qu'une. On n'a qu'à donner à un sensitif un bâton de verre ou simplement de bois de près d'un pied de long, et à le lui faire tenir horizontalement dans une direction perpendiculaire au méridien. S'il s'est assuré d'abord que le bâton n'émettait pas d'effluve, ou que cet effluve était très faible (d'une ligne de longueur environ), il le verra bientôt (au bout d'une demi-minute, ou même moins) entouré d'un effluve long de trois, quatre lignes ou davantage. On peut modifier l'expérience en fixant le bâton à l'extrémité d'un gros cristal ou d'un aimant au lieu de le mettre dans la main d'un sensitif. Dans tous les cas, le courant odique venant de ces corps se créera un chemin le long du bâton, et se déversera dans l'air par une extrémité. Si l'expérience

se fait dans l'obscurité, le sensitif verra comme un liquide lumineux s'écouler le long du bâton, puis s'échapper en vapeur brillante dans l'atmosphère. L'od a donc bien été conduit le long du bâton; il a la propriété d'être conductible.

On peut se servir aussi de cette expérience pour faire voir qu'il est possible de charger un corps d'od. A cet effet, il suffira de prendre un peloton de fil ou un morceau de bois à peu près rond (un bouchon par exemple) dans sa main gauche et de l'y tenir pendant environ cinq minutes; on le présentera ensuite dans l'obscurité à un sensitif. Celui-ci remarquera que le corps, qu'il lui était impossible de voir auparavant, est maintenant complètement brillant, et que, même lorsqu'il ne communique plus avec la main gauche, il continue à être lumineux. L'od a passé de la main sur le fil ou le morceau de bois et y est resté; par suite, on sait comment on peut communiquer à ce fil une charge d'od.

L'od se comporte de cette façon lorsque deux corps, dont l'un est chargé, sont en contact immédiat; il agit alors comme la chaleur qui se transmet par conductibilité. Mais sa manière d'être est encore celle de la chaleur, lorsqu'il est question de rayonnement. Placez verticalement un grand cristal de gypse, d'un pied de longueur par exemple, son pôle positif (c'est-à-dire le bout par lequel il était fixé à la matrice) tourné vers le haut; ou bien encore servez-vous d'un aimant, dont le pôle positif (c'est-à-dire le

pôle sud) est tourné vers le haut ; dans l'obscurité, un sensitif apercevra au plafond de la chambre une tache brillante, ayant à peu près les dimensions de la section droite du corps. — Les rayons odiques se sont dirigés en ligne droite du pôle au plafond négatif de la chambre et y ont donné naissance à l'apparition lumineuse.

On peut l'obtenir tout aussi bien avec les mains, et particulièrement avec l'extrémité des doigts. Si on place en face d'un mur et dans l'obscurité, une main gauche, on verra bientôt son image se dessiner sur le mur comme une tache brillante. Si un bon sensitif se promène la nuit le long d'un mur, en particulier lorsqu'il lui présente le côté gauche, il sera suivi, pendant toute la durée de son trajet, par une forme lumineuse qui l'épouvante. Se promène-t-il dans la forêt, chaque arbre lui paraîtra émettre une lueur ; il tremble de peur et jure que, dans l'épaisseur du bois, de terribles fantômes l'ont environné : ce sont les hamadryades des anciens, qui n'étaient pas simplement produites par l'imagination mais étaient réellement aperçues. Tout cela n'est que le rayonnement de l'od (1).

Si l'on déplace dans l'obscurité l'extrémité des doigts le long du corps d'un sensitif, mais sans le toucher, en allant des pieds à la tête, il y aura production de fortes lueurs sur le corps du sujet suivant la trajectoire décrite par les doigts. Si l'on fait la chose à une distance plus grande (à quelques pas), la même bande lumineuse apparaît plus large et avec moins d'éclat. L'effet de cette passe est non seule-

(1) *L'homme sensitif*, VII, p. 208.

ment vu mais encore ressenti, et cela à grande distance : 15, 30, 50 pas, suivant le degré de sensibilité du sujet.

Et l'on veut que cette action profonde d'un homme sur l'autre, qui occasionne parfois de véritables révolutions du système nerveux, qui d'une part peut plonger le patient dans le sommeil le plus profond et, d'autre part, est capable de l'exciter jusqu'au point de le rendre fou furieux ; on veut, dis-je, que cette action n'ait aucune influence sur l'état de la santé ou de la maladie d'un homme !

Les médecins qui le prétendent ont certainement peu étudié la question au point de vue thérapeutique, et sont dans l'erreur ; je ne parle pas des physiologistes. De même que l'od est produit en grande quantité à la suite des phénomènes de la vie organique, particulièrement des actions chimiques, de même, par une action inverse, il réagit d'une manière énergique pour stimuler la vie et produire la santé, comme l'expérience le montre partout d'une manière frappante.



CHAPITRE VIII

Transmission de lumière colorée

On a déjà fait mention (Expériences II et V) de ce fait que, si l'on place de petites coupes remplies d'eau dans la lumière bleue ou la lumière rouge, l'eau se charge négativement ou positivement; de même, des fils de métal sont tellement influencés par la lumière solaire directe qu'à une distance de cinq brasses et plus, ils émettent des effluves. Mais entre ces deux expériences, une autre, beaucoup plus remarquable, vient prendre place.

Un fil de fer épais de deux à trois lignes allait d'une chambre éclairée par le soleil à une chambre noire, en passant par une troisième pièce obscure. Dans la chambre noire se trouvait un sensitif. Il y avait dans les portes de communication de petits trous par lesquels passait le fil et qui ensuite avaient été bouchés de manière à ne pas laisser passer la moindre trace de lumière; le fil pénétrait dans la chambre noire sur une longueur de plusieurs pieds. Dans la première chambre, je recevais les rayons

solaires sur un prisme un peu grand et je faisais tomber le spectre sur un écran blanc.

D'abord je mis en plein soleil l'une des extrémités du fil. Après 20 secondes le sensitif s'écria que le fil s'enveloppait d'un nuage blanc et lumineux, d'une auréole d'environ un pouce de rayon et que son extrémité émettait un courant lumineux ayant presque la longueur du doigt.

Ensuite je mis l'extrémité du fil dans la partie rouge du spectre ; le sensitif annonça que la lumière était rapidement devenue rouge (il ne savait pas ce que j'avais fait dans la chambre éclairée). Le fil étant dans la lumière jaune, son autre extrémité se colorait en jaune. Je passai par le bleu, le violet, et le sensitif voyait du bleu, du violet. Les rayons ultra-violets donnaient dans l'obscurité une coloration grise. Toujours la couleur perçue dans la chambre noire était celle dans laquelle se trouvait l'autre extrémité du fil.

Ces phénomènes étaient dus aux effluves odiques auxquels les rayons solaires donnent naissance, comme nous l'avions vu déjà en plein jour. Mais cette fois-ci, les effluves se présentent revêtus de couleurs.

Quelles sont les lois qui régissent ces faits?

Le fil est-il mis en vibration par les rayons solaires, et cette vibration se propage-t-elle jusque dans la chambre noire pour produire des lueurs? L'optique ne nous enseigne rien de pareil.

Si c'est l'od solaire qui se transmet le long du fil sans s'écouler sur les portes, comment se fait-il qu'il prenne les diverses couleurs du spectre? Quelque chose d'inconnu est-

il mis en vibration dans le fil? Existe-t-il dans la nature des moyens jusqu'ici inconnus de transmission de la lumière et de la couleur? L'od contribue-t-il à produire la coloration? Et dans quelle mesure? Y entre-t-il pour la millionième partie, pour la centième, la moitié, le tout? Je n'ose pas aller plus loin dans mes questions. On n'appréciera peut-être pas tout de suite les expériences et les résultats obtenus à leur juste valeur; il me paraît difficile qu'on se décide à n'en tenir aucun compte.



CHAPITRE IX

Le spectre solaire

L'apparition des couleurs fournit un vaste champ pour l'expérimentation des phénomènes odiques. Nous savons déjà que, dans la chambre noire, l'od positif donne de la lumière rouge-jaunâtre et l'od négatif de la lumière bleue. Mais ce n'est pas tout. Si je plaçais verticalement un aimant de deux pieds de long et de 1 pouce carré de section de manière que son pôle positif (son pôle Sud) fût tourné vers le haut, les gens moyennement sensitifs n'apercevaient d'abord qu'un nuage odique de couleur rouge qui s'élevait vers le plafond. Mais je recouvris le pôle d'une calotte en fer, munie de deux pointes que je plaçai de telle façon que la ligne des pointes fût dans la direction du méridien. Alors les effluves ne furent plus rouges pour les deux pointes; l'effluve Sud était rouge, l'effluve Nord (moins intense) était bleu. Le pôle Sud renfermait-il à la fois de l'od bleu, et de l'od rouge dont la séparation se faisait maintenant?

Allons plus loin. Je me servis d'une calotte à quatre

pointes. Le résultat fut le même pour les pointes Nord et Sud, mais la pointe Ouest émit de la lumière jaune ; quant à la pointe Est, on me la décrivit toujours comme étant d'une couleur grise.

Au lieu des pointes, je plaçai horizontalement une plaque carrée de fer de 10 pouces de côté sur le pôle positif de l'aimant. Le coin Sud parut rouge ; le coin Nord, bleu ; le coin Ouest, jaune, et le coin Est, gris.

J'eus recours à une plaque ronde de 16 pouces, et je la plaçai horizontalement sur le pôle d'aimant. Il se produisit un magnifique spectacle. Un arc-en-ciel circulaire s'offrait aux yeux étonnés du sensitif. Sur tout le pourtour du disque des effluves odiques s'échappaient horizontalement, pareils à des franges de 1 pouce 1/2 de large. Ils étaient rouges au Sud ; au Sud-Ouest ils devenaient orangés ; en allant vers l'Ouest, jaunes, puis jaune-serin ; immédiatement après ils étaient d'un vert clair, puis vert foncé, vert bleu ; au Nord ils étaient bleus ; violets au Nord-Est ; et de là, au Sud-Est, gris. L'infra-rouge et l'ultra-violet se rejoignaient ici et se fondaient entre eux. Nous avons donc une palette complète de couleurs, dans toute sa perfection.

Je fis un pas de plus, et me procurai une sphère creuse de deux pieds de diamètre, en forte tôle, pour étudier les phénomènes odiques auxquels elle donnerait lieu. Je la fis traverser par un gros barreau de fer, entouré d'une triple spirale de fil de cuivre, que traversait le courant d'une pile de Volta formée par soixante éléments zinc-cuivre de 6 pouces. La sphère était suspendue librement par une cordelette de soie dans le milieu de la pièce et à hauteur d'homme.

Les sensitifs étaient enthousiasmés par ce spectacle. La sphère entière était recouverte d'une délicate lueur présentant les mille couleurs de l'arc-en-ciel et distante d'environ 2 ou 3 pouces de la surface sphérique : du pôle Sud une flamme rouge, de l'épaisseur du bras, s'élevait à 3 pouces au-dessus de la surface, s'épanouissait, et de là retombait en gerbe lumineuse sur l'hémisphère Sud. Au pôle Nord, c'était une flamme bleue qui finissait par s'étendre sur l'hémisphère Nord. Les deux gerbes se réunissaient à l'équateur. L'intensité lumineuse était maximum aux pôles ; puis elle diminuait pour arriver au minimum vers l'équateur.

Ceci était produit par l'électro-aimant intérieur, son action se combinant avec celle de l'od et du magnétisme terrestre. Les fuseaux sphériques présentaient, en effet, sur toute la périphérie, les couleurs de l'arc-en-ciel que nous avons vues tout à l'heure autour du disque : rouges au Sud, orangées au Sud-Ouest, jaunes à l'Ouest, vertes au Nord-Ouest, bleues au Nord, puis violettes ; tout cela avec les gradations les plus délicates. Enfin l'Est entier était gris ; mes sensitifs ne distinguaient plus les deux arcs se rapportant à l'infra-rouge et à l'ultra-violet, mais confondaient le tout sous la dénomination de gris. Des personnes douées d'une plus forte sensitivité que celles que j'avais sous la main, auraient, sans aucun doute, perçu là encore des colorations plus délicates.

C'est ainsi que la sphère nous apparaît comme une petite terre, revêtue d'une lumière analogue aux aurores polaires, et entourée partout de l'agent odique, qui recouvre aussi

la surface terrestre, comme la manière dont les effluves sont chassés vers le Sud nous l'a fait voir. Ici il se présente sous forme d'un magnifique arc-en-ciel.

Je n'ose pas entrer dans des considérations théoriques sur ces phénomènes, d'autant plus que plusieurs professeurs de sciences expérimentales, parmi lesquels je ne veux citer que les noms de quelques amis morts maintenant, Doppfer, Gräulich, Hessler, m'en ont dissuadé, ne croyant pas le moment venu de hasarder des hypothèses et d'en tirer des déductions.



CHAPITRE X

Passage de l'od au travers des lentilles

Pour faire des expériences sur l'od, je m'étais procuré une grande lentille convergente de 13 pouces de diamètre ; je fus obligé de la commander tout spécialement à Paris. J'avais dans l'idée de concentrer tellement les rayons odiques que chacun pût percevoir les impressions et les lueurs.

Je plaçai cette lourde lentille sur un support spécial qui permettait de la tourner dans toutes les directions. Lorsqu'elle fut disposée verticalement, je rassemblai tous mes grands cristaux de roche de manière que tous les pôles négatifs fussent tournés vers la lentille et leur donnai une direction telle que celle-ci fût rencontrée par le plus grand nombre possible de rayons parallèles. Dans les intervalles qui séparaient les cristaux j'introduisis des aimants dont les pôles négatifs étaient également tournés du côté de la lentille.

Je fis alors placer au foyer de la lentille la main

6

gauche d'une personne bien sensitive qui m'avait déjà servi plusieurs fois dans mes expériences et avait acquis une certaine habitude lui permettant de différencier plus facilement ce genre de sensations. Elle éprouva immédiatement une vive impression de froid. Les rayons négatifs avaient donc traversé le verre, s'étaient réfractés, et se trouvaient concentrés au foyer de la lentille. Lorsque je mis moi-même la main gauche à cette place, je ne ressentis rien ; la concentration de l'od ne suffisait pas pour agir sur mes sens.

La personne sensitive ayant mis à plusieurs reprises sa main au foyer, elle fit la remarque que l'impression de fraicheur n'était pas absolument pure, et que quelque chose de désagréable s'y mêlait. Je ne pus pas expliquer ce fait, le considérai comme accidentel et ne m'en occupai pas pour le moment. Lorsque, mon travail terminé, je voulus rompre l'assemblage des cristaux, je commençai par retirer les aimants. Je constatai alors avec surprise que l'on avait par mégarde mal placé un des barreaux, son pôle positif étant tourné vers la lentille, tandis que tous les autres lui présentaient le pôle négatif. Je ne dis rien, mais remis mon aimant à sa place, le pôle négatif tourné cette fois vers l'objectif. Alors je demandai qu'on plaçât encore une fois la main gauche au foyer. Maintenant l'élément pertubateur a disparu. « Tout est pur et agréable, » s'écria le sensitif visiblement satisfait. L'aimant mal placé avait donc été la seule cause du trouble.

Cette émanation odique est tellement persistante et résiste si énergiquement à la neutralisation, d'autre

part le sens odique est si impressionnable, que les rayons positifs et négatifs peuvent tomber ensemble sur le verre, le traverser, se réfracter deux fois, s'accumuler au foyer sans se neutraliser; ils restent si bien distincts, et conservent leur individualité propre à un tel point que la main arrivait à percevoir leurs différents caractères avec une netteté remarquable. Est-il possible d'obtenir un plus éclatant témoignage en faveur de l'existence et de l'exactitude de ces faits?

Je transportai mon appareil dans la chambre noire. La lentille entière devint brillante, et les gens moyennement sensitifs aperçurent distinctement, au bout d'une demi-heure, une tache bleue très brillante, ce qui venait confirmer les résultats acquis déjà d'une autre manière.



CHAPITRE XI

Corps diodanes ou odiquement diaphanes

Nous avons vu comment l'od se transmet par rayonnement à des distances inconnues; nos connaissances actuelles en physique nous obligent à considérer l'éther hypothétique et ses vibrations comme constituant les agents de ce transport. De plus, nous avons vu l'od traverser une lentille épaisse de 3 pouces, s'y réfracter et donner lieu ensuite à des phénomènes lumineux ainsi qu'aux sensations odiques de chaud et de froid ; l'od avait donc traversé le verre transparent par voie de rayonnement.

Mais l'opacité des corps n'exclut pas ce mode de transmission de l'od. Un de mes sensitifs attendait dans la chambre noire le moment où sa puissance visuelle aurait atteint l'intensité maximum. A côté de lui, séparé par une cloison en briques, se trouvait un pupitre sur lequel je m'occupais en attendant. Cette personne ne fut pas peu étonnée d'apercevoir, sur le mur derrière lequel je me trouvais, ma silhouette qui se découpait brillante, et qui reproduisait

exactement tous mes mouvements. — Un escalier, ménagé dans un autre bâtiment, conduisait dans la chambre obscure et cela tout contre le mur qui séparait les deux corps de logis. Si, pendant qu'une personne bien sensible restait dans l'obscurité, je me déplaçais sur cet escalier, elle voyait mon image se mouvoir sur la face intérieure du mur. D'autres sensitifs voyaient, lorsque quelqu'un se promenait au-dessus de la chambre, une tache lumineuse prendre naissance à chaque pas. Une sensitive couchée dans une pièce très obscure voyait des taches ovales lumineuses se produire sur le plancher de sa chambre. Elle s'en effraya, et lorsqu'on regarda la chose de plus près, on se rendit compte que l'apparition de ces taches coïncidait avec le mouvement d'une personne habitant la chambre de dessous.

L'expérience suivante est plus tangible.

J'avais fixé dans un des volets de la chambre obscure une plaque de cuivre rectangulaire de la grandeur de la main, pareille à un carreau de vitre, avec cette seule différence qu'au verre on avait substitué du cuivre. On pouvait relever ou abaisser cette plaque comme un guichet. Lorsque le soleil donnait à l'extérieur, elle apparaissait aux sensitifs de la chambre noire comme portée au rouge clair.

Devant cette fenêtre était une table ronde polie ; si j'ouvrais le guichet, le soleil éclairait la table et y dessinait un ovale brillant ; je laissai le guichet fermé, et plaçai devant la table un sensitif qui ne savait rien de ces choses. Avant que ses facultés visuelles se fussent développées, je lui fis mettre sa main gauche à plat sur la table et lui dis de tâtonner pour voir si aucune place n'éveillerait en lui

des sensations odiques. Après quelque temps, il s'arrêta à un endroit qui, selon lui, était beaucoup plus froid que le reste de la table. Je maintins sa main à ce point, et pour plus de sécurité, je la couvris de la mienne. J'ouvris alors le guichet, et fus agréablement surpris en voyant les rayons solaires tomber exclusivement sur ma main.

Une matière rayonnante, venant du soleil, avait donc traversé le cuivre qui retenait les rayons lumineux et avait envoyé des rayons odiques à la place même à laquelle venaient tomber les rayons lumineux lorsqu'on leur laissait la route libre. Tandis que la plaque métallique retenait les radiations lumineuses, les radiations odiques passaient librement. De même que les rayons lumineux traversent le verre, de même les rayons odiques passent au travers du cuivre. Le cuivre s'est montré *diodane* pour ainsi dire (1).

Le jour suivant, je fis un pas de plus en avant. Je n'ouvris pas le guichet avant que le sensitif pût voir ; je le laissai pendant une heure dans la chambre noire, et ce n'est que lorsqu'il vit bien la lumière odique que je le menai près de la table. C'était à peu près à la même heure que la veille. Je dirigeai ses regards sur la surface de la table. Il vit une tache bleuâtre, brillante, ayant la forme d'un parallélogramme, et bien délimitée. Je lui fis appliquer sa main dessus de façon à ce qu'elle la couvrît. J'ouvris alors le guichet ; à l'instant même sa main brilla du plus vif éclat,

(1) Le mot *diodane* a été forgé par Reichenbach par analogie avec le mot *diathermane* (qui laisse passer la chaleur).

A. R.

et ce ne fut que sa main. Tout le reste de la table resta dans l'ombre.

Les rayons odiques qui passaient par la plaque étaient donc accompagnés des radiations lumineuses d'od. Le métal peut donc être considéré comme étant odiquement diaphane.

Bientôt je renouvelai ces expériences avec un autre sensitif, un des employés de ma mine. Cette fois la table manquait, et je fis tomber les images sur le plancher. Tous les phénomènes se reproduisirent comme plus haut, et cela eut lieu aussi lorsque j'eus combiné un grand nombre de variantes.

Je suis ainsi amené à penser que l'od n'est qu'un mode nouveau de vibration de l'éther.



CHAPITRE XII

Mouvement pendulaire

Il existe un jouet avec lequel on s'amuse depuis des milliers d'années peut-être, mais qui jusqu'ici n'a guère dépassé le seuil de la chambre des enfants.

On suspend une bague à un fil que l'on tient ainsi dans l'intérieur d'un verre à boire. Le fil ne tarde pas alors à osciller, et on lui fait faire toutes sortes de tours. Quelque absurde que paraisse la chose, nous allons voir qu'elle a des côtés sérieux et qui ont une haute signification.

On comprend à première vue qu'un pareil pendule, tenu librement par une main qu'agitent les pulsations du sang, à l'extrémité du long levier que forme notre bras, ne peut exécuter que des oscillations dont il n'y a pas lieu de s'occuper au point de vue scientifique. Néanmoins, cet enfantillage est tellement invétéré que je me vis un jour dans le cas de démontrer à un professeur de pathologie, par la fixation de la dernière phalange du doigt, que le pendule restait réellement immobile.

Et pourtant, qui le croirait, je n'étais pas dans le bon chemin; il fallut plus de dix ans avant que je fusse arrivé à le reconnaître et à comprendre la manière dont les choses se passent. Déjà, il y a 90 ans, Schäffer de Ratisbonne, plus tard Mayo, Rutter, Léger, Gruber, et d'autres s'en étaient occupés. Les premiers n'ont pas trouvé autre chose, comme cause de mouvement, que la manière de tenir le pendule; les autres y ont mêlé de la crânioscopie, du spiritisme, que sais-je enfin? Et si, malgré cela, quelques-uns ont laissé de bonnes expériences, en général ils ont plus embrouillé qu'éclairci la chose.

C'était plutôt pour détruire une illusion généralement répandue que pour faire des recherches sur son origine, que j'avais combiné un petit appareil dans lequel le fil est tellement enroulé sur un tambour qu'il peut être touché là où il est en contact avec lui, mais non dans sa partie libre; le tout est protégé contre l'agitation de l'air par un cylindre en verre. Le pendule étant ainsi complètement à l'abri des influences mécaniques extérieures, je mis mon doigt sur le tambour, et le résultat fut celui que j'attendais, une complète immobilité du pendule.

Je me réjouissais d'avoir trouvé le moyen de réfuter une erreur si enracinée dans le peuple et, avant de mettre l'appareil de côté, je voulus, quoique ce contrôle me parût presqu'inutile, que quelques autres personnes touchassent également le fil. Pour quelques-unes, le pendule resta aussi immobile qu'avec moi; mais, à ma grande surprise, il entra en mouvement lorsqu'un vigoureux homme de 45 ans le toucha; et cela se répéta toutes les fois, de sorte

qu'il n'y avait pas à douter de la réalité du fait. Ayant reconnu que cet homme était le seul sensitif parmi les expérimentateurs, j'appelai d'autres sensitifs ; et voici que le pendule se mit en mouvement avec eux tous, tandis qu'avec une personne non sensitive il restait immobile comme un roc. Cela se manifesta si clairement que lorsque la personne n'était que faiblement sensitive les oscillations n'avaient qu'une faible amplitude, et que cette amplitude augmentait avec la sensitivité des gens.

J'avais donc découvert le secret de ce mystère. Il était démontré que l'existence des oscillations déterminées au contact de la main et du pendule, n'était pas une fable mais une réalité, mais qu'il fallait pour arriver au résultat réunir certaines conditions, desquelles dépend la réussite ou non-réussite dans des circonstances qui ont l'air d'être identiquement les mêmes. Personne ne connaissait l'existence d'une différence entre les hommes qui ne nous fût révélée que par la découverte de la sensitivité. Aussi longtemps que celle-ci fut inconnue, il était impossible de dire pourquoi tantôt les oscillations avaient lieu, tantôt elles ne se produisaient pas. Les suites de cette incohérence apparente des résultats furent qu'on ne leur accorda aucune valeur scientifique. Mais maintenant, en se plaçant au point de vue de la sensitivité, ils se montrent tellement soumis aux lois de l'od, que chez une même personne, suivant qu'elle est en bonne ou mauvaise santé, les élongations seront plus ou moins grandes. Si la main droite d'un sensitif engendre des déviations du pendule qui atteignent 8 lignes, et qu'on lui superpose une seconde main droite sensitive dont les

émanations odiques s'ajouteront aux premières, la déviation atteindra 12 lignes. Si on place une main gauche sur la main droite, le pendule s'arrêtera instantanément. Si, pendant que la main droite repose sur le tambour, on prend dans la main gauche des substances négatives, du soufre, du sélénium, du charbon, les oscillations augmentent d'amplitude; si ce sont des matières positives, du fer, du cuivre, du zinc, du plomb, et autres, le pendule s'arrêtera immédiatement. Si l'expérimentateur porte une montre, une chaîne, quelque argent dans sa poche, il lui est impossible de mettre le pendule en mouvement, quelque sensitif qu'il soit. Je fis mettre à une de ces personnes, qui s'était débarrassée de tout le métal qu'elle avait sur elle et produisait des oscillations de 12 lignes d'amplitude, des bottes garnies de clous en fer et immédiatement le pendule s'arrêta.

Tel est le degré non seulement de sensibilité, mais aussi de constance, de ces phénomènes qui rentrent absolument dans la sphère des phénomènes odiques.

L'od négatif s'écoule de la main du sensitif dans le fil du pendule, qui n'a pas besoin d'être très fin, et jusque dans la lentille que j'avais faite en plomb et qui pesait 12 onces; il émet le long du fil des effluves visibles, le rend lumineux dans l'obscurité, et donne naissance à des oscillations dont l'amplitude est proportionnelle à la charge. L'od positif, s'il l'emporte sur l'élément négatif, annule ces effets sur le pendule qui s'arrête.

Ainsi la science est mise en possession d'une nouvelle force motrice, et l'od se range dans la classe peu nombreuse des moteurs physiques.

CHAPITRE XIII

Mouvements divers

J'ai répété souvent et avec différentes personnes, à Vienne ou à Berlin, une petite expérience qui rentre dans la classe des phénomènes cinématiques dus à l'od. Sur l'extrémité d'un doigt de la main droite, je plaçais une petite carte de visite ou la moitié d'une carte à jouer, quelquefois seulement un petit rectangle de papier, de telle manière qu'il s'y tînt en équilibre. Avec une personne non sensitive, ou seulement moyennement sensitive, il restait toujours dans le repos le plus complet. Mais avec des sujets très sensitifs, on voyait bientôt la carte se mettre à tourner par saccades. Les mouvements se faisaient encore mieux lorsque l'on réunissait les extrémités des cinq doigts. Il y avait quelques bonds en avant, puis, sans qu'on s'y attende, des bonds en arrière; ensuite le mouvement en avant recommençait. Pendant ce temps on voyait les quatre coins de la carte émettre des effluves : dans l'obscurité, elle brille en entier et, des quatre coins, s'échappent des fumées odiques,

plus fortes pour les coins les plus rapprochés, moins fortes pour les plus éloignés.

Je considérai toujours cette production de mouvements comme caractéristique d'une haute sensitivité.

J'observai dans les cristaux un autre phénomène de ce genre. J'avais quelques cristaux de gypse, longs de deux et trois pouces; ils étaient unis, à peine épais de deux lignes, et larges de huit à dix lignes. Toutes les fois que je mis ces cristaux dans les mains de personnes fortement sensitives et que ces personnes tenaient le cristal pendant une minute entre le pouce et l'index, elles s'écriaient étonnées que les cristaux devenaient comme vivants, qu'ils se déplaçaient et tournaient entre leurs doigts. Ils émettaient en même temps des effluves à leurs deux extrémités (ce que je ne voyais pas) et se déplaçaient par saccades (ce dont je m'apercevais bien).

Des tourmalines du Brésil exécutaient les mêmes mouvements, mais plus lentement que les cristaux de gypse. Si je mettais ma main de même nom sur celle du sensitif, les bonds étaient plus grands; si je mettais mon autre main, le mouvement s'arrêtait. De temps en temps ils faisaient un mouvement en arrière puis reprenaient leur marche en avant. De même que tout à l'heure la carte, les cristaux étaient fortement chargés d'od, et c'est ce qui donnait lieu à ces déplacements.

L'expérience la plus instructive fut faite avec des barreaux aimantés que je plaçai sur les doigts des sensitifs. Je me servis à cet effet de plusieurs petits barreaux de cinq pouces de long et dont la section droite était de trois lignes carrées,

puis d'autres de six pouces avec une section droite de deux à six lignes. Lorsque je mettais un pareil aimant sur l'extrémité du doigt d'un sensitif parallèlement au corps, il commençait bientôt à se mouvoir et à se déplacer de manière que l'une de ses extrémités se rapprochât le plus possible du corps du sensitif. Si celui-ci était placé de manière que son visage fût tourné au Sud (l'aimant étant par conséquent dans la direction du parallèle terrestre, de telle sorte que son pôle nord avait une tendance à se rapprocher du corps du sujet), je n'en voyais pas moins, à mon grand étonnement, son pôle nord s'éloigner et se diriger au Sud. Ainsi l'aimant s'orientait tout autrement que l'exigeaient les lois du magnétisme. Un même pôle est sollicité à la fois vers le Nord par les forces magnétiques, et vers le Sud par l'od. Dans ce conflit, l'od l'emporte, soumet l'aimant à ses lois, et l'entraîne vers le Sud. Tellement grande est la force odique qu'elle surpasse l'action magnétique et force l'aimant à prendre une direction contraire à son orientation habituelle. C'est là qu'on voit la différence essentielle entre le magnétisme et l'od ; il est difficile de trouver une expérience plus frappante : l'individualité de l'od, sa puissance motrice l'emportant sur celle des forces magnétiques, sont mises en lumière, le plus clairement possible.

Arrivé à ce résultat que l'od est doué d'une puissance motrice, un chemin facile et inéluctable nous met en présence d'un phénomène dont le caractère mystérieux est, depuis quinze ans, une cause de discorde dans le monde civilisé. On a vu souvent des profanes pris de beaux accès de colère contre les physiciens, qui, suivant eux, ne vou-

laient pas admettre des choses évidentes ; je pense rétablir la paix au moyen des lignes suivantes. Malheureusement je ne puis pas éviter à mes savants collègues l'humiliation d'avoir eu tort dans leur querelle avec le public qui n'était armé que de bon sens, quoique Faraday fût leur champion. Je veux parler, comme on a pu le deviner déjà, de ces malheureuses tables tournantes.

L'objection dont on a si souvent abusé, à savoir que le mouvement des tables était dû à une pression inconsciente des mains, doit être d'abord éliminée à l'aide d'une seule expérience. J'ai fixé tout autour de la table des morceaux de corde, épais comme le doigt, long d'un pied et n'ayant pas de raideur ; je n'ai pas fait placer les mains sur la table, je faisais tenir les cordes aux différentes personnes, sans les tendre et l'extrémité des doigts tournée vers la table. Par cette combinaison, le manque de liaison rigide rendait impossible toute pression et toute action mécanique cachée. Malgré cela, au bout de 40 à 50 minutes, la table se mit en mouvement et bientôt son agitation fut telle qu'elle entraînait les opérateurs lorsque l'un ou l'autre tentait de la retenir avec sa corde. Le principe moteur s'écoulait des doigts sur la table à travers la corde et la mettait en mouvement, absolument comme lorsque les mains étaient placées sur elle. Ce principe se laisse donc conduire et peut charger un objet.

Déjà autre part (1) j'ai raconté que, lorsqu'on fait l'expérience dans la chambre obscure, on voit nettement comment la lumière odique qui s'échappe des mains des opérateurs

(1) *L'homme sensitif*, t. II, p. 122.

se répand sur les tables et en rend peu à peu toute la surface brillante ; comment, de plus, l'od qui s'échappe des orteils est reçu par les pieds de la table et se répand sur la partie supérieure ; comment toute la moitié gauche du corps transmet des lueurs jaune-rouge, l'autre moitié des lueurs bleuâtres, et comment toute la table, qui d'ailleurs émet des effluves en plein jour, se trouve sous l'influence odique. Je n'en savais pas davantage au moment où j'écrivais ce livre et me trouvais, malgré tout, devant le problème insoluble des mouvements que je ne pouvais pas nier si je voulais rester dans le vrai.

Mais dès que nous avons surpris les mouvements que l'od produit en plein jour sous les yeux de tous, la chose se présente tout autrement. C'est précisément ce qui a lieu avec le pendule, les cartes, les cristaux, les aimants, qui exécutent des mouvements, conséquences directes de l'influence odique et obéissant à ses lois. L'od des sensitifs, qui se présente ici comme force motrice, ne manquera jamais de donner lieu aux effets mécaniques, partout où on lui laissera la liberté nécessaire et où aura lieu une concentration suffisante. De même que l'extrémité d'un seul doigt suffit pour mettre en mouvement un pendule ou un barreau en équilibre, de même un grand nombre de mains travailleront plus en grand pour déplacer une table. Le corps vivant émet au contact quelque chose, l'od, qui se répand sur les corps non organisés, met en mouvement le pendule, le cristal, l'aimant et, dans des circonstances absolument analogues, s'empare également de toutes sortes de corps mobiles et les entraîne avec lui.

Mais ce mouvement, lorsqu'il se produit simplement et qu'il n'y a pas de complications, est toujours rectiligne et n'est jamais une rotation. Le pendule oscille toujours dans un plan aussi longtemps qu'il n'est soumis qu'à des impulsions simples; de même les *tables ne dansent pas, tant qu'elles ne sont sollicitées que dans une direction unique.* Elles ne prennent un mouvement rotatoire et désordonné que lorsque des influences composées, agissant dans plusieurs directions, sont mises en action; et alors encore le mouvement n'est-il pas une rotation autour de l'axe, mais bien une course qui se fait sans aucune loi. Lorsque l'on est assis en cercle autour d'une table ronde ou que l'on environne de toutes parts une table carrée, les mains et les doigts étant placés d'une manière quelconque, chaque doigt, chaque main et chaque pied agissent dans une direction différente, et toutes ces composantes, dont les positions relatives varient à chaque instant, ne donnent pas une résultante bien déterminée, mais la table est sollicitée dans toutes les directions et on la voit poussée sans règle de ci et de là.

Pour contrôler cela, je fis fixer une latte longue de six pieds sur le pied d'une table; puis sept personnes placèrent leur main droite dans la direction de la latte. Après une demi-heure, cette sorte de table sans largeur entra en mouvement, *non pas en cercle mais en ligne droite*, enfilant une série de quatre pièces qui se suivaient. Arrivé au bout, je dis à mes sensitifs de se retourner et de mettre leurs mains de la même manière sur la latte, mais en sens contraire : immédiatement la table commença son mouvement de retraite et traversa les quatre pièces, plus vite

encore qu'auparavant. Alors mes personnages se mirent devant la table dans le sens de sa largeur, et le mouvement ne consista plus à traverser les pièces, mais à les parcourir suivant leur largeur.

Une fois il arriva que cette table informe, tout en voulant se déplacer rectilignement, prenait toujours une petite déviation latérale. Je regardai attentivement et trouvai que l'une des mains avait été mal placée ; on répara cette erreur et immédiatement la table suivit son chemin en ligne droite.

Ainsi les tables ne se meuvent pas en cercle parce qu'elles le veulent, mais parce que, en plaçant les mains sans aucun ordre, on les y oblige. Si, sur le périmètre d'une table, on place les mains dans le même sens, de droite à gauche par exemple, le mouvement se fera vers la gauche ; si on retourne toutes les mains, ce sera vers la droite ; si on place les mains sans aucun ordre, pour peu que le plancher ne soit pas tout à fait uni, elle roulera de ci de là, se dressera ici, retombera plus loin, et quelquefois se renversera complètement. Si l'on croise les mains, elle restera immobile, absolument comme le fait le pendule lorsque l'on croise les pieds et que l'on fait passer le bras gauche par-dessus le droit.

La règle est donc celle-ci : *la table s'échappe dans la direction du courant odique qui sort des doigts, et cette direction est toujours rectiligne.* C'est l'od qui lui prescrit tous ses mouvements. Nous avons ainsi tiré de son isolement ce fait singulier des tables tournantes et nous l'avons mis à sa place dans une série de phénomènes physiques ; quant à l'od, il demande à être rangé dans la catégorie des forces naturelles.

Ce ne sont que les sensitifs qui produisent les mouvements du pendule, des cartes, des cristaux, des aimants, des tables, des chaises, des armoires, des billards, des clefs, des chapeaux, des ustensiles variés.

Cela nous montre combien tous ces phénomènes dépendent de l'od, et nous engage dans deux séries différentes de questions. Les unes se rapportent aux phénomènes les plus intimes de la vie organique; les autres ont trait à l'emploi que font les astres de cette force puissante, l'od, dont ils disposent. Elle nous vient en grande partie du soleil. Nous ignorons encore les causes de tant de mouvements qui ont lieu au firmament, des révolutions de la terre et du soleil, depuis la rotation axiale jusqu'au mouvement général des mondes. Une force universelle telle que l'od peut-elle n'y avoir aucune part? Je n'ose pas aller plus loin dans mes questions.



CHAPITRE XIV

La matière vivante

Le rôle prépondérant de l'od dans la vie organique ne s'étend pas seulement sur les plantes et les animaux en général, mais il agit profondément sur l'économie particulière de chacun d'eux. L'od est un des principaux facteurs dans l'ensemble complexe de forces que nous nommons « forces vitales ». Il y domine, détermine les formes, gouverne la matière, prend part au développement, à toutes les fonctions, et accompagne la vie animale et spirituelle, dans l'état de santé et dans la maladie, jusqu'à ce qu'elle s'éteigne.

En ce qui concerne le monde végétal, je lui ai consacré un petit écrit spécial (1), et je me bornerai ici à rappeler brièvement que la plante entière est polarisée odiquement : la partie descendante, causant une impression de chaleur à la main gauche d'un sensitif, est positive; la partie ascendante, qui est négative, lui produit l'effet d'être froide.

(1) *Le monde végétal dans ses rapports avec la Sensitivité et l'Od.* Vienne, 1858.

La polarité se manifeste le plus vivement dans le bourgeon terminal et dans les fleurs, ainsi que dans les parties sexuelles. La source la plus abondante d'od est, pour la plante, l'action chimique résultant de l'échange des éléments. Toute plante émet des effluves odiques, particulièrement par les organes de la reproduction ; toute plante est brillante dans l'obscurité, les lueurs les plus vives étant aux anthères, au pistil et aux ovaires. L'od est la force directrice qui détermine la position des feuilles ; et une étude plus attentive conduit à cette conclusion que la position verticale de l'axe principal des plantes à la surface de la terre est due uniquement à l'od. La plante entière se manifeste, il est vrai, comme polarisée dans les deux sens : mais dans les organes de la reproduction, particulièrement chez les plantes dioïques, elle commence à être unipolaire. Nous savons combien la plante recherche la lumière solaire; pourtant elle ne demande que de la lumière bleue, évitant la lumière jaune. Des graines germeront dans la lumière bleue ; le jaune et le rouge les feront périr ; c'est-à-dire que la plante vit dans une atmosphère odiquement négative, qu'elle meurt dans un milieu positif.

M. Sachs, par des expériences intéressantes, nous a fait voir que les plantes s'endorment dans la lumière rouge, que la lumière bleue les réveille, et il lui était possible de produire ces alternatives dix fois en un jour. Si nous jetons encore un coup d'œil sur la seconde source d'od, le soleil, Busolt nous apprendra que ses rayons sont en majeure partie violets et bleus, tandis que les rayons jaunes sont peu nombreux. Ceci nous explique ce résultat de l'expé-

rience que les radiations solaires nous apportent beaucoup plus d'od négatif que d'od positif. La végétation se revivifie dans une atmosphère négative ; *l'od positif la fait dépérir.*

La vie animale, expérimentée sur l'homme, manifeste la même polarité que la vie végétale. Nous avons déjà vu que l'on doit considérer trois axes dans l'homme : un, dans le sens de la largeur, allant des extrémités gauches aux extrémités droites ; un, dans le sens de la longueur, allant des vertèbres cervicales aux pieds ; un, dans le sens transversal, de l'avant à l'arrière. Les pôles positifs sont, pour le premier, dans les extrémités des orteils et des doigts de gauche, ces pôles étant opposés aux extrémités correspondantes de droite ; pour le second, les parties sexuelles positives sont opposées à la tête ; pour le troisième, les organes du système sympathique sont de signe contraire à ceux du système cérébro-spinal.

Les axes, que nous pouvons suivre dans toute la nature en descendant jusqu'aux cristaux, se croisent et s'enchevêtrent, mais sans s'influencer. Ils régissent la structure du corps, prennent part à son développement et à sa configuration, et assurent en grande partie l'équilibre des fonctions.

Si l'équilibre odique est troublé à l'intérieur du corps, on voit naître des signes plus ou moins marqués de sensitivité. Si cette rupture est plus considérable, elle devient une véritable maladie ; alors apparaissent des contractures, la catalepsie, le somnambulisme, et, dans les cas extrêmes, la folie. On a acquis quelque influence sur l'od distribué à l'intérieur du corps, par les passes que l'on

fait, depuis les temps les plus anciens, avec les mains le long du corps. Cette modification de l'intensité odique constitue, dans quelques cas, un précieux agent thérapeutique; elle sauve souvent le malade, lorsque tout autre moyen serait resté impuissant.

Les sources odiques dans l'homme sont en partie mécaniques, en partie chimiques. La circulation du sang fournit de l'od positif par frottement; c'est ce que font tous les mouvements. Les actes chimiques de la respiration, de la digestion, de la sécrétion par toutes les glandes, donnent de l'od négatif. Le cerveau et les ganglions paraissent être les principaux centres de sa production et de sa mise en liberté. Le mouvement odique, appelé *courant*, part principalement du cerveau, descend le long des faisceaux nerveux et les suit jusqu'à leurs dernières ramifications. Finalement, il s'exhale dans l'air, se rend sensible par des impressions de chaud et de froid qu'il occasionne aux sensitifs, et devient visible sous forme d'effluves en plein jour, de lueurs dans l'obscurité. Le corps entier paraît brillant; la tête est entourée comme d'une auréole; les mains et les doigts, les pieds et les orteils lancent de longs jets de lumière odique.

De bons sensitifs aperçoivent distinctement, dans l'obscurité, le cours du sang et les ramifications du système nerveux, grâce à la lumière plus intense qu'ils émettent. Ils sont capables d'en faire une description exacte.

Si l'on arrête l'écoulement de l'od, il s'accumule, et ce sont alors des mouvements violents, pareils à ceux que nous avons observés avec le pendule, les aimants, les tables

tournantes. On favorise l'écoulement au moyen de passes, que l'on fait du haut en bas, dans la direction des nerfs ; les sensitifs ont alors une impression fraîche et agréable. On l'arrête par des passes en sens contraire, qui vont des extrémités au centre ; elles sont désagréables, chaudes, douloureuses, finalement insupportables, et la plupart du temps nuisibles. Mais, comme il y a sur notre corps un grand nombre de nerfs, surtout parmi ceux du système cutané qui sont en sens contraire des autres, il arrive que les passes ont souvent un effet désagréable. Il faut donc connaître partout le trajet des nerfs et éviter les faisceaux ascendants, si l'on veut obtenir des résultats favorables.

Je termine en renvoyant encore une fois à mes grands traités, où j'ai développé avec détails tout ce qui n'a été qu'effleuré ici, et je souhaite que ces quelques feuilles soient accueillies avec intérêt.

Vienne, 1866.

Baron de Reichenbach.



APPENDICE

Note A

EN QUOI L'OD DIFFÈRE DE LA CHALEUR, DE L'ÉLECTRICITÉ ET DU MAGNÉTISME

(*Extrait des Recherches physico-physiologiques du baron de Reichenbach*)

I. — Différences avec la chaleur

a, Les émanations odiques procurent à tous les sensitifs des impressions de toucher froides ou chaudes, qui vont parfois jusqu'à un froid glacial ou une chaleur brûlante ; pour mieux dire, ces émanations excitent des sensations qui *semblent* être telles. Mais, quand on les dirige sur le thermomètre, elles n'ont pas sur lui la plus légère action. Le thermoscope Nobili lui-même n'est pas impressionné ; les pôles des cristaux, ni celui qui donne du froid ni celui qui dégage de la chaleur, n'affectent en rien cet instrument.

b, Il se présente beaucoup de cas où la chaleur et l'od donnent lieu à des effets diamétralement opposés. La main droite produit sur un sensitif une impression de froid ;

mais elle a toujours sur un thermoscope délicat un effet inverse et produit de la chaleur. Les rayons du soleil procurent du froid au sensitif, et, au contraire, échauffent le thermomètre. Le clair de lune, qui donne lieu chez le sensitif à une sensation de chaleur très nettement accusée, n'est pas indiqué par le thermoscope d'une manière sensible. Du charbon ardent, la flamme des corps brûlants de toute nature irradient sur les nerfs des sensitifs un effet de froid remarquable, tandis qu'au contraire le thermomètre accuse l'effet de rayons calorifiques. Les combinaisons chimiques donnent naissance à des impressions de froid, tandis que le thermoscope indique fréquemment un dégagement de chaleur.

c, La conductibilité de l'od par les métaux dépasse toutes les limites de la conductibilité de la chaleur. Un fil de cuivre d'une grande longueur (environ vingt mètres), chargé odiquement à une extrémité, produisait à l'autre des degrés divers de sensation odique. De même pour une règle de bois, une baguette de verre, un ruban de soie, une bande de toile ou de coton de plusieurs mètres de longueur, tous corps qui sont bien loin de pouvoir conduire la chaleur de la même manière.

d, L'od pénètre rapidement les corps solides ; les sensitifs sentent un cristal, un homme, un aimant, derrière un mur épais, en quelques secondes et sans avoir été avisés de leur présence ; la plus grande chaleur demanderait plusieurs heures pour commencer à être même perceptible de l'autre côté. Personne ne sent les rayons du soleil à travers un mur, et surtout ne les sent sous forme

de fraîcheur ; mais un sensitif distingue immédiatement, à l'intérieur d'un bâtiment, un mur sur lequel le soleil brille, d'avec un autre qui est à l'ombre.

e, Les rayons odiques concentrés sont perçus à des distances incroyables par les personnes excessivement sensibles ; les aimants, lespôles des cristaux, les mains humaines et les arbres le sont à des distances de plus de cent mètres ; de faibles rayons calorifiques, émis par des corps à la température de l'air ambiant, ne sont indiqués par aucun instrument à des distances semblables et les sensitifs ne les perçoivent pas davantage.

f, Ni la chaleur odique, ni le froid odique ne modifient la densité ou le volume des corps. Un thermomètre peut même parfaitement être chargé de force odique, être chaud et positif, ou froid et négatif, sans que son niveau fasse le plus léger mouvement ; or tout le monde connaît les effets produits par la chaleur sur le thermomètre.

g, Nous savons déjà que de grandes différences d'état odique existent entre les diverses couleurs du spectre solaire ; nous les étudierons encore plus en détail dans ce mémoire et dans les suivants ; je me borne à rappeler que quand je faisais tomber les rayons du soleil, de la lune ou d'un feu, sous une incidence d'au moins 35°, sur un disque composé de dix épaisseurs de verre et que je décomposais en spectre au moyen du prisme la lumière ainsi transmise, les personnes même modérément sensitives constataient toutes de grandes différences de température entre les diverses couleurs ; et cela dans des points où, autant

que nous pouvons le savoir, on ne peut trouver trace de chaleur positive ou négative.

h, Des fils métalliques, qui semblent aux sensitifs être doués d'une grande chaleur au point de vue odique, restent tout à fait à la température ambiante, aussi bien pour les personnes qui n'ont que les sensations ordinaires que pour le thermoscope

i, Étant donnés deux verres d'eau, si l'un d'eux était laissé à l'ombre et l'autre exposé aux rayons du soleil pendant quelques minutes, toutes les personnes sensitives reconnaissaient celui qui avait subi l'action des rayons calorifiques, et le trouvaient plus frais que l'autre.

k, Il y a plus : une baguette de porcelaine chauffée directement sur le feu par un bout, ou bien un morceau de bois allumé, étaient tenus à la main par l'autre bout : les sensitifs les trouvaient devenus beaucoup plus frais. Je donnerai plus loin de plus amples détails sur ces faits.

Par conséquent *la chaleur est, dans des circonstances déterminées, une source de froid odique.* La chaleur diffère donc essentiellement de l'od.

II. — Différences avec l'électricité

Les phénomènes odiques se présentent souvent là où des phénomènes électriques, ou bien ne se manifestent pas extérieurement, ou même n'existent à aucun degré, autant du moins que nous pouvons en juger. Nous trouvons dans

ce cas la lumière du soleil, celle de la lune, les spectres lumineux transmis à travers dix lames de verre, les cristaux, les mains, et aussi une partie des opérations chimiques, etc.

a, L'od est réparti à travers la masse entière de la matière ; une sphère métallique creuse est baignée par sa lumière à l'intérieur aussi bien qu'à l'extérieur ; un verre d'eau odisée produit au goût l'impression odique dans toute sa masse ; même si on verse l'eau dans un autre vase, elle reste complètement odisée. L'électricité libre n'existe qu'à la surface des corps. — L'od peut être transféré, dans l'intérieur d'une chambre, à tous les objets, à l'air même, au moins pendant quelque temps. Le Dr Faraday n'a pu accumuler l'électricité dans aucun point d'une chambre, même spécialement disposée à cet effet : toute l'électricité s'échappait immédiatement pour se fixer aux parois de la pièce.

b, Quand l'od libre est accumulé dans un corps, il y est retenu de telle sorte qu'il ne peut en être que difficilement écarté ; il faut quelque temps (d'un quart d'heure à une heure) pour qu'il disparaisse par le contact d'un autre corps. L'électricité libre est immédiatement chassée, d'un corps isolé, par le contact d'un autre corps.

c, L'od peut être transmis à des corps non isolés, et y être accumulé dans une certaine proportion. L'électricité peut être communiquée et concentrée uniquement dans le cas de corps isolés, et jamais dans le cas de corps non isolés.

d, Tous les corps qui possèdent la simple continuité

de matière sont presque également bons conducteurs de l'od ; ceux qui ont moins de cohésion sont seulement un peu plus mauvais. L'électricité au contraire n'est bien conduite que par les métaux ; elle l'est mal par beaucoup d'autres corps, et à aucun degré par quelques-uns. — La conduction de l'od dans les meilleurs conducteurs, tels que les fils métalliques, s'opère lentement (de vingt à quarante secondes pour un fil de quarante à cinquante mètres de longueur), tandis que l'électricité parcourt dans un temps infiniment plus court des distances un million de fois plus considérables.

e, La perméabilité par l'od est un caractère commun à tous les corps ; il n'y a entre eux à cet égard que de légères différences présentant peu d'importance. D'autre part, l'électricité est arrêtée par un grand nombre de corps qui sont presque incapables d'être pénétrés par elle et qui opposent à sa propagation des obstacles insurmontables.

f, L'action de l'électricité sur l'od se produit à de bien plus grandes distances, et avec beaucoup plus d'intensité, que celle de l'électricité sur l'électricité. Une faible charge électrique, provenant d'une étincelle d'un demi-centimètre de longueur, produit un courant odique actif dans un fil métallique à une distance de deux mètres, tandis qu'un conducteur d'électricité dans les mêmes conditions ne produirait aucun effet sensible sur l'autre.

g, L'excitation de la production d'od par l'électricité n'a pas lieu instantanément, mais demande toujours un temps appréciable, souvent quarante secondes, quelquefois davantage. Cela résulte aussi bien de la production des sensations

que de celle de la lumière. Un électrophore de résine est électrisé bien longtemps avant qu'on puisse y voir apparaître les flammes odiques ; un fil métallique galvanisé ou électrisé ne commence à manifester la chaleur odique que lorsqu'il a été traversé quelque temps par le courant, ou lorsque la décharge de la bouteille de Leyde a eu lieu depuis quelques secondes ; dans un multiplicateur Schweiger, la lumière odique ne commence à apparaître que de cinq à quinze secondes après que s'est produit le mouvement de l'aiguille. Au contraire, toutes les manifestations et tous les effets de l'électricité sont instantanés.

h, D'un autre côté, la durée des phénomènes odiques est incomparablement plus longue que celle des phénomènes électriques correspondants. Lorsqu'un fil rendu odiquement incandescent par le moyen de l'électricité est soustrait au courant, sa luminosité persiste de trente secondes à une minute, et même, après une forte décharge de la bouteille de Leyde, jusqu'à deux minutes, puis disparaît lentement. Dans le multiplicateur, l'aiguille magnétique déviée se replace dans le méridien, longtemps avant que la bobine de fil métallique cesse d'émettre de la lumière odique. Certaines manifestations de flammes odiques dans des conducteurs, des plaques métalliques ou des fils de communication, ne commencent nullement, dans l'électrisation de ces corps, au moment où ils reçoivent leur charge électrique maxima, mais après que la déperdition a commencé depuis quelque temps ; quand la source cesse d'agir les phénomènes odiques disparaissent, mais graduellement et lentement, même dans le cas de conducteurs non isolés ;

leur état odique se maintient souvent pour les sensitifs (par exemple quand il s'agit d'eau ou de personnes) pendant une heure environ.

i, Mais il se présente aussi parfois le fait inverse, la lumière odique disparaissant plus rapidement que l'excitation électrique : un électrophore perd de sa luminosité odique, après avoir été frotté avec la peau, au bout de peu de temps (dix minutes environ); tandis que la charge électrique du gâteau de résine se maintient pendant des jours et des semaines. Il résulte de ce fait que l'od est bien excité par chaque action électrique, mais qu'il conserve son allure indépendante.

k, La plus grande partie des flammes odiques montrent une tendance constante à s'élever verticalement; l'électricité ne manifeste aucune tendance semblable, qu'elle soit en mouvement ou en repos.

l, Les apparences de lumière odique de grande dimension qui se produisent sur des plaques métalliques électrisées non isolées n'adhèrent pas au métal, mais semblent couler à sa surface comme l'aurore boréale à la surface de la terre; les courants électriques restent toujours tout à fait sur le métal, partout où il se présente dans leur parcours.

m, Les effluves odiques ne sont pas exclusivement limitées aux pointes qui se trouvent à portée, mais se produisent aussi sur les côtés mêmes des corps dentelés : c'est ce qui se produit dans les grands cristaux eux-mêmes. Dans des cas analogues, l'électricité ne s'écoule jamais que par les pointes. Dans une chaîne hydro-électrique, tous les élé-

ments dégagent de la lumière et des sensations odiques; dans les courants électriques, nous ne sommes avertis de l'activité interne et de l'existence complète du circuit électrique que lorsque la chaîne est fermée.

n, Les courants odiques manifestent un remarquable degré d'indépendance par rapport à l'électricité, même quand ils sont excités par cet agent. Des lames métalliques isolées, sur lesquelles apparaissent à la fois ces deux forces peuvent être tenues à la main, et des fils métalliques traversés par des courants peuvent toucher le sol, sans que la lumière odique éprouve d'altération dans ses effluves ; or, on sait que, dans ces circonstances, les effluves électriques se diffusent dans le réservoir commun.

o, Les flammes odiques, quels que soient les corps dont elles sortent (positifs ou négatifs) ne montrent aucune tendance à s'unir ou à se neutraliser mutuellement quand on les rapproche ; si elles se rencontrent, elles continuent leur route ensemble ; quand elles proviennent de directions diamétralement opposées, elles se repoussent l'une l'autre. Des électricités de nom contraire se neutralisent mutuellement avec une violente attraction.

p, Quant aux phénomènes d'influence et d'induction, qui, dans l'électricité, jouent un rôle si remarquable, je n'ai pu jusqu'ici les rencontrer avec certitude dans les phénomènes odiques.

q, La tourmaline électrique, de même que tout autre cristal, excite vivement les sensitifs par ses pôles ; mais la chaleur n'altère pas son action odique, ne la rend pas plus

forte, et l'électricité ainsi développée n'est pas sentie d'une manière perceptible.

r, Le fait le plus saillant est peut-être le contraste entre l'effet violent de l'od sur l'excitabilité des sensitifs, et l'insensibilité dont ils font preuve vis-à-vis des effets électriques, et qui est telle que même des personnes sensitives à un degré élevé ne sentent pas ces effets avec plus d'intensité que les gens bien portants. Des courants électriques dus à la pile hydro-électrique ou au frottement, ou la décharge d'une bouteille de Leyde, sont supportés par ces sensitifs aussi aisément que par d'autres personnes. Le fait de caresser un chat, l'approche d'un orage, les expériences faites avec le tabouret isolé, sont agréables à beaucoup d'entre eux.

Tout cela prouve que le fossé qui sépare l'od de l'électricité est très profond.

III. — Différences avec le magnétisme

L'od se forme ou se montre, d'une manière active, dans un grand nombre de cas où le magnétisme ne laisse voir aucun indice de son existence ou nous est absolument inconnu : dans beaucoup d'opérations chimiques, dans les phénomènes vitaux, dans les cristaux, dans le frottement, dans les spectres de la lumière du soleil, de la lune ou d'une bougie, dans la lumière polarisée, et en général dans le monde matériel amorphe.

a, Le développement de l'od a lieu indépendamment du magnétisme et sans lui dans la plupart des cas. Le magnétisme ne se rencontre jamais seul, mais toujours associé à l'od.

b, Dans des cas où le magnétisme semble donner des indices de sa présence, mais où la science n'a pas encore admis celle-ci sans conteste faute d'effets assez nets comme dans les rayons du soleil et de la lune, l'od se manifeste avec une intensité et une variété d'effets tout à fait étonnants ; il semble capable, dans certaines circonstances particulières, d'ébranler les fondements mêmes de la vie.

c, L'interposition d'un brouillard ou d'un nuage devant la lumière du soleil ou de la lune affaiblit immédiatement d'une manière considérable leurs effets sur les sensitifs. Le magnétisme n'est diminué par aucune action étrangère, pas plus par celle de la vapeur que par nulle autre.

d, Le transfert de l'od peut s'effectuer d'une manière exactement semblable dans toute matière, solide ou fluide; les métaux, l'acier, les sels, le verre, le lait, la résine, l'eau, tous ces corps sont susceptibles, avec de légères différences entre eux, d'être chargés d'od. Le magnétisme ne peut se communiquer qu'à un petit nombre de corps ; on ne sait cependant encore rien au sujet de la transférabilité du diamagnétisme.

e, Quand des objets de cette nature sont chargés d'od, ils agissent sur les sensitifs exactement de la même manière que les aimants. Cependant il n'existe pas en eux la trace la plus imperceptible du magnétisme : ils n'attirent pas le fer, même sous forme de limaille.

f, Le pouvoir coërcitif de l'acier par rapport à l'od a été observé dans une période de temps qui n'excédait pas une heure environ, c'est-à-dire peu supérieure à sa durée dans l'eau, le fer, etc. On sait que pour le magnétisme, il persiste plusieurs années, tandis qu'il est tout à fait impossible de le constater dans l'eau, le fer, etc. Ainsi, le magnétisme reste à demeure dans l'acier, tandis que l'od ne peut y rester par lui-même, mais disparaît rapidement.

g, L'od peut aussi être conduit par des substances telles que la résine, le verre, le bois, des cordons de soie, des bandes de coton, etc. à des distances de plusieurs mètres. Nous n'avons connaissance de rien de semblable avec l'aimant.

h, L'od peut être conduit par un long fil de fer à plusieurs mètres de distance, et être perçu par un sensitif ; un fil de fer d'environ quinze mètres de longueur et deux millimètres de diamètre, étendu dans le parallèle magnétique, et mis en contact avec le pôle nord d'un aimant en fer à cheval à neuf lames, ne m'a pas permis de constater, à son autre extrémité, la moindre trace du magnétisme.

i, La distance d'action des corps qui émettent de l'od (comme les mains, les cristaux ou les corps électrisés) est au moins aussi considérable que celle de barreaux aimantés de même dimension, et souvent beaucoup plus grande. J'ai expérimenté et comparé les deux actions à une distance de quarante et un mètres à travers l'air. L'influence odique se faisait encore sentir tandis que jamais on n'a vu d'aimants semblables agir magnétiquement à cette distance.

k, Les émanations odiques ont été trouvées soumises à

une sorte de réfraction, tout au moins avec certitude dans les cas où elles sont accompagnées de rayons lumineux. J'ai reconnu qu'un prisme de verre, en même temps qu'il sépare les couleurs, produit aussi des divisions analogues dans l'od qui, aussi bien que les rayons lumineux, peut être réfracté par le verre. Puisqu'il accompagne la lumière d'une manière si complète que, dans chaque couleur du spectre, apparaît, si je puis m'exprimer ainsi, une couleur odique différente, il est évident que les rayons de l'od sont réfractés en même temps que ceux de la lumière, et exactement de même; par conséquent que les émanations odiques, quelqu'en soit la nature, sont réfrangibles au moyen du verre comme les rayons lumineux. Mais cette propriété manque absolument au magnétisme que rien ne peut arrêter, que rien ne peut dévier, ainsi que l'a récemment démontré Haldat d'une manière irréfutable au moyen de son magnétomètre. Il affirme expressément que les émissions de magnétisme qui sortent des corps ne peuvent être réfractées ni réfléchies (*L'Institut*, 27 mai 1846, p. 647).

l, Il est démontré que la distribution de l'od dans les corps, l'eau par exemple, a lieu à travers toute la masse : l'eau magnétisée peut être versée d'un verre dans un autre, et quand on la boit on la trouve odisée avec la même intensité jusqu'aux dernières gouttes ; des métaux odiquement lumineux semblent translucides, et brillent dans toute leur épaisseur ; des sphères creuses odisées manifestent dans leur intérieur des phénomènes très nets d'action odique. Le magnétisme, d'après les recherches de Barlow, est restreint exclusivement à la surface des corps.

m, Il a été reconnu que l'od répand autour de lui des zones sphériques de polarité alternativement contraire, semblables à celles de l'électricité ; rien de pareil n'a été observé avec l'aimant.

n, L'od n'a pas d'attraction pour le fer et ne peut le soulever, même à l'état de limaille fine. L'effet le plus saillant de l'aimant consiste dans ce pouvoir qui est très considérable. Au point de vue des propriétés odiques, les cristaux et les mains d'une grandeur égale à celle de l'aimant non seulement lui sont équivalents, mais même supérieurs en force, surtout les mains.

o, Des corps odiques suspendus n'affectent aucune direction particulière sous l'influence du magnétisme terrestre, qui dévie les corps aimantés et les oriente suivant le méridien magnétique.

p, Dans le règne minéral, les flammes des *od-pôles* ne manifestent pas d'attraction sensible l'une pour l'autre ; tandis que les pôles de l'aimant et leurs lignes de force présentent une attraction réciproque très puissante. Les flammes odiques, même quand elles brillent côte à côte émanant des pôles d'un aimant en fer à cheval, ne manifestent aucune attraction l'une pour l'autre. Il y a plus : quand les flammes de polarité contraire sont dirigées l'une vers l'autre, non seulement elles ne sont pas attirées quand on les rapproche, mais elles se repoussent mutuellement aux points où elles sont forcées de se réunir. Ces faits sont en complète contradiction avec tout ce que nous connaissons du magnétisme.

q, Quand les deux branches d'un aimant en fer à cheval

sont placées dans une direction horizontale, la flamme odique s'écoule horizontalement en ligne droite des deux branches et elle s'élève en même temps des deux pôles sous la forme d'un arc ; tendance qui n'a jamais été observée dans le magnétisme.

r, Une certaine proportion de lumière odique se dégage encore des pôles magnétiques d'un fer à cheval longtemps après que les pôles ont été rendus extérieurement indifférents au point de vue magnétique par l'application de l'armature. L'effluve magnétique a cessé, mais l'effluve odique persiste encore, quoique affaibli.

s, Même lorsque deux pôles magnétiques puissants de nom contraire sont réunis, et qu'ils se neutralisent l'un l'autre, une émanation de flammes odiques persiste néanmoins sans interruption, quoique notablement amoindrie.

t, Des aimants introduits dans l'atmosphère électrique d'un conducteur peuvent avoir leur polarité odique inversée, tandis que leur polarité magnétique ne subit aucune modification. L'électricité exerce donc une influence sur la première de ces propriétés, tandis qu'elle n'en a aucune sur la seconde.

u, L'apparition de l'od et celle du magnétisme ne se présentent jamais simultanément dans leur production. Quand un courant galvanique agit sur un multiplicateur ou sur un appareil à rotation, la réaction sur le barreau magnétique est instantanée ; la lueur odique et les effets sur le sens du toucher ne se présentent qu'après un intervalle de quelques secondes, et avec d'autant plus de lenteur et de retard que les fils conducteurs sont plus longs. Le

même cas se présente pour la cessation de l'effet : la réaction magnétique s'arrête dès que le courant galvanique est interrompu, tandis que les phénomènes odiques se prolongent notablement plus longtemps.

v, Lorsqu'un cristal, un doigt, ou une baguette plongée dans des substances en réaction chimique, sont placés dans une bobine de fil métallique, il ne se produit pas d'induction, même lorsque ces corps sont beaucoup plus grands, plus puissants au point de vue odique, plus forts en émanations lumineuses et en excitation de sensations, qu'un barreau aimanté ; ce dernier peut être dix fois plus petit et cent fois moins puissant odiquement, et, cependant, il produira instantanément un courant induit dans la bobine.

w, Lorsqu'un barreau aimanté est tenu à la main de telle manière que le pôle magnétique de même nom que la polarité de la main soit tourné en dehors, sa flamme et sa force odiques sont accrues ; mais il ne supporte pas pour cela un milligramme de fer de plus. Les mêmes faits exactement, *mutatis mutandis*, sont produits dans les barreaux aimantés par les pôles des cristaux. Le barreau aimanté acquiert de l'od par le pôle odique de la main ou du cristal, mais il n'en reçoit pas le moindre accroissement de magnétisme.

x, L'influence mentionnée plus haut peut aller assez loin pour que la force odique du barreau arrive à être intervertie, sans qu'en même temps la polarité magnétique soit nullement affectée. En prenant dans la main gauche le pôle sud d'un barreau aimanté faible, le pôle

nord qui est en saillie, non seulement perd sa flamme bleue négative, mais commence même à émettre immédiatement une flamme rouge positive, tandis que son caractère négatif au point de vue magnétique reste inaltéré.

y, Dans certains cas, les flammes odiques des aimants sont éteintes par le voisinage d'êtres organisés vivants. Leur force magnétique n'est nullement modifiée pour cela.

z, La lune nous apporte aussi une preuve remarquable de la différence qui existe entre le magnétisme et l'od. J'ai fait voir que la lune a sur tous les sensitifs une action od positive. D'autre part, M. Kreil, l'éminent astronome de Prague, nous dit (1) que la lune exerce une action sur le pôle sud de l'aiguille aimantée et doit par conséquent avoir, du côté qui est tourné vers nous, le magnétisme du pôle sud de la terre, qui est, conformément à la règle que j'ai établie, du magnétisme négatif. Ces faits semblent contradictoires à première vue, mais ce désaccord apparent disparaît devant un examen plus approfondi. Car l'effet magnétique exercé par la lune sur l'aiguille est tellement faible qu'il ne peut être constaté qu'au moyen d'observations physiques aussi minutieuses que celles de M. Kreil ; et cet effet est loin d'être assez fort pour agir d'une manière perceptible sur les personnes en santé et moyennement sensitives. D'autre part, tous les sensitifs sentent la lune comme od positive, et très fortement ; ce sont les rayons de la lune qui produisent les effets actifs que nous rencontrons ; ce fait est prouvé très nettement

(1) *Annuaire astronomique et météorologique*, Ier vol., p. 104.

par cette circonstance que les effets de la lune sur les sensitifs peuvent être en grande partie détournés en se préservant de la radiation directe ou de la réflexion des rayons au moyen de volets fermant exactement ; l'influence magnétique, qui pénètre toutes choses, ne peut être ainsi écartée par interception de rayons. Ainsi, malgré ce fait que la face de la lune tournée vers nous a été reconnue magnétiquement négative, elle envoie à la terre une grande quantité d'od positif.

a.a, En fait de diamagnétisme, nous ne connaissons à présent que des actions répulsives qui, d'après les observations de Haldat, peuvent être finalement classées parmi les phénomènes réellement magnétiques.

b.b, Mais la différence entre l'od et le magnétisme est mise en vive lumière par l'expérience suivante : on prend un barreau de fer d'environ cinquante centimètres de longueur, qu'on fixe dans un support de bois, qui doit être attaché à son axe. Cette barre étant dirigée de telle sorte qu'elle se trouve horizontale dans le méridien magnétique, tous les sensitifs sentent du froid à son extrémité nord, et une chaleur tiède à l'extrémité sud. Si on abaisse l'extrémité nord de manière à la placer dans le sens de l'inclinaison magnétique, c'est-à-dire que le barreau fasse un angle d'environ 65° avec l'horizon, elle atteindra alors son maximum d'état magnétique et la fraîcheur du pôle nord devrait arriver de même au plus haut degré, ainsi que la chaleur du pôle sud, mais, *c'est le contraire exactement qui se présente :* le pôle nord magnétique devient odiquement chaud, et le pôle sud magnétique odiquement froid.

L'od et le magnétisme, qui dans d'autres circonstances marchent côte à côte en présentant un certain parallélisme dans leurs effets, sont ici diamétralement opposés : *le pôle nord magnétique négatif est od positif, le pôle sud magnétique positif est od négatif dans les circonstances que nous avons créées; les deux forces suivent donc des directions absolument contraires.*

c.c, Nous verrons plus loin des cas où des lames d'acier superposées, de même magnétisme, sont inversées l'une par rapport à l'autre ; de sorte que, tandis que toutes possèdent une même nature de magnétisme, il se présente une alternance de lames odiquement positives et négatives. Ce phénomène peut être renforcé par l'approche des cristaux ou des mains, mais il est détruit par celle des pôles de l'aimant.

d.d, Il est des cas où le magnétisme positif et des émanations de lumière odique négative se présentent simultanément dans un élément isolé des branches d'un fer à cheval, sur lequel on fait des passes avec un autre aimant.

Par conséquent, dès à présent, l'identité de l'od et du magnétisme est une question à écarter absolument.



Pour conclure, les différences qui existent entre la chaleur, l'électricité, le magnétisme et l'od, se montrent à la suite des recherches que je poursuis depuis bien des années si nettes et si claires, et de tant de manières diverses,

que la nécessité d'une terminologie spéciale paraît plus inéluctable que jamais.

Dans la définition du mot OD, *je comprends tous les phénomènes physiques qui se présentent dans ces études et qui ne peuvent être ramenés à aucun des dynamides connus jusqu'à ce jour ; j'y comprends également la* VIS OCCULTA *dont ils dépendent.* Comment ces faits devront-ils être plus tard répartis et classés dans le domaine de cette force secrète, et dans quelle proportion ? Ce sont là des questions réservées à des études ultérieures et qui doivent être ajournées jusqu'à ce que nous ayons acquis des vues plus profondes sur l'essence même de ces choses.

Chacun est convaincu que l'électricité et le magnétisme sont de même nature ; nul ne doute que, dans cet ordre de faits, c'est la même force essentielle qui agit restant à demi-captive dans l'un des cas. Nous attendons tous d'heure en heure la découverte que nous sentons imminente, qui arrivera à démontrer l'identité de ces deux dynamides et qui permettra de les comprendre sous une définition commune ; cependant nous ne pourrons jamais renoncer à l'usage de l'un ou l'autre de ces termes. Il en sera de même du mot *od*, ou de tout autre que l'on voudra adopter en sa place ; il sera toujours nécessaire pour comprendre une certaine quantité de faits qui autrement ne pourraient être classés que comme formant un groupe spécial.

(*Traduction de M. Ernest Lacoste.*)



Note B

VARIATIONS DIURNES ET NOCTURNES DE LA PRODUCTION DE L'OD DANS LE CORPS HUMAIN

Toutes les fois qu'on parle de l'Od et de ses propriétés on se trouve en présence de cette objection : les sujets sont des hallucinés et ils racontent tout simplement ce qu'ils ont dans l'esprit ; s'il y a réellement au fond de tout cela quelque chose de réel, on doit pouvoir l'enregistrer par des moyens mécaniques et le mesurer. — Je reviendrai dans les notes C et D sur la question de l'enregistrement mécanique et je vais d'abord montrer ce qui a été fait pour les mesures par l'extrait suivant du septième des mémoires que Reichenbach a publiés dans ses *Recherches physico-physiologiques sur les dynamides*.

A. R.

Extrait des Recherches physico-physiologiques du baron de Reichenbach.

L'Od étant inégalement réparti *dans l'espace* sur le corps humain, il doit, concluais-je, se comporter de même *dans*

le temps. Je conjecturais, d'après plusieurs raisons, que l'Od peut changer sa distribution et déplacer ses intensités relatives dans les diverses conditions corporelles ou mentales par lesquelles nous passons dans la durée des 24 heures du jour. Si une telle conjecture pouvait arriver, par l'expérience, à être solidement fondée, j'espérais que nous pourrions bénéficier par elle de données intéressantes, sinon même d'explications complètes sur le sommeil, la digestion, la faim, l'état de chaleur ou de froid, les changements de l'être mental considérés dans leurs effets physiques, et sur beaucoup d'autres questions confinant au domaine de la physique. Et si seulement, dans une première étude, des données, même peu considérables, venaient à être découvertes par ce moyen, cela nous indiquerait certainement une direction nouvelle et pleine de promesses pour l'investigation de choses qu'il est, à tous égards, si difficile d'arriver à mettre en lumière. Dans ce but, je commençai par faire faire à Mlle Reichel des observations d'heure en heure sur moi-même et les faire représenter par des diagrammes où les temps étaient exprimés par les abscisses et la force odique par les ordonnées. Je complétai mes recherches sur moi-même, sur ma fille Hermine et sur Mlle Reichel elle-même. Cette dernière eut une période de trois semaines où elle resta entièrement privée de sommeil et je profitai de ce temps-là pour continuer les expériences pendant la nuit sans interruption. Elles étaient ainsi organisées : ma main droite était saisie toutes les heures par le sujet, Mlle Reichel ; à chaque fois elle éprouvait ma force odique qu'elle mesurait ; puis elle marquait

sur le tableau le point correspondant proportionnellement à l'intensité de force qu'elle trouvait. Cela fut continué de douze à dix-huit et même vingt-six heures, dans diverses expériences. Mon genre de vie pendant ce temps était celui-ci : je m'éveillais le matin entre 6 et 7 heures, je lisais au lit jusqu'à 9 ou 10 heures, je me levais, je déjeunais de thé froid léger entre 11 heures et midi, je dînais à 3 heures ; vers 10 heures du soir je mangeais un peu de confitures et je me couchais entre 11 heures et minuit. Je ne buvais ni vin ni bière ; ma nourriture se composait de rôti et d'eau pure ; pas de café, pas de thé ; je ne fumais pas. Je ne faisais d'autre exercice qu'une promenade modérée qui ne dépassait pas le parc du château et je passais la plus grande partie de mon temps tranquillement à lire à mon pupitre. Du reste, j'étais en bonne santé, l'esprit bien en repos, et âgé de 56 ans. Je donne ces détails pour indiquer les circonstances qui ont pu influer sur ces essais. J'évitais dans tous les cas de toucher de la main des objets en métal, même le bouton de la porte que je faisais ouvrir à d'autres pour moi, un quart d'heure avant l'expérience ; après le repas, où je m'étais servi d'instruments en argent, je laissais toujours s'écouler quelque temps avant de donner ma main à examiner. J'évitais aussi de me laisser atteindre par les rayons du soleil ou de m'approcher du feu.

La mesure dont on pouvait faire usage ne dépendant que du toucher ou plutôt de l'appréciation de sensations qui ne pouvait être contrôlée par aucune échelle, on ne pouvait

en attendre qu'un degré restreint de précision. Pour approcher de la vérité, autant que le permettaient les circonstances, je répétai cinq à six fois les mêmes essais, surtout ceux où je faisais éprouver ma main et consigner le résultat d'heure en heure depuis le matin jusqu'à la nuit. Cette opération est représentée dans la figure 1, où les divers résultats sont rapportés. La concordance qui existe entre les diverses séries d'observations est tout à fait surprenante et prouve que le sens du toucher atteignait chez ce sujet, ainsi que je l'ai signalé déjà souvent, un très haut degré de netteté.

Dès que j'eus acquis la conviction que de bonnes observations pouvaient être réellement obtenues par ce moyen, j'étendis leur champ dans des sens divers. Je les continuai la nuit et je les fis sur des femmes, entre autres sur l'observatrice elle-même, etc. Puis je fis examiner en détail certaines parties d'une seule et même personne et, enfin, comparer entre elles les parties semblables de ces mêmes personnes.

Nous allons mettre en lumière les détails de ces faits :

Dans la première figure se trouvent plusieurs observations sur ma main droite, faites au moyen de la main droite de Mlle Reichel. Ma main droite est naturellement *Od négative* et continuait à l'être tout le temps, sans éprouver d'altération au point de vue qualitatif. Mais quantitativement elle change : elle est soumise continuellement à des augmentations et des diminutions. J'appelle ce fait : l'intensité de la force. Le diagramme indique que, à partir de

6 heures du matin (moment où commençaient généralement les observations) un accroissement graduel de la force se produisait jusque vers 10 heures ou midi. Puis elle commençait à décliner jusque vers 3 heures de l'après-

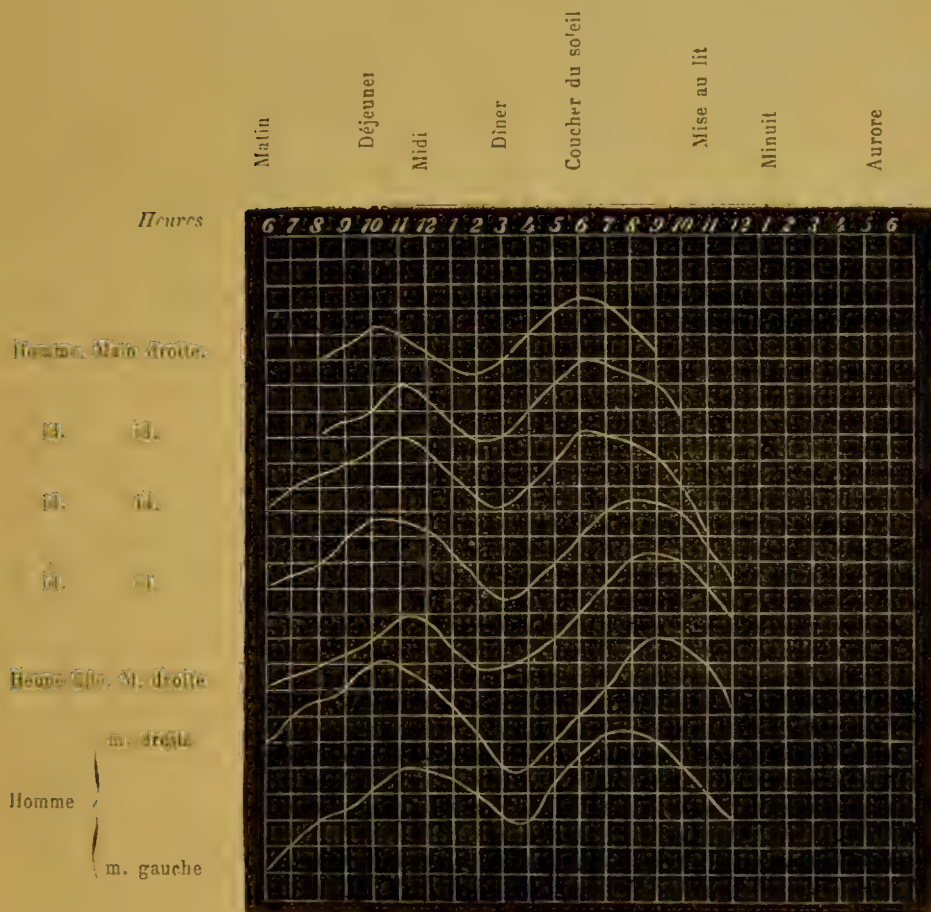


Fig. 1.

midi. A partir de ce moment se produisait un nouveau mouvement ascendant, atteignant son maximum de 7 à 9 heures du soir ; puis un mouvement continu de dépression jusqu'à une heure avancée de la nuit.

Cette figure, avec ses observations plusieurs fois répétées,

prouve qu'à partir du moment du réveil, quoique je restasse plusieurs heures au lit à lire, l'Od augmentait en force dans ma main droite et s'accroissait d'une manière continue depuis le déjeuner jusque vers midi. Le mouvement ascendant du jour, par conséquent, ajoutait de la force à la main. La dépression qui se produisait ensuite se prolongeait exactement jusqu'à l'heure du dîner et il devenait par suite évident que c'était le réveil de l'appétit qui amenait la diminution de la force. Car, à peine la faim était-elle apaisée par le dîner, que, avec la première cuillerée de potage chaud, la dépression cessait ; la force commençait aussitôt à augmenter, en continuant jusqu'à son maximum qu'elle atteignait vers le soir au moment de la disparition de la lumière du jour. Des expériences analogues avec Mlle Maix et M. Schuh fournirent les mêmes résultats : tous deux trouvèrent que mes mains les influençaient plus fortement après le dîner qu'avant.

On observera sur le graphique une légère tendance à la dépression vers neuf ou dix heures du matin. Elle se rapporte très nettement au déjeuner pour lequel l'appétit s'éveille ; ce fait, rapproché de la grande dépression qui précède le dîner, vient la corroborer.

Afin de m'assurer de l'exactitude de mes conclusions, je fis faire des expériences sur une personne qui prenait ses repas à d'autres heures du jour. Mlle Reichel dînait chez moi à une heure au lieu de trois heures. Elle pouvait très bien observer sa main droite avec sa gauche et entreprit ce travail. Une ligne absolument différente fut tracée (*fig.* 2).

Le même accroissement de force se manifesta généralement depuis le matin jusqu'à midi ; cependant la diminution qui commençait aussi vers cette même heure ne durait pas jusqu'à trois heures, mais seulement jusqu'à une heure, le moment de son dîner, où elle cessait tout à coup pour faire place à un nouveau mouvement ascendant de force

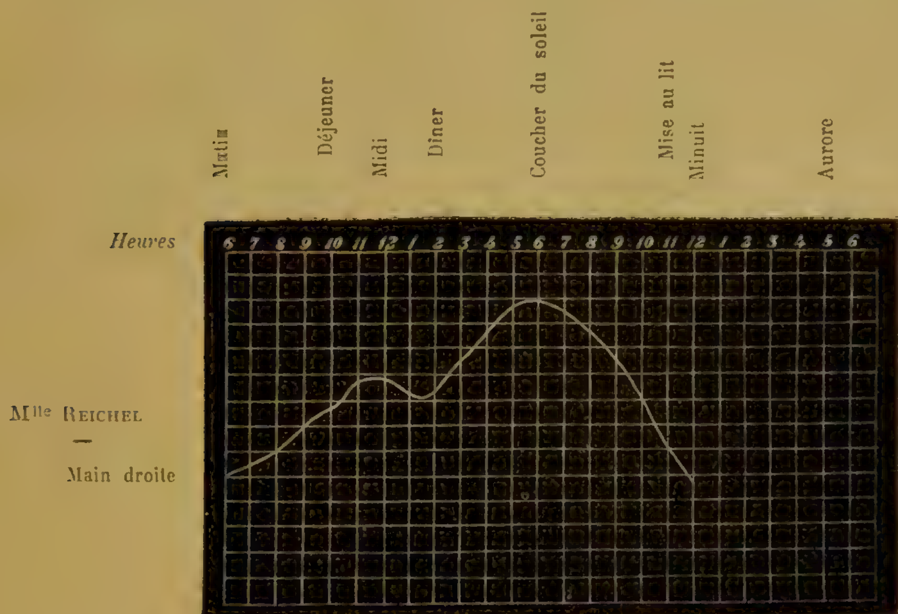


Fig. 2.

odique qui continuait à s'accroître jusqu'à la même heure que chez moi ; elle atteignait alors son maximum, puis commençait à disparaître. Une petite dépression pouvait également s'observer chez elle avant le déjeuner, pour faire place à un accroissement dès qu'elle avait pris son repas.

Il résulte donc de ces expériences comparatives que la faim diminue la force odique de la main droite ; le fait de prendre sa nourriture l'augmente. Nous arrivons ici d'une

manière très nette aux effets de la force chimique tels que nous les avons exposés dans le cinquième de ces mémoires. La nourriture absorbée devient la proie de la force chimique : la digestion (qui est une décomposition) commence, et une action odique se produit ; le *Chimod*, si nous pouvons nous

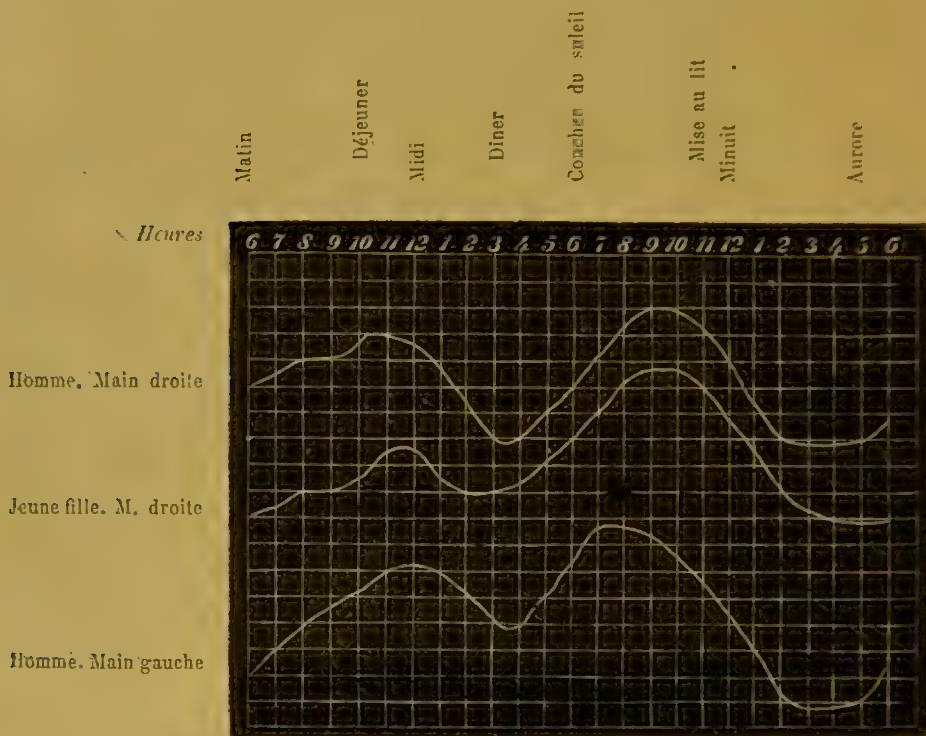


Fig. 3.

exprimer ainsi, est mis en liberté. Il n'y a pas ici de différence à établir dans le plus ou le moins de part qu'il faut attribuer ou refuser à la force vitale dans ces décompositions ; décompositions elles restent, et d'elles se dégagent des manifestations de l'Od qui se répandent dans tout l'organisme, et apportent la force à ses membres.

La question du jour ayant reçu sa réponse, il reste celle

de la nuit. Quelle est notre condition odique pendant le temps où nous manque le flambeau du jour, avec sa source immense d'Od, et où la puissante influence du sommeil se répand sur nous ? Pour examiner cette question, mon observatrice malade devait rester éveillée pendant que la personne en bonne santé serait endormie, et l'examen devait se continuer d'heure en heure. Évidemment l'opération n'allait pas sans quelques difficultés ; cependant, je réussis à persuader à Mlle Reichel, en lui exposant la valeur scientifique d'une telle recherche et par suite le grand mérite qui lui en reviendrait, à se rendre, puisqu'elle ne dormait pas, toutes les heures, auprès de mon lit, pour examiner l'état de ma main et noter son observation. Il était impossible de faire autrement ; pour obtenir un résultat exact, il fallait en effet que je fusse couché et endormi dans mon lit ordinaire, comme les autres nuits. La figure 3 montre les résultats de diverses constatations obtenues de diverses manières sur moi-même et sur d'autres personnes. A partir du matin, la force odique s'accroissait dans ma main droite, en négligeant quelques interruptions dues à la faim, pendant toute la journée jusqu'à six heures du soir, ou au plus tard jusqu'à neuf heures. A partir de ce moment elle se renversait nettement et diminuait d'une façon continue jusqu'à deux ou trois heures du matin, où elle atteignait un minimum stable se prolongeant jusqu'au point du jour, qui, dans la saison de ces expériences, se trouvait à cinq ou six heures du matin. Alors, dès que la pâleur de l'aurore perçait l'obscurité, la force augmentait tout d'un coup et la fraîcheur de la vie rendait la force au monde organique :

l'Od et la force vitale s'accroissaient de nouveau pendant tout le jour, aussi longtemps que le soleil émettait sa lumière sur notre horizon.

Ici, également, il était permis de trouver la confirmation d'une loi découverte précédemment par une autre voie. Le soleil, une des grandes sources de l'Od, nous l'envoie avec la lumière et la chaleur et, pendant le jour entier, nous en pénètre ainsi que tous les corps qu'il éclaire. Aussitôt que le soleil disparaît à l'horizon, la tension odique s'abaisse dans les organes humains et, avec le commencement de ce changement vient aussi pour les êtres humains vivants la lassitude, l'émoussement des sens, et enfin le sommeil. *Quand la source odique du soleil cesse de couler, la fontaine de la vie éveillée et consciente se tarit.* Ce n'est pas seulement par la lumière et la chaleur que le soleil appelle toute vie à exister, mais il emploie comme un levier un autre dynamide, l'Od, par lequel il pénètre toutes choses, comme il fait de la chaleur, et nous commençons à apprendre les moyens de comparer et de mesurer, par les états de sommeil et de veille les fluctuations de cette force. Le fait qu'il n'y a pas dans les résultats de différence sensible, selon que nous sommes frappés directement par les rayons solaires ou que nous sommes à l'ombre, est d'accord avec les lois de la conductibilité et de la distribution, ainsi que nous le savons déjà ; et, où que nous nous trouvions, une part proportionnée de l'Od que le jour apporte avec lui se répand sur nous.

Mais, dira-t-on, dans quelles conditions se trouve à cet égard la main gauche dont la polarité est opposée? Croîtra-t-elle et décroîtra-t-elle en positivité dans la même proportion que la main droite a gagné et perdu de sa négativité ? On ne peut répondre à ces questions qu'en soumettant les deux mains ensemble à l'expérience et en

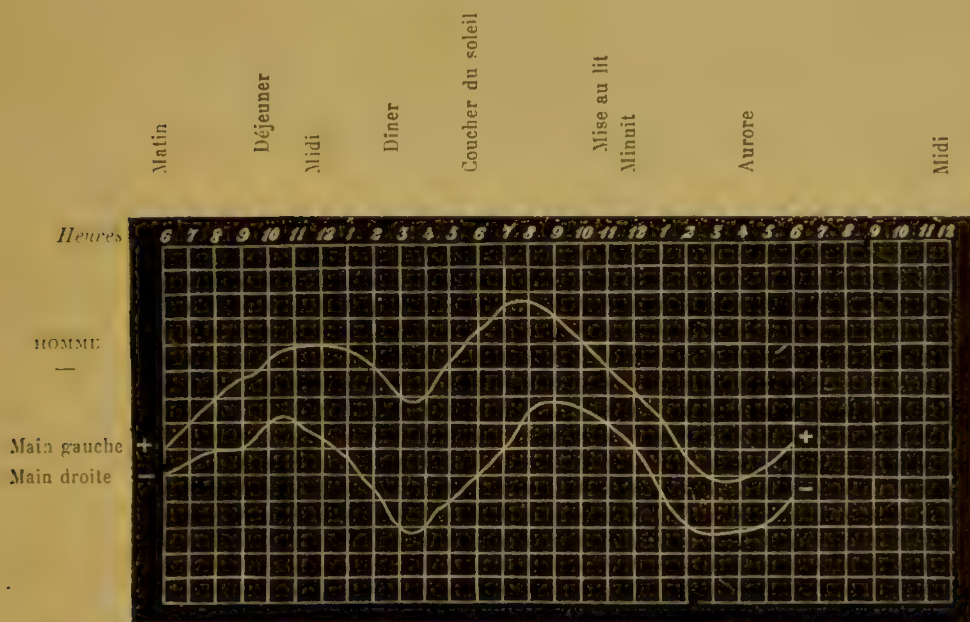


Fig. 4.

notant leur état odique à un même moment. La figure 4 montre les résultats obtenus par cette constatation.

La ligne inférieure indique la marche de la main droite, négative ; et la ligne supérieure, celle de la main gauche, positive. Cette dernière révèle un accroissement plus rapide de l'Od positif dans la matinée, et de même un maximum plus élevé dans l'après-midi, jusque vers sept heures, que pour la main droite. La dépression du milieu

du jour, due à la faim, ne présente pas un minimum aussi bas qu'avec le côté droit. Le maximum moins marqué du milieu du jour se produit un peu plus tard que pour la droite, et celui du soir un peu plus tôt. Ces faits semblent tenir à une plus grande intensité dans le développement de l'Od.

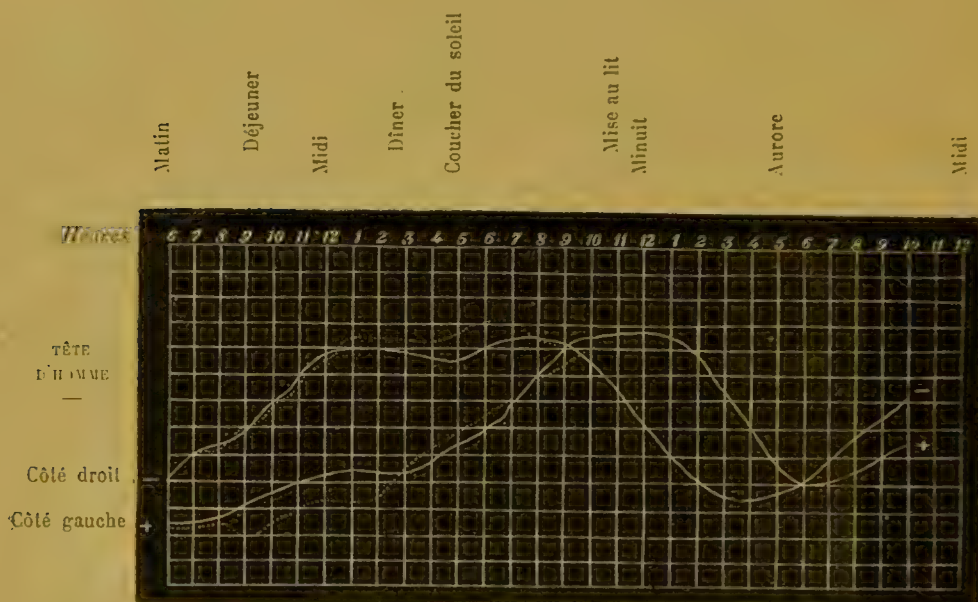


Fig. 5.

Par conséquent, *la main gauche* (*od positive*) *suit une marche très semblable à celle de la main droite* (*od négative*) *mais non pas exactement pareille, si l'on considère l'allure de la tension odique.*

Le cerveau présente une structure tellement symétrique que, voyant des différences internes se manifester dans les deux mains symétriques au point de constituer un contraste parfait, je ne pouvais m'empêcher de réfléchir au

mécanisme des couches profondes de l'être humain, dont les mains ne sont que les leviers étendus vers l'extérieur. Le cerveau que beaucoup de personnes essaient, avec plus ou moins de succès, d'expliquer d'après la forme de son enveloppe osseuse ne peut-il pas, par hasard, être doué et pénétré de ce dynamide raffiné de l'Od et se rendre lui-même perceptible à des réactifs délicats comme le sont nos sensitifs ? Mlle Reichel trouvait le côté droit de mon crâne froid, exactement comme ma main droite, mais beaucoup plus froid, tandis que le côté gauche était chaud. Ce phénomène se présentait, non seulement avec moi, mais avec toutes les autres personnes que j'ai soumises à cet examen, hommes ou femmes, et tous de la même manière. Je peux citer particulièrement M. Th. Kotschy, qui permit à Mlle Reichel de l'examiner en détail : sa tête, ses côtés, ses mains furent trouvés absolument d'accord avec les mains au point de vue qualitatif. Ce fait me parut être en réalité beaucoup plus susceptible de donner lieu à un examen fondamental que ce que pouvaient donner les mains, et à deux reprises différentes, le 18 et le 23 octobre 1844, je prolongeai les observations pendant vingt-quatre heures (un jour et une nuit.) La figure 5 montre la marche de la force : celle qui résulte de la première observation est indiquée par des traits pleins ; celle de la seconde (qui ne put être continuée au-delà de dix heures du soir), par des traits pointillés.

Cette opération nous fournit des documents dignes d'intérêt. Elle démontre que de même qu'une marche inégale se produisait en même temps dans les deux mains, elle se

produisait aussi plus marquée encore dans les deux côtés du cerveau. Le côté gauche avait un accroissement de force beaucoup plus lent que dans le droit dans la matinée : jusque vers trois heures il n'avait qu'une très faible importance, tandis que la main droite avait déjà atteint à une heure son premier maximum qui était à peine inférieur à celui qu'elle atteignait dans la soirée. L'affaiblissement causé par la faim, avant le dîner, existait des deux côtés, mais avec moins d'intensité que dans les mains. Tandis que le côté droit restait presque au même niveau jusqu'à neuf heures du soir, le côté gauche ne cessait pas la marche ascendante de trois à onze heures. La courbe du côté droit commençait à baisser déjà le soir vers huit heures, puis croisait la courbe du côté gauche et descendait beaucoup plus bas, tandis que la gauche ne commençait à descendre de son sommet qu'à une heure du matin, c'est-à-dire cinq heures plus tard. L'élévation du matin était cependant presque simultanée.

Les conclusions à tirer de ces observations sont les suivantes : *la marche de l'Od dans le cerveau est, dans son ensemble, analogue à celle des mains : augmentation le matin; légère dépression à midi; maximum dans la soirée et minimum vers quatre heures du matin.* Ces faits concordent très suffisamment entre eux, et ainsi très probablement représentent bien la marche journalière de tout l'organisme, étant donné un genre de vie comme le mien. Mais le cerveau présente une différence avec les mains qui consiste dans une bien moindre part d'influence due à la faim et à la satisfaction de l'estomac. *Les organes de l'intelligence et*

de l'âme semblent moins se préoccuper des opérations grossières de la nutrition que les mains qui manient la matière.

En fait, la nature a eu raison de veiller à ce que les forces de l'âme, préoccupées d'autres soins, ne vinssent pas à décliner dès que la nourriture vient à faire défaut. La différence que présentent entre eux les deux lobes du cerveau nous montre que le droit est porté au sommeil plus tôt que le gauche et qu'il arrive le matin plus promptement que lui à un plus haut degré d'excitation; que, par conséquent, il trahit en général, non pas plus de force que le gauche, mais plus d'excitabilité.

Les parties antérieure et postérieure de la tête sont plus différentes au point de vue anatomique que le côté droit et le côté gauche du cerveau, et j'étais désireux de soumettre également cette opposition au contrôle de ces études. Cette opération fut également faite deux fois, le 19 et le 20 octobre, chaque fois pendant vingt-quatre heures consécutives, et est résumée dans la figure 6. Ici, les différences offraient un contraste plus marqué. Le front en général se manifestait comme froid et le derrière de la tête comme très chaud pour la main gauche et cela non seulement chez l'homme mais aussi chez les animaux : cela se présentait chez le chat de la maison, et quand, à la suite de l'indication fournie par cet animal, je conduisis l'observatrice dans mes écuries, elle trouva qu'il en était de même avec les chevaux et les vaches; surtout au creux de la nuque de ces dernières bêtes, il y avait une forte chaleur. La courbe du front des êtres humains (fig. 6) s'élevait assez rapidement le

matin depuis le lever du jour, ne subissait que faiblement les effets des périodes d'appétit du matin et du milieu du jour et atteignait son maximum après le coucher du soleil. Durant tout ce temps, la partie postérieure de la tête n'éprouvait presque aucun changement, au point qu'à six heures du soir la situation était exactement la même qu'à six heures du matin. Mais alors, une élévation subite se montrait,

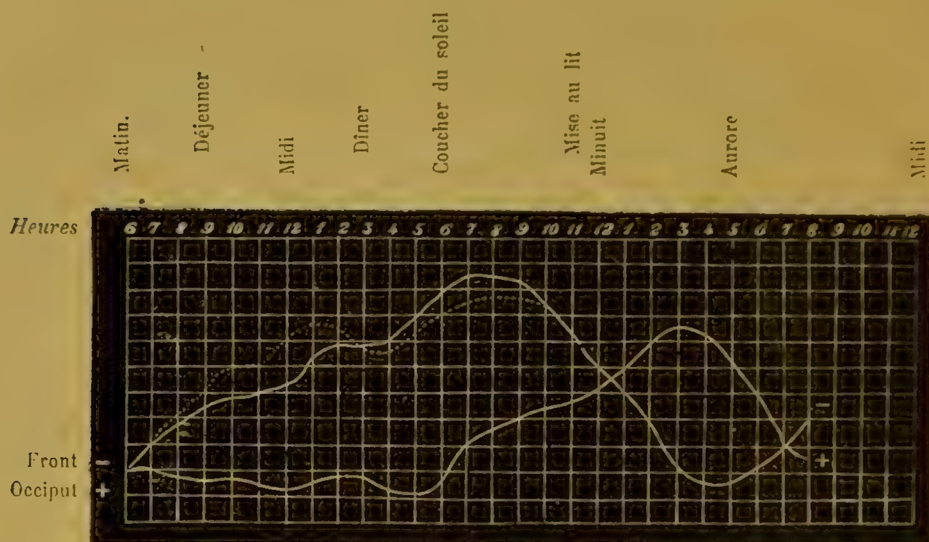


Fig. 6.

presque au moment même où le front commençait à entrer dans sa marche rétrograde.

A partir de ce moment, on voit les deux courbes se croiser et, tandis que le derrière de la tête monte d'une manière continue jusqu'à trois heures du matin, le front descend de même jusqu'à la même heure environ, l'un atteignant son maximum et l'autre son minimum presque au même moment. Ensuite, la marche opposée reprend ; et tandis qu'après trois heures le derrière de la tête, très exalté, tombe rapide-

ment, vers quatre heures le front très déprimé reprend rapidement sa marche ascensionnelle.

Ce mouvement de forces est une représentation de nos états de veille et de sommeil. Le front est l'expression des fonctions de la vie éveillée ; le derrière de la tête répond au sommeil. Le front marche avec son accroissement de force odique et d'activité opérative, de cinq heures du matin, du lever de l'aurore, jusqu'au coucher du soleil ; puis il perd la source d'Od fournie par le flambeau du jour et redescend d'une manière continue de sa hauteur, jusqu'à ce qu'un jour nouveau commence à apparaître et que la force vienne de nouveau s'unir à lui. La partie postérieure de la tête, au contraire, passe tranquillement toute la journée presque sans mouvement ; mais, dès que le soleil a disparu à l'horizon, sonne l'heure de son travail nocturne. Alors s'élève Morphée, et il avance à pas rapides jusqu'à ce que les premières traces de la lumière du jour lui rappellent que le front est en marche pour le délivrer de sa tâche ; l'occiput tombe alors de son maximum à son point le plus bas, quand la nuit est finie, avec la même rapidité et la même continuité que baisse le front à la fin du jour. Ainsi tous deux non seulement se montrent de polarité opposée, l'un étant chaud ou Od positif, quand l'autre est froid ou Od négatif ; mais ils sont aussi opposés l'un à l'autre dans leurs opérations que le jour et la nuit, la veille et le sommeil.

On voit, par cette comparaison, qu'entre la veille et le sommeil (en ce qui concerne l'Od, tout au moins) il n'y

a pas d'opposition comme celle qui existe entre l'activité et le calme, entre le mouvement et le repos; mais que seulement *le foyer d'activité est changé*. La force ne cesse pas d'agir; elle ne diminue pas, mais elle se retire simplement du devant du cerveau vers l'arrière; et, à mesure que le front abandonne de la force, la partie postérieure en gagne. Le sommeil se révèle ainsi, non pas comme une dépression, mais comme un simple déplacement d'activité vitale. Dans la même proportion exactement que la force vitale est active pendant le jour, cette même force agit pendant la nuit dans la partie postérieure de la tête. Le sommeil ne constitue donc qu'une alternance dans les fonctions de nos organes et de nos dynamides ; ce n'est nullement l'intervention d'une espèce d'état de repos de leur part ; et, si les poètes peuvent, par métaphore, comparer le sommeil à la mort, il ne peut en être de même des physiologistes, eu égard à la vie organique. La vitalité a exactement le même degré d'énergie, dirigée dans un autre sens, pendant le sommeil, qu'à l'état de veille. Les fonctions du sommeil sont placées sous l'empire du cervelet, pendant que le front suspend son travail mental ; et quand celui-ci reprend sa tâche pour laquelle il est éveillé et qualifié par les rayons du soleil, le derrière de la tête laisse tomber ses droits sur la force vitale.

La figure 7 apporte à ce qui précède une confirmation accessoire, mais non négligeable. Je m'étais assoupi aussitôt après mon dîner et, reposant ma tête sur le dos de ma chaise, je dormis dix minutes. Pendant ce temps, de même que peu avant et peu après, l'observatrice toucha

ma main droite. Le résultat est inscrit sur ce diagramme et nettement marqué entre quatre et cinq heures. Tandis que, tous les autres jours, la force ne cessait de croître pendant ce temps, elle faisait ici un saut anormal vers le bas, puis recommençait à monter graduellement. Le court sommeil dans lequel j'étais tombé avait donc suffi pour produire un changement très perceptible dans la distribu-

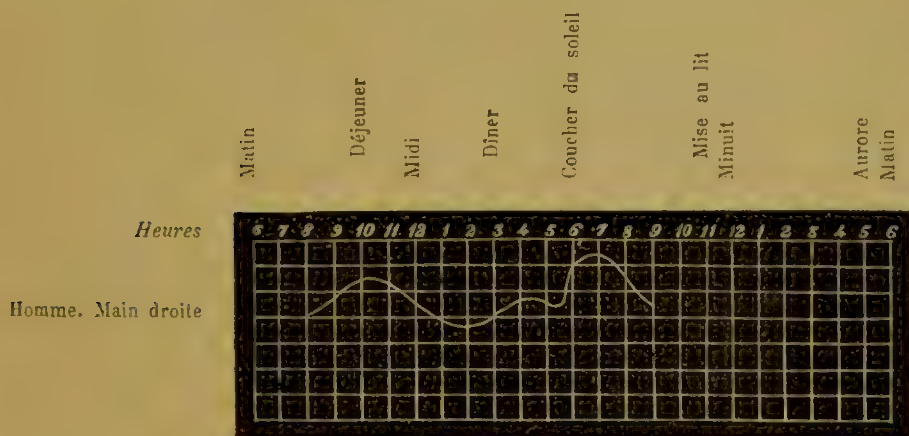


Fig. 7.

tion de l'Od en moi-même. Tant qu'il avait duré, la manifestation de la force odique dans ma main avait rapidement diminué, l'ordonnée de la force s'était amoindrie ; elle se remit à grandir lorsque je m'éveillai et que toutes les fonctions vitales reprirent leur précédente direction.

Le creux de l'estomac est une région du corps humain qui joue chez les somnambules un rôle tout particulier. Beaucoup de savants ont fait des recherches anatomiques pour tâcher d'y découvrir un organe spécial, et il est surprenant qu'on n'ait rencontré dans cette région rien de parti-

culier à quoi l'on puisse attribuer les effets extraordinaires qui s'y présentent si fréquemment chez les sujets qu'on appelle clairvoyants. Les corpuscules de Pacini, la plus récente découverte relative à cette question, n'ont pas non plus dans le corps une distribution correspondante à la force relative des parties sensitives du corps. Mais il n'est nullement nécessaire qu'il existe un organe spécial dans lequel on puisse rencontrer une concentration particulière

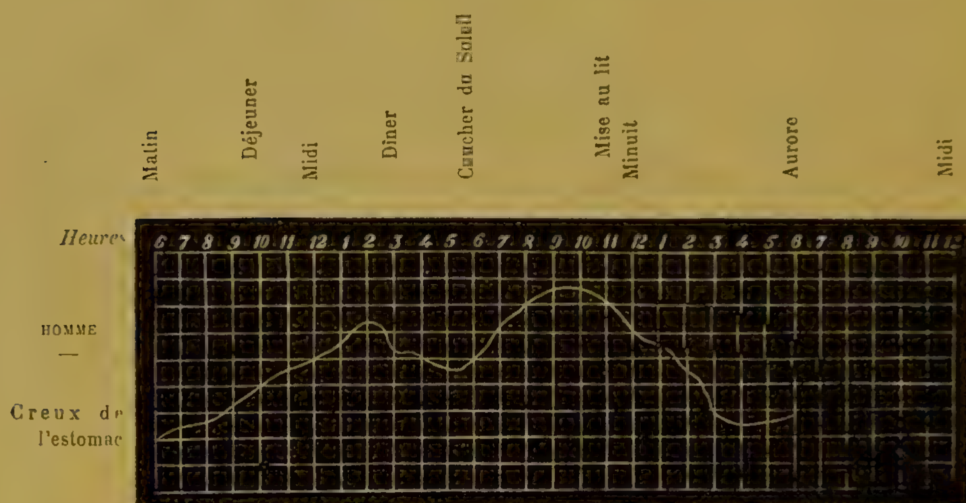


Fig. 8.

des phénomènes odiques. Sur de tels points, où la nature agit par des dynamides si subtils, il n'est pas besoin d'appareils palpables ; ils sont les résultantes de composantes innombrables, ramifiées de mille manières et constituées par les nerfs, les plexus, les ganglions, etc. ; le point de concentration maxima d'affectivité peut, par conséquent, tomber où il veut, fût-ce dans la partie la moins importante du ventre.

J'avais un très grand désir de me renseigner sur la

marche suivie par l'Od au creux de l'estomac. Je réussis à faire cette étude sur moi-même pendant vingt-quatre heures. La figure 8 donne le graphique du résultat. La ligne qui le représente n'offre dans ses courbes que peu de différence avec celles des mains. La distinction se révèle simplement dans quelques changements dans l'heure et dans quelques retards partiels. L'effet de la faim commençait à deux heures mais s'étendait bien au-delà de l'heure du

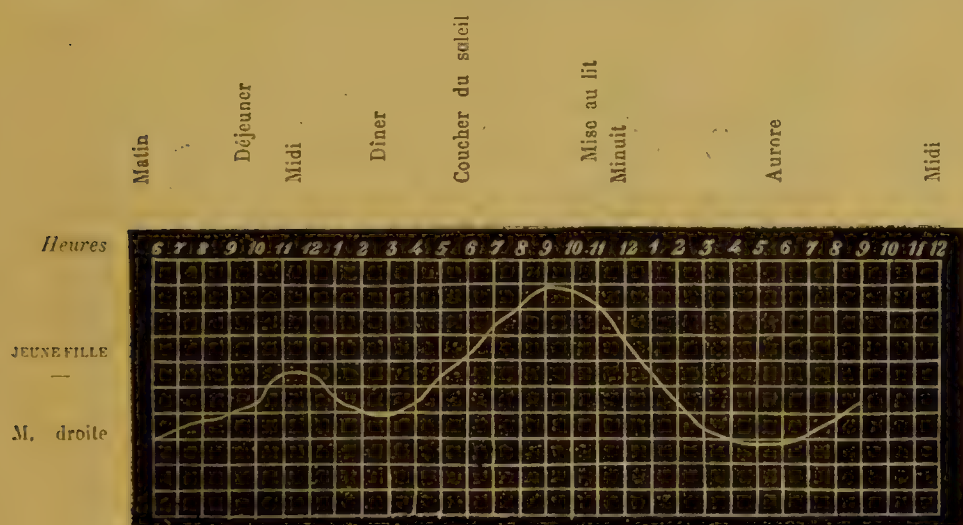


Fig. 9.

dîner jusqu'à cinq heures. De même le maximum vespéral ne se montrait pas au coucher du soleil, mais à dix heures du soir.

La marche odique du creux de l'estomac ne fournissait donc rien de particulier, mais appuyait la théorie, puisque les effets dûs au lever du soleil, à la faim, à la satiété, au coucher du soleil, s'étendent de même à la partie inférieure du corps. Cependant des phénomènes d'une autre nature, produits par les émotions mentales et se réfléchissant dans

les fonctions physiques, trouvaient leur expression la plus nette et la plus définie au creux de l'estomac. Je ne puis en parler encore et je me borne ici à cette simple indication.

Dans le but de m'assurer si la marche du développement de l'Od présentait des différences notables dans le sexe féminin et dans le sexe masculin, je fis faire une observation

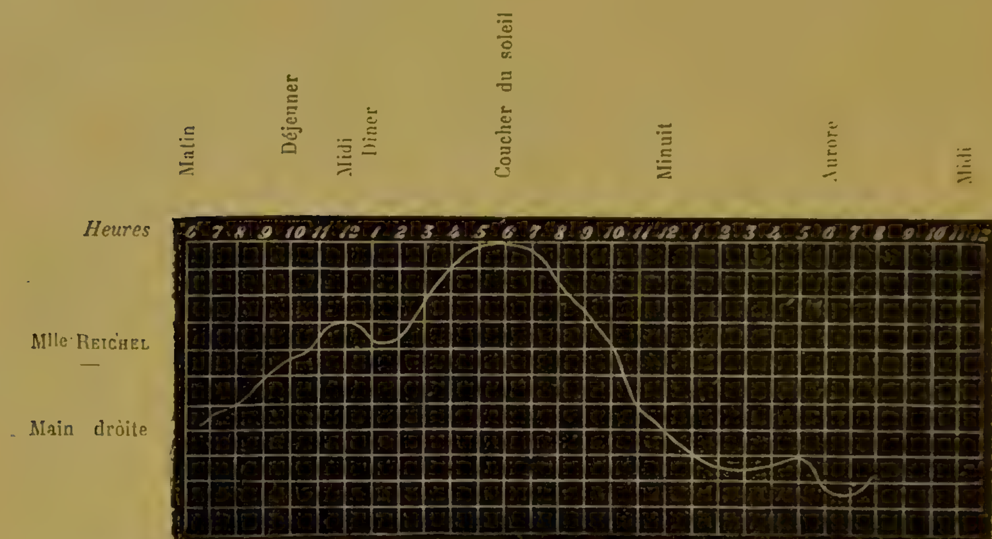


Fig. 10.

nycthémérale de vingt-quatre heures sur la main droite de ma fille Hermine. La figure 9 fait voir que la différence avec le résultat de ma main droite est si faible qu'elle peut être attribuée aux inexactitudes inévitables de l'observation. Donc à ce point de vue les deux sexes ne présentent aucune différence.

La figure 10 est une seconde preuve à l'appui de ce que nous venons de voir. C'est le graphique de la main droite de Mlle Reichel qu'elle a tracé d'après elle-même pendant une

observation de trente-six heures. Elle a à mes yeux un grand intérêt, car elle m'a permis de connaître la marche des phénomènes odiques chez une personne sensitive au plus haut degré à l'état de maladie. Le diagramme indique que cette marche ne diffère sous aucun rapport de celle qui se produit chez les personnes en santé; les seules divergences qui se présentent dans l'ordre du temps sont dues à ce que Mlle Reichel ne dînait pas à la même heure que nous, mais deux heures avant mes enfants et moi.

D'autre part, il s'est présenté dans ce cas une observation accessoire qui semble digne d'une mention. Sur le diagramme on voit une dépression nouvelle pour nous, soudaine et rapide, à cinq heures du matin, juste au lever du soleil. Au moment même où elle se produisit, la jeune fille fut prise d'un accès de douleur à l'estomac qui finit à sept heures. L'apparition de cette douleur, non seulement restreignit tout d'un coup celle du développement odique, mais la déprima même d'une manière très notable. Dès que la douleur eut cessé, la force reprit sa marche ascensionnelle normale.

Il y a encore lieu de remarquer que quoique Mlle Reichel ne fût jamais tranquille pendant toute la durée de la nuit, ayant seulement par moment sept à huit minutes d'un sommeil léger, cependant, ainsi que le montre la figure, la période nocturne tout entière, du coucher au lever du soleil, présentait le même contraste entre l'accroissement diurne et la décroissance nocturne que chez les personnes bien portantes qui sont complètement plongées dans le sommeil.

(*Traduction de M. Ernest Lacoste.*)

Note C

DESSINS ET PHOTOGRAPHIES DES LUEURS ODIQUES

(*Extrait des recherches physico-physiologiques du baron de Reichenbach*)

M. Gustave Anschütz, peintre de Vienne, demeurant en son hôtel, Ferdinands Gasse, n° 268 (faubourg de Wied), fut le premier sensitif chez lequel je reconnus que même des personnes en parfaite santé pouvaient voir la lumière odique. Ce fut dans mes recherches une découverte importante et inattendue, du plus grand intérêt pour déterminer la place, dans le domaine de la physique, de cette question qui rencontrait tant d'adversaires de tout genre. De ce moment se relâcha la chaîne qui jusqu'alors m'avait lié aux sujets malades ; personne ne pouvait plus s'obstiner à regarder la sensitivité comme un phénomène naturel dépendant directement ou indirectement du somnambulisme. Malgré tout ce que je pouvais opposer à cette assertion, ce fait avait raison de l'objection, si bizarre et pourtant si fréquente, qu'on ne devait ajouter aucune créance au dire des personnes malades, comme si l'on devenait mûr pour un hospice d'aliénés dès que l'on était pris par la maladie. — J'avais maintenant pour garant M. Anschütz, homme sain et vigoureux, âgé de 35 ans, complètement endurci par les

fatigues et les dangers auxquels l'avait soumis la carrière militaire et qui n'avait jamais eu de véritable maladie. Il était de taille moyenne, d'un teint plutôt clair que foncé, très musculeux, gymnaste distingué, d'un tempérament vif et excitable en même temps que sensible et sympathique et d'une nature essentiellement artiste. Je trouvai chez lui, bien marquées, toutes les formes de la sensitivité ; il fut le point de départ de toute une série de recherches odiques où, laissant de côté les sensitifs malades, je ne m'occupai que des sensitifs bien portants. Je trouvai un si grand nombre de ces derniers que je pus reprendre avec eux, après un séjour d'environ une heure dans l'obscurité complète, toutes les questions physiques relatives à la sensitivité que j'avais étudiées avec des sujets malades. M. Anschütz voyait tous les phénomènes odiques lumineux avec autant de netteté et de détails qu'aucun d'eux...

Dans l'obscurité il voyait tous les aimants d'acier à l'état d'incandescence odique, d'un gris pâle, spécialement sur les arêtes et plus nettement vers la région des pôles que vers le milieu. Il vit des émanations lumineuses aux pôles de deux aiguilles aimantées de dix centimètres de longueur. Il voyait aussi tous les aimants en fer à cheval émettre de la lumière aux pôles après l'enlèvement de l'armature ; parfois à un seul pôle (le boréal), parfois aux deux. Dans ce cas le pôle sud semblait plus faible, d'une flamme plus courte, moins nette ; quelquefois ce n'étaient que de petites taches lumineuses qui semblaient se trouver sur le pôle même, visibles un moment et disparaissant ensuite. Les aimants que j'apportai chez lui et que je lui laissai quelque

temps pour les observer lui parurent tous lumineux dans une obscurité moins complète que celle que je pouvais obtenir avec une chambre noire. Il ne vit jamais le fer à cheval de poche et l'aimant triple (1) émettre la flamme qu'à un seul pôle ; la flamme n'était pas constante mais semblait de temps en temps augmenter notablement pour s'évanouir ensuite ; après un intervalle de trente secondes à une minute, elle émergeait de nouveau de l'obscurité, grandissait, diminuait encore, quelquefois concentrant son éclat, d'autres fois semblable à un grand nuage léger. La cause de ces variations est entièrement subjective et je l'expliquerai plus loin. Dans l'obscurité imparfaite, le fer à cheval à neuf lames lui semblait avoir, au pôle nord, une masse lumineuse.

Mais ces faits ne sont point les seuls qui rendent intéressantes les observations de M. Anschütz. Il est peintre et sa main pouvait, ce qui n'est pas donné à tout le monde, reproduire pour nous dans leur forme et leur couleur les phénomènes qu'il percevait et mettre sous nos yeux ce que, par le défaut de notre organe visuel, nous désirions en vain voir par nous-même. Un matin que j'allai le voir, il me fit la surprise de me montrer une peinture noire... C'était le visage charmant de sa jeune femme tel qu'il lui était apparu dans l'ombre, éclairé de la lumière odique. Cette image était entourée de cristaux, d'aimants de fleurs et de mains. Je voyais devant moi la représen-

(1) Reichenbach a employé dans ses expériences un très grand nombre d'aimants qu'il a décrits dans les paragraphes précédents. Le plus fort de ceux dont il se servait était un aimant en fer à cheval à neuf lames. A. R.

tation de phénomènes naturels encore inconnus à l'œil humain. J'essaie de faire partager au lecteur le plaisir que



me causa cette vue en lui donnant dans la planche ci-contre une reproduction de cette curieuse peinture. Malheureu-

sement l'art du graveur ne peut rendre qu'approximativement des lueurs aussi délicates. On verra par cette planche que le dessin de M. Anschütz concorde en tous points avec les rapports des sensitifs malades donnés dans les mémoires précédents.

Nous allons à présent étudier quelques-unes des propriétés de la lumière magnétique. Qu'elles ne soient pas visibles aux yeux des gens parfaitement sains ce fait n'a en soi rien de bien surprenant. Considérons en effet la différence qui existe entre la lumière du soleil et celle d'une bougie, la première étant d'après Wollaston 5,560 fois, et même d'après Leslie 12,000 fois plus forte que la seconde; rappelons-nous la faible luminosité de l'alcool, de l'acide pyroligneux, de l'oxyde de carbone, de l'hydrogène pur et de divers autres combustibles dont les flammes non seulement sont invisibles en plein soleil, mais sont même presque imperceptibles dans une forte lumière diffuse.

De tels écarts entre le pouvoir éclairant de diverses flammes nous font facilement concevoir qu'au-delà de celles que nous percevons à peine, il y en a d'autres que nous ne percevons plus du tout dans les conditions ordinaires de la vision et qu'une certaine luminosité puisse pénétrer l'aimant, tout en étant si faible qu'elle ne puisse être vue que par certaines personnes et dans certaines conditions.

Pour me convaincre moi-même, autant que possible, s'il s'agissait bien là d'une lumière ou d'une autre espèce d'apparence perçue par les sensitifs, je désirai faire une expérience avec le daguerréotype et voir si une plaque d'argent iodée pourrait être impressionnée.

M. Karl Schuh, professeur libre de physique à Vienne, bien connu par ses recherches sur le microscope à gaz et par son habileté en daguerréotypie, voulut bien me prêter son concours. Il mit dans une chambre noire une plaque iodée en face de laquelle on plaça un aimant ouvert ; en même temps il disposait de même une autre plaque dans une autre chambre noire mais sans aimant.

Après quelques heures il reconnut que la première plaque, après qu'elle eut été traitée par les vapeurs mercurielles, avait été affectée par la lumière, tandis que la seconde ne l'avait pas été ; mais la différence entre les deux était peu marquée. Pour mieux voir l'effet, il prit l'aimant, l'appliqua sur une plaque iodée, en prenant les plus grandes précautions pour éviter la moindre trace de lumière pendant la manipulation à laquelle j'assistai ; il plaça le tout dans une boîte qu'on glissa entre d'épais matelas et qu'on laissa là pendant soixante-quatre heures. Reprise dans l'obscurité et exposée à la vapeur mercurielle, la plaque laissa voir le plein effet de la lumière qu'elle avait reçue sur toute sa surface. Il est donc évident, *à moins que d'autres causes ne soient capables d'affecter les plaques photographiques après un temps considérable*, qu'une lumière, faible, il est vrai, et d'action lente, se dégage de l'aimant.

(*Traduction de M. E. Lacoste*).



Note D

LES ODOSCOPES ET LES CAUSES D'ERREUR DANS L'EXPÉRIMENTATION

On admet généralement aujourd'hui dans la science que les corps sont composés d'*atomes*, c'est-à-dire de particules extrêmement petites d'une substance unique à laquelle on a donné le nom d'*éther*. Ces atomes vibreraient constamment et, groupés de diverses façons en *molécules*, ils vibreraient de façons différentes suivant la nature des corps.

Chacun de nos sens perçoit quelques-unes de ces vibrations, ou plutôt des composantes de ces vibrations, quand elles remplissent certaines conditions de grandeur, de forme et de rapidité. C'est ainsi que, pour ne considérer que la rapidité, les vibrations sonores cessent d'être sensibles à l'oreille quand leur nombre dépasse 40,000 à la seconde, tandis que les vibrations lumineuses ne commencent à impressionner notre vue que lorsque leur nombre atteint plusieurs billions pendant le même temps.

On doit considérer comme certain qu'il existe constamment autour de nous une infinité de vibrations, non perçues par les sens ordinaires de l'homme et qui peuvent l'être soit par des hommes possédant des sens plus délicats, soit par des animaux organisés différemment. L'un des exemples

les plus frappants est le *sens de l'orientation* dont il est difficile de méconnaître l'existence chez un grand nombre d'êtres.

Les expériences de Reichenbach prouvent que beaucoup de personnes ont un *sens magnétique* et les savants qui hésitent à en accepter la réalité ne peuvent cependant en contester la vraisemblance.

Dans une conférence faite en 1884, à Birmingham, sur les *six portes de la connaissance*, sir William Thomson rappelait en ces termes une expérience faite par Lord Lindsay (depuis Lord Crawford) assisté de M. Cromwell F. Varley :

« Ces deux personnages éminents avaient le désir d'étudier les phénomènes du mesmérisme, qu'on a appelé magnétisme animal ; et ils se sont disposés d'une manière très sérieuse à faire une véritable expérience de physique. Ils se demandaient comment on peut concevoir que, tandis qu'un morceau de cuivre peut se déplacer difficilement dans l'air entre les pôles d'un électro-aimant, un être humain ou tout autre être vivant placé dans les mêmes conditions ne ressentirait aucun effet. Lord Lindsay se procura un énorme électro-aimant, assez grand pour que la tête d'une personne consentant à se prêter à l'expérience pût se placer aisément entre les pôles, dans une région où la force magnétique était excessivement intense. Quel a été le résultat de l'expérience. Si je dis qu'il a été *nul*, c'est pour rester dans les limites de la justice. Le résultat a été merveilleux, et la merveille c'est que rien n'a été perçu. Votre tête, dans un espace à travers lequel un morceau de cuivre tombe comme à travers de la vase, ne ressent rien. Je dis que c'est un

grand sujet d'étonnement; mais je n'admets pas que l'étude de ce sujet soit complète, je sens que cela ne peut être. Je ne puis penser que l'espèce de matière existant dans cet espace, qui produit un effet si prodigieux sur un morceau de métal, puisse n'en avoir absolument aucun, de quelque espèce que ce soit, sur la matière d'un corps vivant; il ne peut pas ne pas se produire quelque effet et il ne me semble encore nullement démontré, quoique rien n'ait été reconnu, que l'aimant soit absolument sans nul effet *perceptible* quelconque sur la matière d'un corps vivant ainsi placé. Il est tellement surprenant qu'il ne se soit pas produit le moindre effet, que je crois et sens qu'il y a lieu de recommencer l'expérience et que c'est une question qui mérite examen, de savoir si une force magnétique très considérable a, ou non, quelque effet perceptible sur un corps vivant, végétal ou animal. Je parlais tout à l'heure d'un septième sens et je pense qu'il est parfaitement possible qu'il existe un sens magnétique. Je crois qu'il se peut qu'un effet magnétique très intense produise une sensation que nous ne pouvons comparer ni à la chaleur, ni à une force, ni à aucune autre sensation. »

Quand bien même l'expérience de Lord Lindsay eût réussi elle n'eut pas fait faire un pas de plus à la question, car le nombre de personnes qui disent percevoir l'action des aimants est aujourd'hui considérable et la science officielle récusera probablement leur témoignage jusqu'à ce qu'on ait pu montrer par d'autres preuves que les effets de l'od sur le système nerveux des *sujets* n'est point un effet de leur imagination.

C'est pour cela que, depuis longtemps, on a cherché soit à photographier les lueurs odiques, ainsi qu'on l'a vu dans la note précédente, soit à transformer en *mouvement d'un corps inerte* la force vive des effluves.

Je ne saurais, dans cet ouvrage, consacré exclusivement à Reichenbach, faire l'historique de toutes les expériences tentées dans cette dernière voie ; je me bornerai à rappeler les livres de Gerboin, de Fortis, de Ritter, du comte de Tristan, du docteur Barèty..., cités dans la bibliographie qu'on trouvera plus loin et à renvoyer à des articles publiés tout récemment dans le *Cosmos* par M. Thore et dans l'*Initiation* par MM. Horace Pelletier, V. Fernandez, Ivon le Loup et Louis Fayard.

Presque tous en sont arrivés à conclure que le corps humain émettait une force *polarisée* et capable de produire le mouvement de corps inertes, soit à distance, soit au contact, mais sans mouvement conscient de la part de l'opérateur ; presque tous également ont constaté que ces mouvements ne se produisaient qu'avec certaines personnes et que la volonté semblait intervenir, car ils cessaient quand l'opérateur cessait de regarder l'objet à mouvoir.

En étudiant de très près la manière dont la plupart de ces expériences ont été faites on est autorisé à conserver des doutes sur la justesse des conclusions qu'on en a tirées, d'abord parce que ces conclusions sont souvent discordantes, ensuite parce que, étant données la mobilité des objets sur lesquels on opérait et la petitesse des effets produits, les causes ordinaires de mouvement telles que l'im-

pulsion inconsciente, les courants d'air, les variations de l'état hygrométrique des fils des pendules, etc., ne paraissent pas écartées d'une façon suffisamment nette.

Cependant j'estime, pour ma part, que les mouvements obtenus devant MM. de Gasparin, Crookes, Gibier,

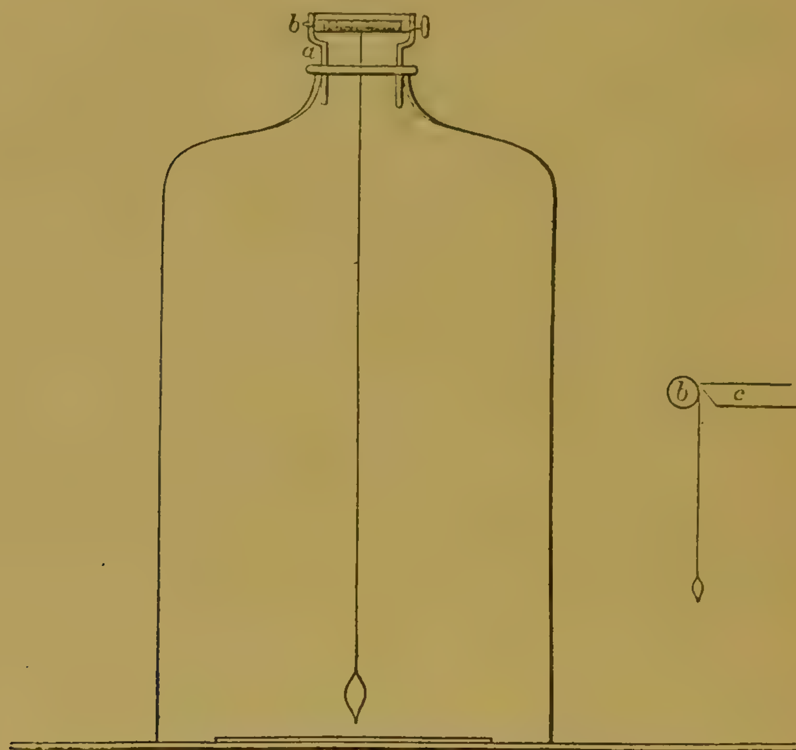


Fig. 1. — Odoscope de Reichenbach.

Zöllner et la Société dialectique de Londres (1), se sont produits dans des circonstances telles que l'on doit considérer comme un fait acquis la production du mouvement *à distance*, sous l'influence d'une force émanant de l'organisme humain. Dès lors toutes les théories qui

(1) Voir l'analyse de ces expériences dans mon livre sur *les Forces non définies.*

admettent, comme *unique* cause des mouvements observés, les mouvements inconscients de l'opérateur, tombent d'elles-mêmes. Il faut chercher autre chose et pour cela reprendre les expériences de nos prédécesseurs et tâcher d'éliminer les causes d'erreurs que l'on peut prévoir.

C'est pour cela qu'il me paraît utile de donner de l'odoscope de Reichenbach une description plus détaillée que celle que l'on trouve dans le chapitre XIII de cet ouvrage. Je l'emprunte à la quatrième des conférences que le savant autrichien a faites devant l'Académie des sciences de Vienne (1) et qu'il a publiées sous le titre *Die Odische Lohe* (Wien, 1867).

L'appareil (*fig.* 1) se compose essentiellement d'une cloche de verre assez semblable à la cloche ordinaire d'une machine pneumatique et pourvue à sa partie supérieure d'une ouverture en forme de col. Dans ce col on ajuste une boîte en bois *a* que traverse horizontalement un petit rouleau en bois *b* de l'épaisseur d'un gros crayon. Ce rouleau est muni d'une molette qui permet de le faire tourner sur lui-même à volonté. On y enroule 30 ou 40 tours d'un fil à l'extrémité duquel est suspendu un poids de la grosseur d'une noix avec une pointe à sa partie inférieure. Le poids et le fil doivent occuper le centre de la cloche et descendre à environ un centimètre du fond sur lequel on colle une feuille portant des circonférences concentriques distantes de 2 millimètres l'une de l'autre. Par l'intermédiaire du petit rouleau on peut à volonté enrouler ou dé-

(1) M. le capitaine d'artillerie Lebas a eu l'obligeance de me traduire ces conférences.

rouler le fil et par suite élever ou abaisser à l'intérieur du verre le poids dont la pointe doit, au repos, se projeter exactement sur le centre des circonférences. C'est sur les tours du fil et sur le rouleau lui-même qu'on place l'extrémité des doigts destinés à agir ; pour éviter qu'un seul doigt puisse atteindre le fil lui-même, on dispose sur le côté, au point où le fil se détache du rouleau pour descendre dans la cloche, une petite planchette protectrice *c* fichée dans la paroi de la boîte.

Reichenbach a essayé diverses substances pour le fil et pour le poids qui y est suspendu.

Il a reconnu qu'un fil trop fin était non seulement inutile mais même nuisible parce qu'il ne laissait pas un passage suffisant à l'effluve odique ; une simple aiguillée de fil ordinaire lui a donné les meilleurs résultats. En augmentant la longueur du fil, on augmentait l'amplitude des oscillations, ce qui était à prévoir.

Pour le poids, il a expérimenté du plomb, du fer, de la résine, de la cire et du soufre ; il a reconnu que, pour un fil ayant $0^{m},30$ de longueur, le poids le plus convenable était une boule de plomb pesant environ 40 grammes.

Voici comment il s'exprime au sujet de la stabilité à donner à l'appareil et la manière de placer les doigts :

« Au début j'avais disposé mon instrument sur une table au premier étage, j'obtins à cette époque des mouvements pendulaires à oscillations rectilignes transversales ou diagonales, des arcs de cercle à droite et à gauche : mais je découvris bientôt que ces mouvements n'affectaient pas une forme constante ; toutes les fois qu'une porte s'ouvrait

ou se fermait près de nous, à l'étage supérieur ou inférieur, quand les enfants descendaient en sautant les escaliers, quand une personne traversait ma chambre, quand mon aide remuait, quand moi-même je circulais autour de l'appareil, toujours le mouvement de pendule s'en ressentait et il déviait de sa trajectoire ordinaire. J'établis alors directement l'appareil, en l'ajustant solidement, sur la section d'un mur de soubassement que je fis dégager ; alors seulement j'obtins des résultats présentant une certaine fixité. »

Reichenbach montre encore que la position du sensitif sur le pourtour de l'appareil a sur la direction du pendule une influence toute puissante. Dans tous les cas, le *pendule oscille normalement à la face antérieure de l'opérateur.* Toutes les fois donc qu'il se place au nord, à l'ouest ou au sud-ouest de l'appareil, on obtient des oscillations dans la direction nord — sud, ou ouest — est, ou enfin sud-ouest — nord-est ; le moindre déplacement du sensitif modifie la direction des oscillations.

La *proximité* de l'opérateur sensitif a une influence considérable sur la *grandeur* des oscillations.

Quant au voisinage des autres personnes, telles que celles des aides et des spectateurs, il amène très souvent des perturbations complexes qui transforment le mouvement rectiligne normal en trajectoires exceptionnelles elliptiques ou circulaires.

« La façon de tenir les doigts restés libres, lorsqu'on en impose quelques-uns seulement au fil pendulaire enroulé, les autres restant libres dans l'air ambiant, est d'une importance à peine croyable. Lorsqu'on les étend par exemple

transversalement à la direction de l'oscillation, ils agissent aussitôt exactement comme le ferait un spectateur placé sur le côté et par suite ils déterminent un mouvement elliptique ou circulaire. Le fait se produit toujours et partout, que l'on impose à l'appareil un ou plusieurs doigts ou qu'on tienne le rouleau entre le pouce et l'index. De là viennent chez nos prédécesseurs tant d'observations erronées (*rotations*) et les erreurs sans nombre auxquelles je fus en proie moi-même au début tant que je n'eus pas découvert l'influence fortement perturbatrice des doigts restés libres sur la direction des oscillations. On doit donc veiller avec le plus grand soin à n'employer les doigts libres que dans le sens du mouvement. Tous ces détails sont aussi délicats que leur signification est importante et on ne saurait trop mettre en garde là-dessus les expérimentateurs. »

Reichenbach a constaté, contrairement à l'opinion d'autres expérimentateurs, que les métaux et même l'aimant placés sous le pendule, avaient très peu d'influence sur ses oscillations; en revanche ces corps agissaient sur le pendule lorsqu'on les approchait du corps du sensitif ou que le sensitif les prenait à la main, *même enfermés dans des tubes de verre.*

« J'expérimentai d'abord sur un flacon plein d'arsenic placé dans la main gauche du sensitif. Traversant le verre, la main étendue, le bras, le corps et le second bras, son influence se faisait sentir dans la main droite et de là sur le pendule en renforçant de deux lignes l'oscillation. Du bromure et du chromate de potasse, dans un tube fermé au chalumeau, se comportèrent de même. »

Il est d'accord avec ses prédécesseurs au sujet de l'action des yeux :

« M. Rutter déclare que si le sensitif ferme les yeux au moment où se produisent les plus belles oscillations, le pendule hésite et repasse graduellement de sept lignes d'oscillations à l'immobilité. S'il ferme les yeux avant que les oscillations ne commencent, le pendule ne se met pas en mouvement et reste insensible. Voilà bien à coup sûr un fait très surprenant. Je fis ouvrir au sensitif successivement l'un et l'autre œil; quand il ouvrait l'œil droit, le pendule se remettait en mouvement et arrivait à une amplitude de deux lignes ; s'il fermait l'œil droit et ouvrait l'œil gauche, l'oscillation atteignait trois lignes.

« M. Grüber nous fait part d'une autre expérience du même ordre : prenant une feuille de papier, il la présentait au sensitif de façon qu'elle lui cachât le pendule et qu'il ne ne pût plus le voir. Le sensitif ayant comme d'habitude ses doigts sur le fil pendulaire, le mouvement devint tout de suite plus faible et peu après le pendule s'arrêta complètement. J'ai fait cette expérience pour mon compte et je puis garantir l'authenticité du résultat.

« A ces deux expériences, j'en ai ajouté une troisième ; après que mon opérateur eût ramené le pendule en pleine course je lui dis de détourner son regard du pendule et de regarder n'importe où dans la chambre. Tout comme dans les deux expériences précédentes les oscillations diminuèrent ; et trois minutes ne s'étaient pas écoulées que le pendule restait immobile. Mais dès que son regard revenait sur le pendule, le mouvement recommençait avec la même intensité qu'auparavant.

« *Il est donc décidément incontestable qu'avec le rayon visuel jaillit des yeux un je ne sais quoi qui exerce une action matériellement efficace puisqu'il concourt dans une certaine mesure à faire mouvoir un pendule immobile.* — Mais que peut bien être cet agent? Là-dessus nos physiologistes ne savent encore nous dire quoique ce soit. Ils nieront cet agent, ils le tourneront en ridicule jusqu'à ce que quelques hommes de valeur se présentent qui, reprenant mes travaux, viennent les confirmer et rejettent ainsi tout le ridicule sur ces esprits.

« Un jour que le sensitif, avec les quatre doigts de sa main droite, provoquait au pendule une oscillation de six lignes, j'oppose à ses deux yeux ouverts les index de mes deux mains, en les tenant à un ou deux pouces de distance. Je le fis une fois en isonôme, une seconde fois en hétéronôme ; dans les deux cas, la course du pendule s'abaissa de six lignes à trois. »

Le dispositif de Reichenbach n'est pas à l'abri de toute critique ; car, en touchant la planchette protectrice *c* on peut faire bouger la boîte et par suite le pendule. On éviterait cette objection en suspendant le fil au fond d'une cuvette pleine d'eau dans laquelle on plongerait les doigts sans toucher aux parois, ainsi que l'a indiqué M. Crookes.

En tous cas, la cessation du mouvement quand on ne regarde plus le pendule et la différence des résultats obtenus par des expérimentateurs très habiles sont difficiles à expliquer par les causes d'erreurs généralement admises dans la science et dont l'une des principales consiste à n'enregistrer que les phénomènes concordant avec une théorie préconçue, en considérant comme non avenus

ceux qui s'en écartent. Il faut, je crois, faire intervenir de nouveaux facteurs.

Tout le monde sait aujourd'hui que certaines personnes ont la faculté de s'auto-suggestionner et d'objectiver leur pensée à tel point qu'elles voient réellement ce qu'elles ont dans l'esprit. Un savant très positif, M. Chevreul, est même allé plus loin et, malgré l'entortillement de ses phrases, on voit qu'il se demande si, outre l'illusion, il n'y a pas une action réelle extérieure.

« Si, dit-il (1), la disposition à admettre les vérités de la religion chrétienne, que l'on appelle la *foi* est considérée avec raison par les théologiens comme une des conditions les plus favorables à assurer la félicité de la vie future, reconnaissant en fait que ceux qui, par un motif quelconque, soutiennent la vérité d'un système de propositions étrangères à la religion, et conséquemment du ressort du libre examen, insistent de la manière la plus explicite sur l'heureuse influence que la foi en ce système exerce sur les personnes qui l'adoptent pour en faire des applications conformes à ses fins. Les magnétiseurs, par exemple, font de la foi au magnétisme animal une condition des plus favorables à faire naître les phénomènes merveilleux qu'ils attribuent à ce fluide, répandu, suivant eux, à profusion dans les corps vivants. Je l'ai dit, je ne crois pas à l'existence de ce fluide, mais je suis loin de nier que certains individus, placés dans certaines conditions, ne présentent pas des phénomènes particuliers, dont la cause

(1) *De la Baguette divinatoire*, p. 247.

immédiate n'a pas encore été rigoureusement déterminée et dont l'étude sérieuse reste encore à faire.

« Quoi qu'il en soit, je reconnais que la *foi qu'on a en soi* d'être capable d'une certaine action est favorable à la réalisation de cette action, lors même qu'on se trompe sur la véritable cause d'où elle dépend. Par exemple, dans mes expériences sur le pendule explorateur, tant que je crus que les mouvements d'oscillation étaient déterminés ou arrêtés par des corps du monde extérieur placés au-dessous de lui, conformément à ce que M. Deleuze m'avait dit, ou, en d'autres termes, tant que j'eus foi en cette manière de voir, les expériences réussirent. Mais dès que la véritable cause du phénomène me fut connue et qu'il me fut démontré que les mouvements du pendule étaient absolument indépendants des corps du monde extérieur, je cessai de les produire. . . . .

« La foi, telle que les magnétiseurs l'envisagent et telle que je viens de le faire, n'est donc qu'un *certain état psychique qui nous prédispose à faire ou à sentir d'une certaine manière.*

« Un état analogue à celui que je viens de signaler est déterminé en nous par des causes très variées. J'hésite d'autant moins à en parler que les développements dans lesquels j'entrerai donneront à la fois plus de généralité à mes vues et plus de précision à des faits particuliers qui, pour avoir de l'analogie, ne sont point identiques.

« En faisant intervenir le principe du pendule explorateur dans plusieurs actes que l'on rapporte généralement à l'imitation, je pense avoir donné un motif de plus pour en

faire concevoir la réalisation ; car du moment où il est prouvé que la pensée relative à un acte qui se manifeste au monde extérieur par un mouvement musculaire est capable, sans l'intervention de la volonté, de faire naître ce mouvement, on conçoit que la perception par la vue ou par l'audition d'un phénomène que nous sommes capables de reproduire aura sur nous une influence bien plus forte, comme cause d'imitation, que celle qu'on lui accorde, en ne faisant pas intervenir le principe dont je parle.

« Mais cette grande influence du principe admise, ainsi qu'un certain état, une prédisposition, comme la foi, agissant dans le même sens que le principe, la conséquence rigoureuse qui s'en déduit est que tel effet, qui se manifeste par le concours du principe et de la prédisposition, ne se manifestera pas quand la prédisposition n'existera pas, conséquence qu'il ne faut point oublier pour ne pas s'exposer à l'erreur.

« C'est donc parce que nous ne sommes pas toujours dans le même état psychique, que nous ne recevons pas constamment la même impression d'une même chose. Ainsi le bâillement d'un autre ne nous fait pas toujours bâiller, le rire ne se communique pas toujours du rieur à son voisin, etc. »

N'est-on pas autorisé à chercher dans une action extérieure produite par la volonté l'explication des faits singuliers rapportés par M. Charles Richet (1) à propos de Haller. L'histoire est intéressante à plus d'un titre et propre

(1) Leçon d'ouverture du Cours de physiologie, p. 60.

à modérer la superbe assurance de ceux qui considèrent comme vérité absolue les enseignements de l'école.

« L'ignorance d'un phénomène nous met un voile devant les yeux jusqu'au moment où quelqu'un de plus avisé enlève le voile et nous révèle la vérité.

« Tenez, Messieurs, je vais vous donner un dernier exemple, emprunté à la physiologie expérimentale de cette facilité dans l'illusion.

« Vous savez qu'il y a au cerveau, entre la paroi crânienne et la masse cérébrale, une membrane fibreuse résistante, la dure-mère. Or il se trouve que cette dure-mère est d'une sensibilité exquise. On ne peut pas la toucher sans que l'animal pousse des cris de douleur. Elle est, je ne dirai pas aussi sensible, mais plus sensible qu'un tronc nerveux. Il n'y a pas, dans tout l'organisme, d'organes qui soient plus sensibles. Pour qu'un chien supporte sans se plaindre une piqûre ou une déchirure de la dure-mère, il faut qu'il soit profondément chloralisé. Dès qu'il y a en lui la moindre trace de sensibilité, elle est réveillée aussitôt par l'attouchement de la dure-mère.

« Il semble que rien n'est plus facile que de constater ces phénomènes. Quoi de plus simple que de mettre la dure-mère à nu, de la pincer et de constater que le chien alors crie et se débat ?

« Cependant il faut croire que cela n'est pas très facile ; car il s'est trouvé, il y a cent ans à peine, un très grand physiologiste, un des plus grands assurément, Haller, qui a reconnu que la dure-mère était insensible. Haller a étudié la sensibilité de la dure-mère à l'aide d'expériences

nombreuses, mais il était aveuglé par sa théorie de l'irritabilité qui lui faisait admettre que les parties fibreuses ne sont point irritables :

« *Nous mîmes la dure-mère à nu, nous irritâmes cette membrane avec le scalpel et le poison chimique : l'animal ne souffrit aucune douleur.*

« *Sur un chien on a arrosé la dure-mère avec de l'huile de vitriol : l'animal a paru gai.*

Expérience 61. — *J'irritai la dure-mère avec le scalpel sans que l'animal donnât aucune marque de douleur.*

Expérience 62, sur un chat. — *La dure-mère découverte fut piquée, irritée, brûlée pendant longtemps sans que l'animal se plaignît* (1).

« Haller rapporte une douzaine de cas analogues et il ajoute : *J'ai fait beaucoup plus d'expériences que je n'en rapporte ici. Il y en avait cinquante de faites en* 1750. *Elles ont toutes réussi avec la même évidence et sans laisser de place à un doute raisonnable ; je les crois suffisantes pour démontrer que la dure-mère est insensible.*

« Eh bien ! non, cent fois non, mille fois non ! la dure-mère est d'une sensibilité extrême. C'est un fait éclatant, facile à voir, incontestable. Nulle partie du corps n'est aussi sensible. Alors comment Haller n'a-t-il pas vu ce phénomène si évident ? Comment expliquer cette colossale erreur en une question si facile ? Messieurs, je ne saurais le dire. Sans doute il avait la vue troublée par sa théorie, il voulait trouver la dure-mère insensible, et il la trouvait insensible. Comme nous le faisons probablement aujourd'hui, il voyait, non ce qui est, mais ce qu'il voulait voir.

(1) Mémoires sur la nature sensible, etc. T. I, sect. III. — Lauzanne, 1701.

N'est-il pas vrai, Messieurs, que c'est inquiétant pour notre science? Il y a autour de nous des faits aussi évidents que la sensibilité de la dure-mère et que cependant nous ne voyons pas, parce qu'on ne nous les a pas appris. Il y a là un cercle vicieux dont le savant doit chercher à se dégager. »

Et, en note, M. Richet dit encore :

« Fort récemment M. Hermann (*Archives de Pflüger*, XLIII, p. 217) a rapporté des expériences absolument négatives sur les effets physiologiques de l'aimant. Cela est parfaitement légitime ; mais ce qu'il est plus difficile d'admettre c'est la conclusion qu'il en tire. Suivant lui, les observations de magnétothérapie et de transfert qu'on a faites depuis Andry et Thouret sont inexactes. Il n'a d'ailleurs, partant de cette idée préconçue, pas de peine à établir que la preuve rigoureuse, formelle et inattaquable de ces actions magnétiques sur l'organisme n'a pas été donnée. Assurément la démonstration irréprochable reste à faire; mais la méthode de M. Hermann est très défectueuse, et j'ai grand' peur que sa négation aille, en fort bonne compagnie d'ailleurs, rejoindre celles de Prévost et Dumas, de J. Müller et de Pasteur dont j'ai parlé plus haut. On avait dit : l'aimant agit sur certains organismes malades et délicats. Alors que fait M. Hermann? Comment contrôle-t-il ses assertions? Il prend un nerf de grenouille et un cœur de grenouille : il constate que l'aimant n'agit ni sur le nerf ni sur le cœur, et il en conclut qu'on s'est trompé. C'est absolument comme si un savant ayant affirmé que l'aimant agit sur le fer, on venait essayer l'action de

l'aimant sur le nickel, constater qu'il n'a pas d'effet et alors conclure que le savant en question s'est trompé et que l'aimant n'agit pas sur le fer. Cela prouve d'ailleurs qu'il ne faut pas se satisfaire des démonstrations trop vagues encore qui ont été données sur l'action des aimants et qu'il faut se remettre à cette étude ! »

Ainsi, dans les phénomènes qui font l'objet de ce livre et dont l'observation est si délicate comme tous ceux qui ont pour siège le système nerveux de l'homme, on peut supposer trois grandes causes d'erreurs :

1° *Ne noter que ce que l'on désire voir ;*
2° *Voir tout ce que l'on désire voir ;*
3° *Produire ce qu'on désire voir.*

C'est pourquoi je n'ai voulu ni infirmer ni confirmer ici les expériences de Reichenbach par celles que j'ai faites moi-même depuis plusieurs années. Il est dangereux de comparer isolément des faits qui peuvent ne pas s'être produits dans des circonstances identiques et il convient que chaque opérateur expose d'abord ses travaux dans leur ensemble pour qu'on puisse faire au besoin la part de son *équation personnelle.*

A. de Rochas.

Biographie du baron de Reichenbach

(*Extrait du Dictionnaire de Larousse*)

Reichenbach (Charles, baron de), est né à Stuttgard le 12 février 1808. Il était docteur en philosophie, lorsqu'il conçut le projet extraordinaire d'aller fonder un nouvel État allemand dans les mers du Sud, et, avec la fougue de son âge, il employa près de trois années à préparer la réalisation de cette idée. Mais, poursuivi, arrêté même par la police française, il renonça à son dessein de colonisation pour étudier les sciences dans leur application à l'industrie et, après un voyage en France et en Allemagne dans lequel il visita les principales usines des deux nations, il alla en créer à Hausach et à Willingen. Ayant fait, en 1821, la connaissance du comte de Salm, il s'associa avec lui pour fonder en Moravie de nombreux établissements industriels qui lui rapportèrent des sommes considérables avec lesquelles il acheta d'immenses propriétés.

Vers la même époque le roi de Wurtemberg le créa baron en récompense des services qu'il avait rendus à l'industrie.

Comme savant, M. Reichenbach s'est acquis en Allemagne une très grande réputation. En 1834, il a publié ses *Recherches géologiques en Moravie*, ouvrage fort estimé, et a fait en chimie plusieurs découvertes très utiles, celles de la paraffine, entre autres, et celle de la créosote.

Délaissant ensuite la chimie pour l'étude du magnétisme et de l'électricité, il a prétendu avoir découvert une nouvelle force naturelle à laquelle il donne le nom d'*od*, et sur laquelle il a publié plusieurs mémoires :

Recherches physico-physiologiques sur le magnétisme, l'électricité et leurs rapports avec la force vitale (Brunswich, 1849); *Lettres odiques - magnétiques* (Stuttgard, 1852); *L'homme sensitif et ses rapports avec l'od* (Stuttgard, 1854); *Qui est sensitif? qui ne l'est pas ?* (Brunswich, 1856).

M. de Reichenbach a rencontré, à propos de sa théorie sur l'*od*, peu de sympathies dans le monde savant et il a engagé, à ce propos, contre ses contradicteurs, les plus vives polémiques. Nous citerons entre autres un pamphlet intitulé: *la Foi du charbonnier et la fausse Science*, en réponse à celui de Karl Vogt qui porte le titre de *la Foi du charbonnier et la science.*

M. de Reichenbach se retira dans son château de Reisenberg, où il installa de fort belles collections scientifiques, entre autres son herbier dont le noyau provient de la collection de Sieber, et ses météorites, collection peut-être unique.

Il est mort à Leipzig en 1869.

Bibliographie de l'Od

Publications en langue allemande (1)

REICHENBACH. — *Kleine Schriften über Sensitivität und Od.* Neue Ausgabe mit. 3 lithogr. Tfln. Wien, 1879 . . .	10	»
— *Aphorismen über Sensitivität und Od.* Mit. 3 Tfln. Wien, 1866	2	»
— *Odische Begebenheiten zu Berlin i. d. J.* 1861-62 Mit 1 Tfl. Berlin, 1862	2	»
— *Odisch. Mangnet. Briefe.* Stuttg., 1856	2	70
— *Odische Erwiderung an Fortlage, Schleiden, Fechner und Carus.* Wien, 1856	1	60
— *Köhlerglaube und Afterweisheit d. Herrn. C. Vogt zu Antwort.* 1855	1	»
— *Der Sensitive Mensch u. s. Verhalten z. Ode. Eine Reihe experimenteller Untersuchungen üb. ihre gegenseitigen Kräfte u. Eigenschaften m. Rücksicht auf ihre praktische Bedeutung.* 2 Bde, Stuttg. 1854-55	18	»
— *Die odische Lohe u. einige Bewegungserscheinungen als neuentdeckte Formen d. odischen Princips in d. Natur.* Wien, 1867	2	60
— *Die Pflanzenwelt in ihren Beziehungen z. Sensivität u. z. Ode. Eine physiologische Skisse.* Wien, 1858 . . .	1	60
— *Physikalisch-physiologische Untersuchungen üb. d. Dynamide d. Magnetismus, d. Electricität, d. Warme, d. Lichtes, d. Krystallisation, d. Chemismus in ihren Beziehungen zur Lebenskraft.* 2 Bde. Braunsweig, 1849.	4	50
— *Wer ist sensitiv, wer nicht? Oder kurze Anleitung sensitive Personen mit Leichtigkeit zu finden.* Wien, 1856.	1	60

(1) A la librairie de Karl Sigismond, Berlin, Mauerstrasse, 68. — Les prix sont marqués en monnaie allemande.

Büchner (*Ludwig*). — *Das Od. Eine wissenschaftliche Skizze.* Darmstadt, 1854 . . . . „ 45

Fechner (*Gust. Théod.*). — *Erinnergn a. d. letzen Tage d. Odlehre u. ihr. Urhebers.* Leipzig, 1876 . . . . . 1 50

Gerster. — *Odisch-mangnet. Heilwirkungen.* Nürnberg, 1859 . . . . 1 20

Stinde (*Julius*). — *Das Odräthsel.* Leipzig, 1884 . . . „ 50

Vogt (*Karl*). — *Köhler Glaube und Wissenschaft.* 4 Aufl. Giessen. 1856 . . . .

X. — *Od und Elektricität, eine Parallele mit Ausblicken auf die ubersinnliche psychologie.* — Dans le *Sphinx*, n° de Mai 1889. . . . .

Zöllner (*Friedr.*) — *Wissenschaftliche Abhandlungen* III. Band. Leipzig, 1879. . . . . 9 »

Publications en langue anglaise

Le Dr Ahsburner a publié à Londres, en 1851, une traduction anglaise des *Recherches physiques et physiologiques* du baron de Reichenbach, avec des notes nombreuses et étendues.

A la suite de cette publication, il s'est formé en Angleterre un *Comité de Reichenbach* pour répéter les expériences du savant autrichien. Le Comité a publié des rapports que je n'ai pu me procurer.

Diverses notes relatives à l'od, dues à MM. Elliotson, Grégory, Stone et Barett ont paru soit dans le *Zoïst*, soit dans les procès-verbaux de la *Society of psychical research.*

William Crookes, membre de la Société Royale de Londres, a publié dans le *Quaterly journal of Science* une série d'articles sur la *Force psychique ;* ces articles, dont les plus anciens étaient de 1870, ont été réunis et traduits en français.

En 1874 parut à Londres un ouvrage important : *On Miracles and modern Spiritualismus,* où sir Russel Wallace rend compte des expériences faites par la Société dialectique de Londres.

Publications en langue française

GERBOIN. — *Recherches expérimentales sur un nouveau mode de l'action électrique.* Strasbourg, Levrault, 1808 (in-8 de 356 pages). . . . .

Comte DE TRISTAN. — *Recherches sur quelques effluves terrestres.* Paris, Bachelier, 1826. . . . .

CHARPIGNON. — *Physiologie, médecine et métaphysique du magnétisme.* Paris, Germer-Baillère, 1848 . . . . 6 »

CH. LAFONTAINE. — *L'art de magnétiser.* Paris, Germer-Baillère, 1882. . . . . 6 »

REICHENBACH. — *Lettres odiques-magnétiques,* traduites de l'allemand par CAHAGNET. Paris, Germer-Baillère, 1853. . . . . 1 50

CHEVREUL. — *De la baguette divinatoire, du Pendule dit explorateur et des tables tournantes au point de vue de l'histoire de la critique et de la méthode expérimentale.* Paris, Mallet-Bachelier (Gauthier-Villars), 1854 . . . 3 »

Comte AG. DE GASPARIN. — *Les tables tournantes,* 3e édition. Paris, Calmann Lévy, 1886. (La 1re édition est de 1854). . . . . 1 »

W. CROOKES. — *Force psychique. Recherches sur les phénomènes du spiritualisme.* Paris, librairie des sciences psychologiques (1875) 3 50

H. DURVILLE. — *Traité expérimental et thérapeutique de magnétisme.* Paris, librairie du magnétisme, 1886. 3 »

Dr CHAZARAIN et CH. DÈCLE. — *Découverte de la polarité humaine ou démonstration expérimentale des lois suivant lesquelles l'application des aimants, de l'électricité et les actions manuelles ou analogues du corps humain, déterminent l'état hypnotique et l'ordre de succession de ses trois phrases ; provoquent, transfèrent, résolvent les*

contractures, les anesthésies et les hypéresthésies ou s'opposent à leur réalisation quand elles sont suggérées ; augmentent ou diminuent la force de pression dynamométrique, produisent l'attraction ou la répulsion, etc. Paris, Doin, 1886. . . . . 2 »

— *Les courants de la polarité dans l'aimant et le corps humain. Lois des actions des courants formés par la pile, l'aimant, les métaux, les membres humains, etc., avec* 118 *figures.* Paris, 1887, chez le Dr Chazarain, rue du Faubourg-Saint-Honoré, 236 (non mis dans le commerce). . . . .

Dr Baréty. — *Le magnétisme animal, étudié sous le nom de Force neurique rayonnante et circulante dans ses propriétés physiques, physiologiques et thérapeutiques.* — Avec 82 figures. Paris, Doin, 1887. . . . . . 14 »

A. de Rochas. — *Les forces non définies.* Paris, Masson, 1887. . . . . 24 »

— *Les états profonds de l'hypnose* (*Revue de l'hypnotisme*, 1888) . . . .

Le magnétisme humain appliqué au soulagement et à la guérison des malades. Rapport général d'après le compte rendu des séances du Congrès international de 1889. — Paris, G. Carré, 1890 . . . . 12 »

Dr Paul Gibier. — *Spiritisme* ou *Fakirisme occidental.* Paris, Doin, 1886. . . . . 3 50

— *Analyse des choses.* Paris, Dentu, 1889. . . . . . . 3 50

TABLE DES MATIÈRES

Tours. — Imprimerie DESLIS FRÈRES

Tours. — Imprimerie DESLIS FRÈRES





